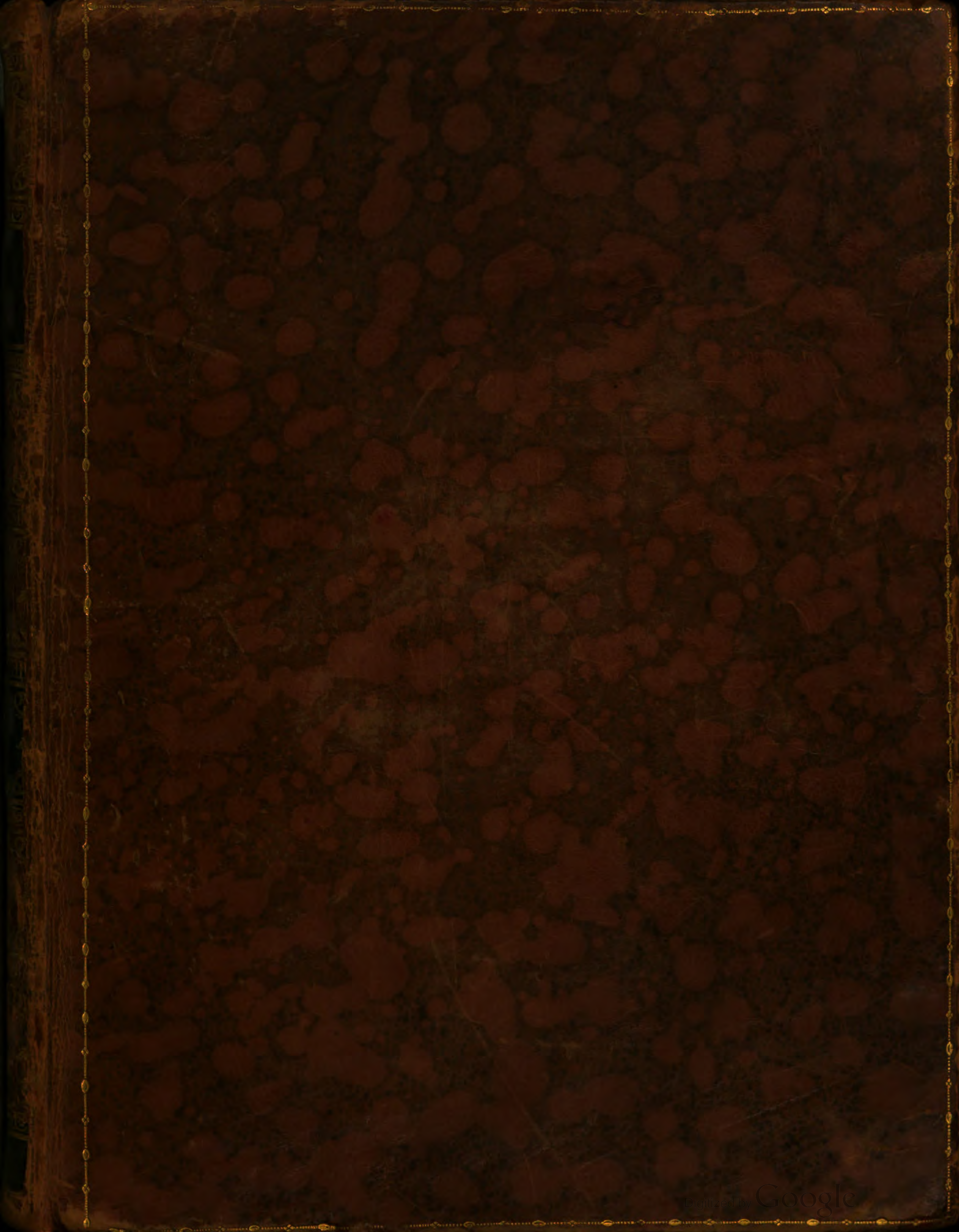
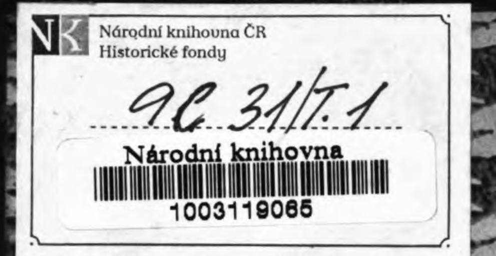
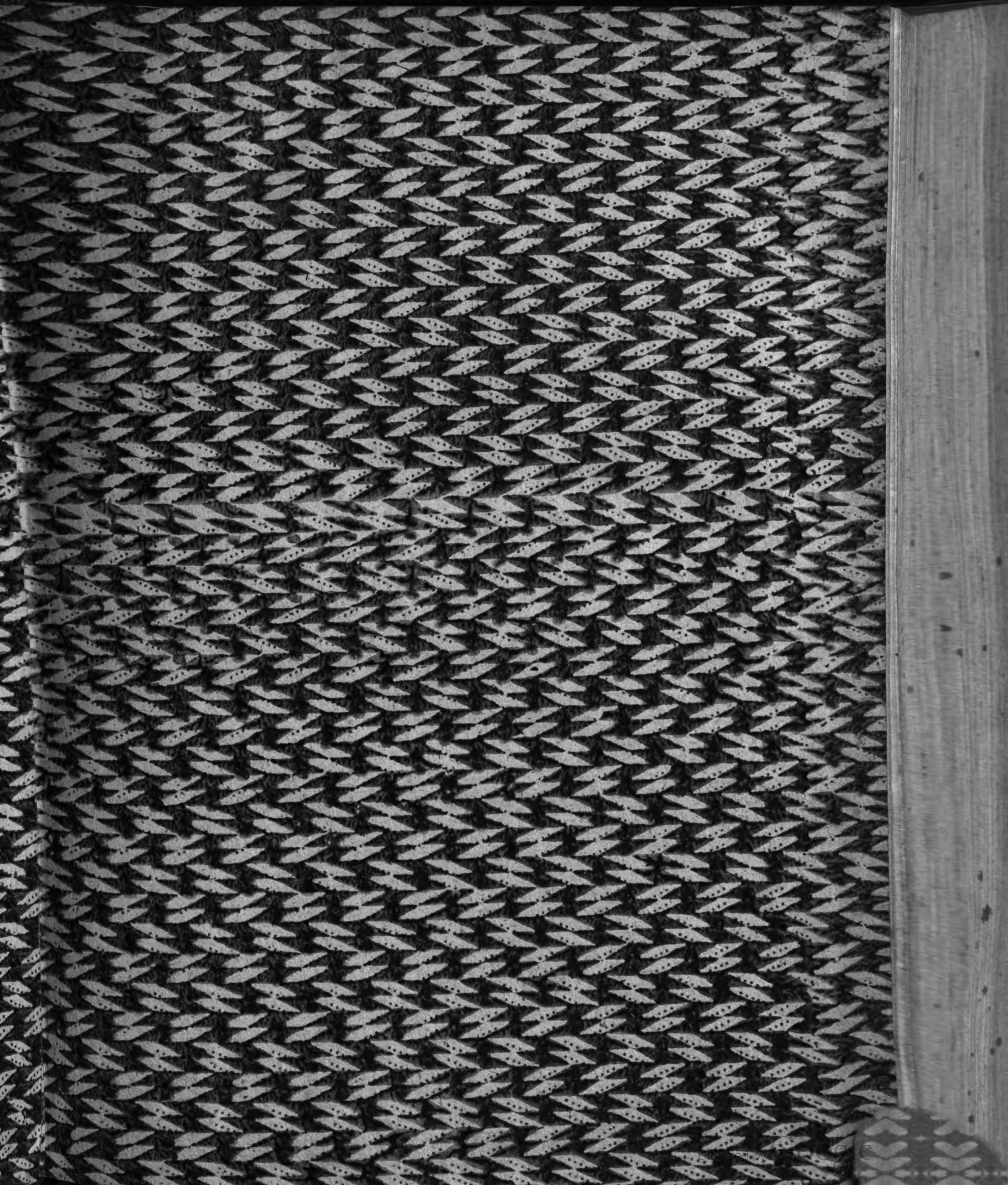








ŒUVRES

DE

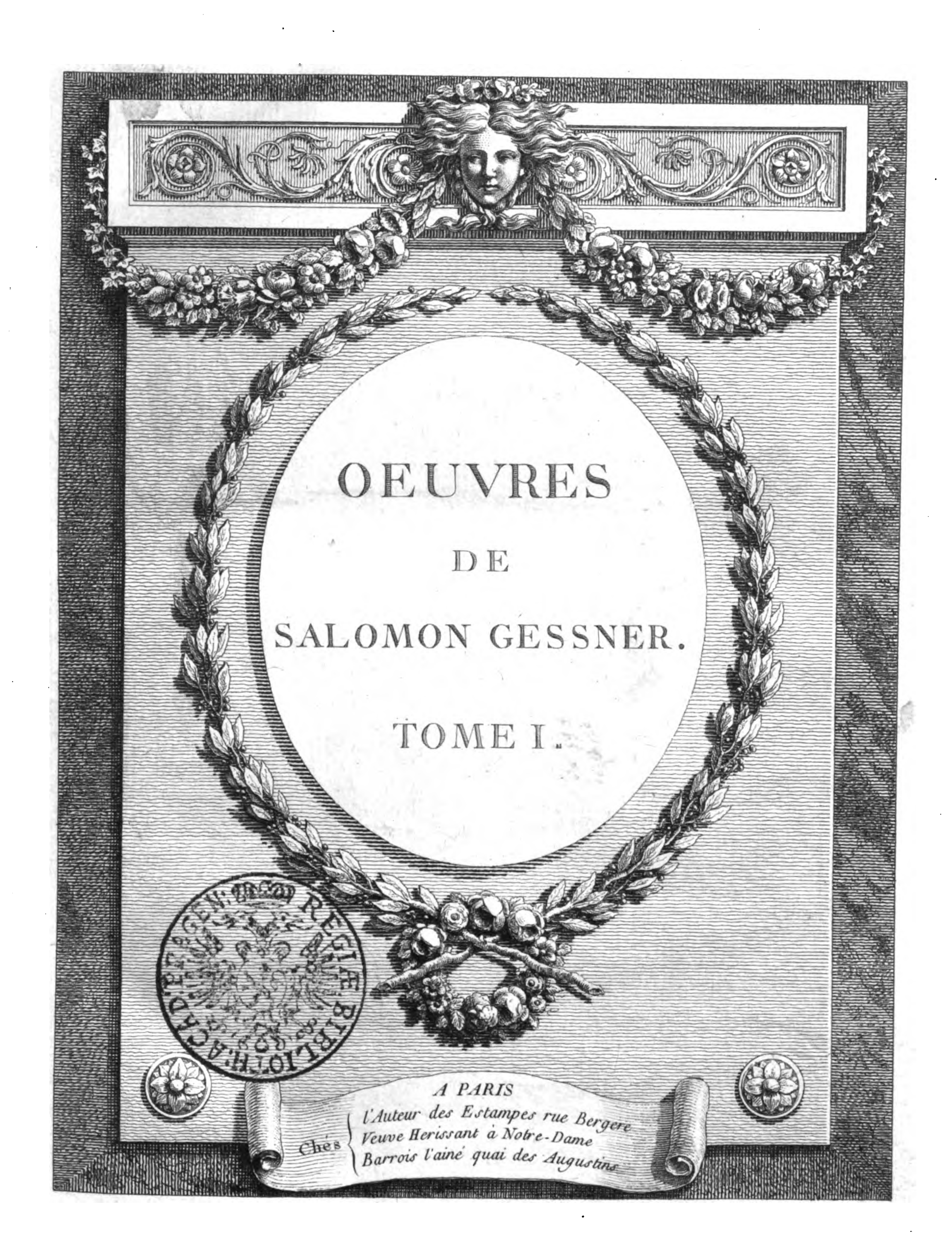
SALOMON GESSNER.

TOME PREMIER.



Ut pictura poësis erit ....
Horat. Art. Poët.

Le Barbier del. 1779 N. Ponce sculp.


OEUVRES
DE
SALOMON GESSNER.
TOME I.
A PARIS
Chés
l'Auteur des Estampes rue Bergere
Veuve Herissant à Notre-Dame
Barrois l'ainé quai des Augustins

A MADAME

LA COMTESSE DE GENLIS,

GOUVERNANTE de Leurs Alteſſes Séréniſſimes Meſdemoiſelles D'ORLÉANS & DE CHARTRES.

MADAME,

Le charme des Poéſies de Geſſner *rempliſſait mon imagination, & l'avait tranſportée dans les ſiecles heureux de l'innocence du monde, lorſque je formai le projet d'une ſuite de tableaux qui réveilleraient par les yeux les mêmes ſentiments qu'on éprouvait à la lecture de ſes chants.*

C'eſt ce que j'oſe vous préſenter, à vous, MADAME, qui vous êtes conſacrée au

ſublime emploi de développer dans le cœur de deux jeunes Princeſſes ; les germes héréditaires & précieux qui, ſans doute, leur auront été tranſmis par leur illuſtre Mere.

La bienfaiſance, la généroſité, l'amour filial, la tendreſſe paternelle, toutes ces aimables & douces qualités, qui ſeront un jour en Elles les fruits de votre exemple & de vos conſeils, je les trouve peintes dans les Ecrits de l'homme de génie qui conduit mes crayons, comme on les reconnait dans les vôtres.

Puiſſe ma tentative obtenir votre ſuffrage pour aſſurer mes ſuccès.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, LE BARBIER.

PRÉFACE.

CES Idylles ſont le fruit de quelques-unes des heures les plus douces que j'aie paſſées. Quelle ſituation plus agréable en effet que celle de notre ame, lorſque, dans le calme des paſſions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs, pour nous tranſporter dans les tems fortunés de l'âge d'or ? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux & ſans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, & les ſcènes que la Poéſie emprunte de la nature non corrompue, nous charment d'autant plus, qu'elles paraiſſent ſouvent avoir une ſorte de reſſemblance avec les inſtans de notre vie où nous avons été les plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville, & de chercher un aſyle dans des campagnes ſolitaires. Là, le ſpectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuſes impreſſions que j'y avais apportées. Tranſporté à la vue de cet admirable ſpectacle, pénétré de mille ſentiments

délicieux, je ſuis auſſi heureux qu'un Berger de l'âge d'or, & plus riche qu'un Roi.

L'églogue établit ſes ſcènes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits ſur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil ſéjour; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux, & la ſimplicité naïve de leurs mœurs, de leurs façons de vivre & de leurs inclinations, dans toutes les ſituations, dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune. Leur eſprit & leur cœur encore inacceſſibles à la corruption, conſervent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens ſerviles de l'uſage & de cette foule de beſoins que l'éloignement funeſte où nous ſommes de la nature a ſeul pu nous donner, ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mere bienfaiſante, & ils habitent un ſéjour où elle n'a pas beſoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs beſoins innocens & leur procurer une vie abondante & commode. L'églogue, en un mot, nous eſquiſſe un tableau de cet âge d'or qui a ſans doute exiſté autrefois,

comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des Patriarches. La simplicité des mœurs qu'Homere a peintes dans ses écrits, paraît être encore un reste de celles de ce premier âge, qui s'étaient conservées dans les tems héroïques.

De-là vient que dans ce genre de Poésie il y a un avantage particulier à transporter le lieu de l'action dans les premiers âges du monde : les scènes en reçoivent un degré de vraisemblance qu'elles ne peuvent avoir dans nos tems modernes, où le malheureux Habitant des campagnes, obligé de se condamner au travail le plus dur, pour procurer à son Prince & aux Habitans des villes une abondance superflue, gémit sous le poids de l'oppression & de la misere, dont la continuité l'a rendu grossier, artificieux & rampant. Ce n'est pas que je prétende, qu'un Poëte qui se hasarde dans le genre pastoral, ne puisse découvrir de nouvelles sources de beautés, en observant la façon de penser & les mœurs de nos Paysans. Mais il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits & pour leur ôter leur

groſſiéreté, ſans altérer la forme & la coupe qui les caractériſe.

J'ai toujours regardé Théocrite comme le meilleur des modeles dans ce genre de Poéſie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïveté des ſentiments & des mœurs paſtorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre & cette belle ſimplicité de la nature, qu'il a connue juſques dans les plus petits détails. On voit dans ſes Idylles bien plus que des lys & des roſes. Ses peintures ne ſont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail ſe borne à entaſſer les objets les plus connus & qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paraiſſent toujours deſſinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable ſimplicité. Il a donné à ſes Bergers le plus beau degré de naïveté. Ils expriment les ſentiments que leur cœur honnête & vrai place ſur leurs levres. Les ornements poétiques de leurs diſcours ſont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore façonnée. Ils ſont bien éloignés de l'eſprit épigrammatique & de l'arrangement

l'arrangement ſcholaſtique des périodes. Théocrite a ſu l'art difficile de mettre dans ſes vers cette aimable négligence qui a dû caractériſer la premiere enfance de la Poéſie. Il ſavait donner à ſes chanſons cet air d'innocence ſi doux qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorſque les ſentiments ingénus d'un cœur honnête enflammaient une imagination que les tableaux les plus riants de la nature rempliſſaient toute entiere. Il faut convenir que la ſimplicité des mœurs un peu moins corrompues de ſon ſiécle, & l'eſtime où était encore l'Agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'eſprit épigrammatique n'était point encore à la mode ; le bon ſens & le ſentiment du vrai beau tenaient lieu d'eſprit.

Une grande preuve pour moi que Théocrite eſt véritablement excellent dans ſon genre, c'eſt qu'il ne plaît qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à ceux qui ne ſavent pas ſentir les beautés de la nature juſques dans ſes plus petits détails, ni à ceux dont les ſentiments ont pris un eſſor guindé, ni à ceux qui ne ſavent

goûter que les rafinements d'une fausse galanterie. Tout ce qui est champêtre les dégoûte. Il faut pour leur plaire des Bergers, qui pensent aussi élégamment qu'un Poëte bel esprit, & qui aient su faire du sentiment un art subtil. J'ignore si c'est par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature, & de se familiariser avec les sentiments de l'innocence; ou si c'est par complaisance pour nos mœurs perverses & dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale qu'ils se sont si fort éloignés de Théocrite. Pour moi j'ai formé mes regles d'après ce modele; & je croirai l'avoir heureusement imité, si je déplais comme lui à ces personnes. Je sais qu'à la vérité, il y a dans Théocrite un petit nombre d'images & d'expressions, que les changements arrivés dans les mœurs & les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain Traducteur Français ne pouvait souffrir dans Virgile; je parle de ceux que Virgile lui-même, en imitant Théocrite, avait déja supprimés.

IDYLLES.

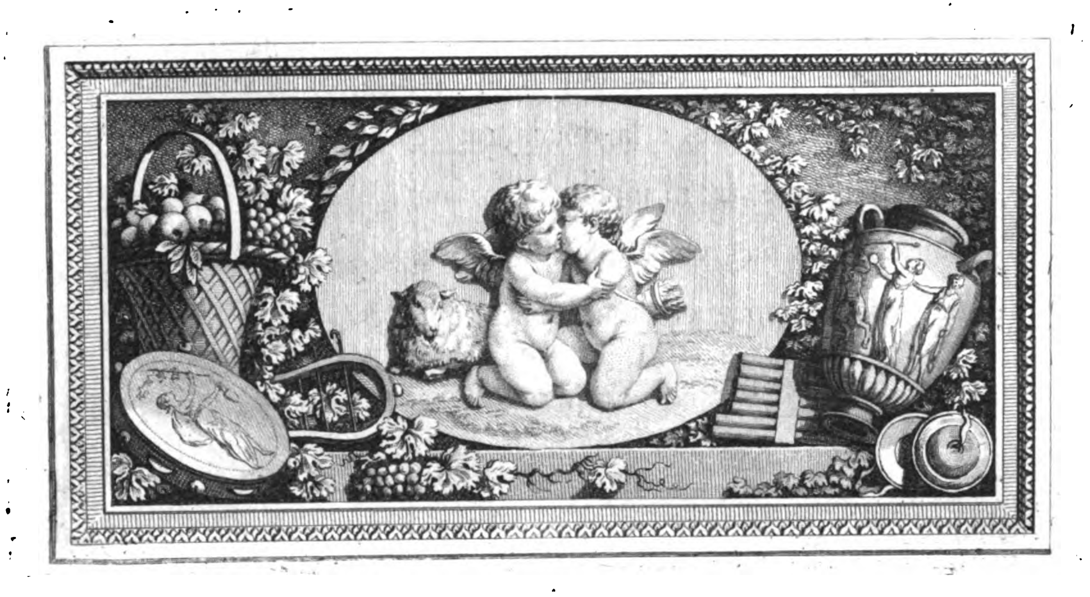
A DAPHNÉ.

PL. II.



Depuis que tu m'appelles ton ami, ô chere daphne!
L'avenir parait a mes yeux tout brillant de lumiere

Dessiné par Le Barbier — *Gravé par Godefroy*



A DAPHNÉ.

CE ne ſont ni les Héros farouches & teints de ſang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma Muſe badine. Douce & timide, elle fuit, ſa flûte légere à la main, les ſcènes tragiques & tumultueuſes.

Attirée par le murmure & la fraîcheur des ruiſſeaux, par l'ombre ſilentieuſe des bocages ſacrés, tantôt on la voit errer ſur des rives bordées de roſeaux ; tantôt, ſous les ceintres verds de quelques allées ſombres, elle foule aux pieds les fleurs ; tantôt elle ſe repoſe ſur l'herbe molle, & médite des chants pour toi. Pour toi ſeule, ô belle Daphné ! Car ton ame remplie de vertu & d'innocence, eſt ſereine comme la

plus belle matinée du printems. La gaieté vive, le ſourire folâtre voltigent ſans ceſſe autour de tes levres gracieuſes & de tes joues vermeilles : la douce joie ſe peint dans tes yeux. Oui, depuis que tu m'appelles ton ami, ô chere Daphné! l'avenir paraît à mes yeux tout brillant de lumiere, la joie & les délices accompagnent toutes mes journées.

Puiſſes-tu goûter ces chanſons naïves, que ma Muſe a ſouvent entendu répéter aux Bergers! Souvent elle ſe cache dans l'épaiſſeur des bois, pour écouter les Dryades & les Satyres aux pieds de chevres; elle épie dans les grottes les Nymphes couronnées de roſeaux : quelquefois elle viſite les cabanes couvertes de mouſſe, environnées d'ombrages paiſibles qu'a planté la main de l'homme champêtre. Elle en rapporte des traits où brillent la grandeur d'ame, la vertu & l'heureuſe innocence dont la gaieté n'eſt jamais troublée. Souvent auſſi l'amour vient la ſurprendre; tantôt dans des grottes vertes, tiſſues de branchages touffus, tantôt près des ruiſſeaux ombragés de ſaules, il écoute ſes chants & couronne ſa chevelure flottante, quand elle célebre la tendreſſe & les doux plaiſirs.

Je ne veux point, ô ma Daphné, d'autre récompenſe de mes chants, je ne veux point d'autre gloire, que d'être aſſis à tes côtés & de voir tes beaux yeux tendrement fixés ſur les miens, m'annoncer avec un doux ſourire ton approbation.

Que celui qui n'eſt point heureux comme moi, s'enivre de la penſée de tranſmettre à la poſtérité la gloire de ſes chants! Que ſes derniers neveux répandent des fleurs ſur ſa tombe, qu'ils prennent ſoin d'environner d'arbres ſon monument & de procurer un jour à ſa cendre un ombrage frais!



Conduis-moi dans ta grotte: le miel est moins doux pour moi que tes baisers......

Le Barbier l'Aîné del. — *1780.* — *N. Ponce sculp.*

MILON.

O[illegible] du matin. Oh! [illegible] agréablement sous [illegible] les Zéphyrs! [illegible] encore [illegible] s'ouvrent pour [illegible] lorsque l'autre [illegible] [illegible] En écoutant, [illegible] qu'ils [illegible] l'interrompissent par leur ramage [illegible] [illegible] continuât de murmurer. [illegible] je suis bien [illegible] de [illegible] [illegible] que les Bergers cessent leurs chants [illegible] lorsque [illegible] dans les vallons, [illegible] accompagnerent [illegible] ta voix [illegible] [illegible] Vois [illegible] il est [illegible] [illegible]

MILON.

O TOI, dont les grands yeux noirs me plaisent encore plus que la fraîcheur du matin ! Oh ! que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement sous des guirlandes de fleurs & folâtrer avec les Zéphyrs ! Quel charme, quand tes lèvres vermeilles s'ouvrent pour sourire ! Quel plus grand charme encore lorsqu'elles s'ouvrent pour chanter ! Je t'écoutais, Chloé, oh, je t'écoutais, lorsque l'autre jour tu chantais au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant, j'étais fâché que les oiseaux t'interrompissent par leur ramage, j'étais fâché que le ruisseau continuât de murmurer. J'ai déja vu dix-neuf moissons ; je suis beau & brun de visage ; souvent j'ai remarqué que les Bergers cessaient leurs chants pour m'écouter, lorsque les miens retentissaient dans les vallons, & aucune flûte n'accompagnerait mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé ! Vois combien il est doux d'habiter la grotte que j'occupe sur ce côteau. Vois comme ce lierre tapisse agréablement d'un réseau de verdure ce rocher dont la cime est couronnée par un buisson d'épines. Ma grotte est commode, les murs en sont ornés de peaux molles : j'ai planté des courges à l'entrée ; elles s'élevent en rempart & forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde se précipite en écume du

haut de mon rocher, & coule enſuite ſur le creſſon à travers l'herbe fleurie, d'où elle va ſe raſſembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de ſaules & de roſeaux. Là ſouvent, aux clartés paiſibles de la Lune, les Nymphes danſent au ſon de ma flûte; tandis que les Faunes légers ſautent en marquant la cadence avec leurs crotales (*a*). Vois ſur la colline ces coudriers former par leur entrelacement des grottes de verdure: vois ces ronces avec leur fruit noir ſe traîner autour de mon habitation: vois les branches de cet églantier, couvertes de grains d'un rouge éclatant: vois ces pommiers entourés de pampres verds & chargés de fruits. O Chloé! tout cela m'appartient. Que peut-on ſouhaiter de plus? Mais, hélas! ſi tu ne m'aimes pas, un brouillard ſombre couvrira cette belle campagne. Ah Chloé, aime-moi! Nous nous aſſeoirons ici ſur l'herbe molle, tandis que les chevres grimperont ſur le flanc eſcarpé de la montagne, & que les brebis & les géniſſes fouleront autour de nous l'herbe épaiſſe; puis, portant nos yeux par-deſſus la plaine immenſe, nous contemplerons la ſurface éclatante des mers, où les Tritons bondiſſent en folâtrant & où Phœbus deſcend de ſon char. Nous chanterons, & nos accents retentiront dans les rochers d'alentour: les

(*a*) Les crotales étaient des tuyaux fendus en deux, dont on frappait les parties l'une contre l'autre, pour marquer la meſure du chant & des inſtruments.

Nymphes & les Satyres aux pieds de chevre s'arrêteront pour nous écouter.

Ainſi chantait Milon, le Berger de la grotte, pendant que Chloé l'écoutait dans le bocage. Elle s'avança en ſouriant & prit le Berger par la main : O Milon, Berger de la grotte, dit-elle, je t'aime plus que les brebis n'aiment le trefle, plus que les oiſeaux n'aiment le chant : conduis-moi dans ta grotte : le miel eſt moins doux pour moi que tes baiſers, & les ruiſſeaux murmurent moins agréablement à mon oreille.



IDAS,


Votre ombre m'inspire un saint transport.
Le Barbier l'Aîné del.
1779.
N. Ponce sculp.

IDAS, MICON.

IDAS.

JE te falue, Micon, aimable chanteur! Quand tu parais, mon cœur palpite de joie. Depuis qu'affis fur la pierre au bord de la fontaine, tu chantais la chanfon du Printems, je ne t'ai pas revu.

MICON. Je te falue, Idas, aimable joueur de flûte! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y affeoir à l'ombre?

IDAS. Montons fur cette hauteur, où le grand chêne de Palémon eft planté. Il porte au loin fon ombrage, & un vent frais voltige fans ceffe alentour. Pendant ce tems mes chevres grimperont fur cette roche efcarpée & brouteront les tendres arbriffeaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés fes longs rameaux & répand avec fon ombre une douce fraîcheur; affeyons-nous ici près de ces rofiers fauvages; les Zéphyrs légers fe joueront dans nos cheveux. Ah Micon! ce lieu eft à jamais facré pour moi. O Palémon! ce chêne fera toujours le monument refpectable de ta droiture! Palémon avait un petit troupeau; il en facrifia plufieurs brebis au Dieu Pan. O Pan! s'écria-t-il, fais que mon troupeau fe multiplie, afin que je puiffe en donner une partie à mon pauvre voifin! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palémon s'augmenta de moitié; & Palémon donna la moitié de fon troupeau à fon

pauvre voiſin. Puis il fit un ſacrifice à Pan ſur cette colline, & y planta un chêne en diſant : O Pan ! que ce jour où mes vœux ſont remplis, ſoit à jamais ſacré pour moi ! Bénis ce chêne, afin que chaque année je te faſſe un ſacrifice ſous ſon ombre ! Micon, veux-tu que je te répete la chanſon que je chante toujours ſous ce chêne ?

MICON. Si tu m'apprends cette chanſon, je te ferai préſent de cette flûte à neuf trous : moi-même j'en ai taillé les roſeaux, après les avoir choiſis avec ſoin ſur le rivage, & je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

Alors IDAS chanta.

» O vous branchages flexibles, qui vous élevez en ceintre » ſur ma tête ! Votre ombre m'inſpire un ſaint tranſport. Doux » Zéphyrs ! quand votre ſouffle me rafraîchit, il me ſemble » qu'une divinité inviſible voltige autour de moi. Et vous, » chevres & brebis ! épargnez, ah, épargnez le jeune lierre » qui naît au pied de ce chêne ! Ne l'arrachez pas ! Qu'il » monte le long de ſa tige blanchâtre, & qu'il forme autour » d'elle des guirlandes de verdure ! O arbre ! que jamais la » foudre, que jamais les vents impétueux ne renverſent ta » cime élevée ! Les Dieux l'ont ainſi voulu ! tu ſeras dans » tous les tems un monument de bienfaiſance. Ta tête ſuperbe » s'élance dans les nues ; le Berger l'apperçoit de loin, & la » montre à ſon fils en l'inſtruiſant ; la tendre mere la voit » & raconte l'aventure de Palémon à ſon jeune enfant qui » l'écoute attentivement, aſſis ſur ſes genoux. Ah Bergers ! » laiſſez après vous de pareils monuments ; afin qu'un jour,

» errans dans l'obſcurité de ces bocages, nous éprouvions à
» leur aſpect de ſaints tranſports. «

Ainſi chanta Idas: déja même depuis long-tems il ne chantait plus, & Micon reſtait encore aſſis comme pour l'écouter. Ah Idas, dit-il, la fraîcheur du matin m'enchante, le retour du Printems me ravit; mais les actions des hommes vertueux me plaiſent encore davantage. Il dit, & donna au Berger la flûte à neuf trous.

PL. V.



Oh, avec quel empreſſement elle te prodiguera
ſes ſoins en ſongeant que tu viens de moi.

Dessiné par le Barbier. *Gravé par Godefroy.*

DAPHNIS.

PENDANT une belle matinée de Janvier, Daphnis était assis dans sa cabane : la flamme pétillante d'un bois sec repandait au-dedans une agréable chaleur, tandis que l'Hiver ensevelissait le chaume dont elle était couverte sous une épaisse couche de neige. Le Berger, d'un air satisfait, jettait ses regards du côté d'une fenêtre étroite, & les promenait sur la contrée ravagée par les aquilons.

O Hiver! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes! Quelle clarté riante le Soleil répand à travers les brouillards légers, sur ces collines blanchies par les frimats ! Que cette neige est éclatante ! Quels magnifiques tableaux présentent ici les noires souches & les branches tortueuses & chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant ; là, cette cabane grisâtre dont le toit est couvert de neige ; ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les grains qui germent dans nos guérets, percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naissant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre ! Quel brillant spectacle forment ces buissons voisins ! La rosée en forme de perles, étincelle sur leurs rameaux déliés & sur les filaments légers qui voltigent à l'entour au gré du vent. La contrée est à la vérité déserte : les troupeaux reposent paisiblement, enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on

quelquefois la trace du bœuf docile, qui conduit triſtement à l'entrée de la cabane le bois que le Berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiſeaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la ſolitaire méſange, qui chante malgré la froidure; le petit roitelet, qui ſautille çà & là; & le moineau hardi, qui vient familiérement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui ſont à terre.

Là-bas, ſous ce toit ruſtique d'où la fumée ſort en ondoyant du milieu de ces arbres, eſt la demeure de ma Philis. O ma Philis! peut-être qu'aſſiſe auſſi auprès de ton foyer, appuyant ton beau viſage ſur ta main, tu penſes à moi & tu deſires comme moi le retour du Printems. Ah Philis, que tu es belle! mais ta beauté ſeule n'a point allumé l'amour que je reſſens. Je t'aimai du jour que les deux chevres du jeune Alexis ſe précipiterent de la cime du rocher. Il pleurait. Mon pere eſt pauvre, diſoit-il; voilà que j'ai perdu deux chevres, dont l'une était pleine. Hélas! je n'oſe plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ſes pleurs, & la pitié te fit pleurer auſſi. Puis eſſuyant tes larmes, tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chevres, & tu dis au Berger affligé: Alexis, prends ces deux chevres, l'une des deux eſt pleine. Il pleurait de joie: Tu pleurais auſſi de joie d'avoir réparé ſon malheur.

O Hiver! quelque rigoureux que tu ſois, ma flûte ne demeurera pas pour cela ſuſpendue dans ma cabane & couverte de pouſſiere. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Philis. Tu as dépouillé nos arbres de feuilles, tu as moiſſonné les fleurs de nos prairies: mais je ſaurai

encore composer une guirlande pour ma Philis. J'entremêlerai la verdure éternelle du lierre flexible avec ses grappes bleuâtres. Cette mésange que je pris hier, chantera dans la cabane de ma Philis. Je la lui porterai aujourd'hui avec la guirlande. Chante alors, aimable oiseau; amuse-la de ton agréable ramage : elle t'adressera la parole avec un sourire gracieux, elle te donnera à manger dans sa belle main. Oh, avec quel empressement elle te prodiguera ses soins en songeant que tu viens de moi!

MIRTILE.



O mon Pere, comme tu reposes doucement!
que le sommeil du juste est calme et serein!

Dessiné par le Barbier — Gravé par Godefroy.

MIRTILE.

C'ÉTAIT le soir d'un beau jour, & la Lune épanchait sur ses eaux tranquilles tout l'éclat de sa lumiere. Mirtile s'était arrêté aux bords de cette onde. Le calme des campagnes doucement éclairées & le chant du rossignol l'avaient retenu long-tems plongé dans une douce rêverie. Il reprit enfin le chemin de sa cabane solitaire, & sous le berceau de pampres verds qui en ombrageait l'entrée, il trouva son vieux pere. Couché sur le gazon, le vieillard sommeillait paisiblement au clair de la Lune, & sa tête grise reposait sur une de ses mains. Mirtile demeura immobile devant lui; les bras enlacés l'un dans l'autre, il y demeura long-tems. Tous ses regards étaient attachés sur son pere; seulement il levait quelquefois les yeux vers le Ciel qui brillait à travers le feuillage, & de ses yeux coulaient alors de douces larmes.

O toi, s'écria-t-il, toi qu'après les Dieux j'honore le plus. Comme tu repose doucement! Que le sommeil du juste est calme & serein! C'est pour célébrer le soir par de saintes prieres que tu as porté sans doute tes pas tremblants jusques sous ce berceau, & tu te seras endormi en priant. —— O mon pere! —— Tu auras aussi prié pour moi. Que je suis heureux; car les Dieux entendent ta priere; &, s'ils t'aimaient moins,

notre cabane ſerait-elle ſi paiſible à l'ombre de ces branches courbées ſous le poids de leurs fruits ? La bénédiction du Ciel daignerait-elle s'étendre ainſi ſur nos troupeaux & ſur nos champs ? ..... Combien de fois, ſenſible à mes faibles ſoins pour le repos de ta vieilleſſe, tu verſes des larmes de joie ! Combien de fois, tournant tes regards vers le Ciel, tu me bénis avec un doux ſourire ! O mon pere, quels ſentiments rempliſſent alors mon ame ! —— A peine je reſpire, & des larmes preſſées ruiſſelent de mes yeux. —— Encore aujourd'hui, ſortant de la cabane, appuyé ſur mon bras pour aller te ranimer à la chaleur du Soleil, & voyant nos troupeaux bondir autour de toi, les arbres chargés de fruits, & toute la contrée fertile & riante ; mes cheveux, diſais-tu, ſont blanchis dans la joie. Campagnes chéries, ſoyez bénies à jamais ! Mes regards s'obſcurciſſent & n'ont pas encore long-tems à vous parcourir. Je vous quitterai bientôt pour d'autres Campagnes plus heureuſes ..... O mon pere, mon meilleur ami ! je dois donc bientôt te perdre ! Triſte penſée. Alors, hélas ! j'éleverai un autel à côté de ta tombe, & toutes les fois qu'il me luira un jour propice, un jour où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné, ô mon pere, je répandrai ſur l'autel du lait & des fleurs.

Il ſe tût & regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il repoſe ici ! & comme il ſourit dans ſon ſommeil ! —— C'eſt ſans doute, dit-il, en pleurant, c'eſt le

charme de quelque action vertueuse, dont ses songes lui retracent l'image. Quel doux éclat la Lune répand sur sa tête chauve & sur sa barbe blanche! puissent les vents frais du soir & la rosée humide ne te faire aucun mal! A ces mots, il le baise au front, l'éveille doucement & le conduit dans la cabane pour lui préparer, sur des peaux molles, un sommeil plus paisible.

LYCAS



Vos chants coulent agréablement comme ce Ruiſſeau ;
Ils raviſſent comme un baiſer pris ſur des levres vermeilles.

Dessiné par le Barbier Peintre du Roi.

Gravé par Godefroy de l'Ac.ie Imp.le et Royalle de Vienne &c.

LY

LE jeun
encore gar
l'herbe nai
les dernie
ondoyants
moiſſon,
bêlans de
chanteur l
dans ce l
ront l'her
les empê

Non
s'éleve
d'une
comme
brouſſa
humide
ſe perd
& frais
de ce b

Tom

LYCAS ET MILON.

LE jeune chanteur Milon, dont le menton délicat n'était encore garni que d'un duvet léger, répandu çà & là, comme l'herbe naissante qui perce à l'ouverture du Printems, à travers les dernieres neiges; le beau Lycas, portant ses cheveux ondoyants & blonds comme les épis aux approches de la moisson, se rencontrerent un jour en conduisant leurs troupeaux bêlans derriere un bois de hêtre. Je te salue, Lycas, dit le chanteur Milon, & il lui présenta la main: Entrons, ajouta-t-il, dans ce bois de hêtre. Pendant ce tems, nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang, & mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

Non, Milon, plaçons-nous sous ce rocher, dont la cime s'éleve en ceintre & dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable & frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agitées, & semble se changer en une poussiere humide; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées & court se perdre dans l'étang. Asseyons-nous dans ce lieu agréable & frais sur cette pierre couverte de mousse: l'ombre épaisse de ce bois de hêtres s'étendra jusques sur nous.

Ils allerent s'asseoir au pied du rocher, sur la pierre couverte de mousse ; & MILON prenant la parole : O Lycas, *dit-il*, savant joueur de flûte, il y a déja long-tems que j'ai entendu vanter tes chansons ; essayons qui de nous chantera le mieux, car les Muses me favorisent aussi. Je mettrai pour prix cette génisse que tu vois agréablement tachetée de noir & de blanc.

LYCAS. Et moi, je mets la meilleure chevre de mon troupeau avec son petit, celle qui arrache le lierre de ce saule que voilà au bord de l'étang, & dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui sera le juge ? Appellerai-je le vieux Menalque ? Le voilà qui travaille à conduire cette source dans la prairie le long du bois de hêtres. Il se connaît au mérite du chant.

Alors les deux Bergers appellerent Menalque ; il vint & s'assit auprès d'eux sur la pierre couverte de mousse, & Milon commença ainsi :

MILON. Heureux celui qui possede la faveur des Muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie, qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos & les bois d'alentour ! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la Lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je sais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres & nébuleuses. Les Muses me sont favorables. Je leur

deſtine cette chevre blanche comme la neige. Je veux inceſſamment la leur offrir en ſacrifice, après avoir paré ſes cornes de guirlandes de fleurs, & chanter en leur honneur une hymne nouvelle.

LYCAS. Lorſque je balbutiais encore, aſſis ſur les genoux de mon pere, s'il jouait quelqu'air ſur ſon chalumeau, je l'écoutais dès-lors avec attention, & je bégayais l'air après lui, ou bien je lui tirais en ſouriant ſa flûte de la bouche & je formais des tons diſſonans; mais bientôt Pan m'apparut en ſonge. Jeune homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a ſuſpendue au chêne qui m'eſt conſacré; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai préſenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, & j'ai verſé devant lui une cruche pleine d'huile & une autre cruche pleine de lait.

MILON. L'amour nous anime auſſi à chanter : il inſpire plus puiſſamment que l'éclat de l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paiſible de la Lune. O moment plein de charmes, quand une Bergere vertueuſe applaudit à nos chanſons, quand elle les récompenſe d'un doux ſourire, ou d'une guirlande! Daphné m'a appellé ſon ami : depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le Soleil du Printems éclate ſur nos campagnes; depuis ce moment les airs

que je chante ſont plus beaux. Daphné ! ô ma Daphné ! ton ſourire eſt gracieux comme celui de la bienfaiſante Cérès, & ton ſavoir égale celui des Muſes.

LYCAS. Hélas ! mon cœur eſt reſté long-tems libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantais que les louanges des Dieux, le ſoin des troupeaux, l'art de greffer les arbres ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'inſenſible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une ſombre triſteſſe empoiſonne tous mes plaiſirs. Peu s'en eſt fallu que je n'aie triomphé de mon amour ; il ne revenait plus que rarement dans mon cœur. Mais, hélas ! je ne dois plus ſonger à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en fleur & que je l'ai entendu chanter. Les Zéphyrs badins, folâtrant parmi les buiſſons, faiſaient tomber ſur Chloé une pluie de fleurs, qui, par leur blancheur éclatante, ſemblaient remettre ſous nos yeux les neiges de l'Hiver.

MILON. Vers cette forêt noire de ſapins, murmure un ruiſſeau qui ſort des bruyeres ; c'eſt-là que Daphné conduit ſouvent ſon troupeau. Dernierement au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeaient ſuſpendues d'un arbuſte à l'autre & ſerpentaient autour de chaque tige : on aurait cru voir le ſanctuaire du Printems ou de l'aimable Vénus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos

noms ſur ce pin. Je me cacherai enſuite dans quelque boſquet, je la verrai ſourire, & j'entendrai ce qu'elle dira. En finiſſant ces mots, je me mis à graver ſur l'écorce; lorſque je ſentis une guirlande qui entouroit tout-à-coup mon front. Un doux ſaiſiſſement me fit regarder auſſi-tôt derriere moi, & je vis Daphné qui riait. J'ai tout entendu, dit-elle, & en même-tems elle imprima ſur mes levres le baiſer le plus tendre.

LYCAS. Au pied de cette colline eſt ma cabane environnée d'ombre : c'eſt-là que mes ruches ſont diſpoſées en deux files ſur les bords fleuris d'un ruiſſeau. Mes abeilles s'y livrent à leurs travaux, ſous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur eſſor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers, elles y bourdonnent ſans ceſſe autour des arbres couverts de fleurs, & raſſemblent pour moi d'amples proviſions de miel & de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes; vois comme leurs mammelles ſont gonflées par l'abondance de leur lait, & comme ces veaux bondiſſants folâtrent autour d'elles. Vois comme mes chevres & mes brebis nombreuſes arrachent les feuilles des arbuſtes, ou tondent l'herbe naiſſante. Voilà, Chloé, voilà ce que les Dieux m'ont donné; ils m'aiment, parce que je ſuis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloé, ne veux-tu pas m'aimer auſſi, comme les Dieux m'aiment, parce que je ſuis vertueux?

Ainsi chanterent les Bergers ; & Menalque leur dit : A qui adjugerai-je le prix, aimables Chanteurs? Vos chants sont doux comme le miel ; ils coulent agréablement, comme ce ruisseau ; ils ravissent, comme un baiser pris sur des levres vermeilles. Prends, Lycas, la génisse tachetée de noir, & donne à Milon la chevre avec son chevreau.

Page 27.



Mon voisin Palemon est malade depuis la moisson,
fais qu'il recouvre la santé ....

Le Barbier l'ainé del. 1780 N. Ponce Sculp

A I

LE Berger Am
oiſine , portant
urde charge de
ne haie, lorſqu
d'un ruiſſeau rap
racines de la ter
triſtement ſa ch
dommage , qu'u
mieux ! Non , i
ſes flots & ſerv
terre les perch
dit-il, aller ch
conſtruire aut
terre humide.
dépouillées f
ſes épaules,
il ſourit ſous
diſpoſait à r
perches ;
d'une voix
ſans te mar
que voudra

(a) Les Dr
& mouraient a

AMYNTAS.

Le Berger Amyntas revenait de grand matin de la forêt voisine, portant sa hache sous son bras, & sur son dos une lourde charge de perches qu'il venait de couper pour en faire une haie, lorsqu'il apperçut un jeune chêne planté sur le bord d'un ruisseau rapide. La violence des eaux avait dépouillé les racines de la terre qui les couvrait, & l'arbre semblait attendre tristement sa chûte prochaine. Ah, dit Amyntas, ce serait grand dommage, qu'un si bel arbre fût renversé par ce torrent impétueux ! Non, il ne sera pas dit que ta cime soit engloutie dans ses flots & serve de jouet à leur fureur ! En même-tems il mit à terre les perches dont ses épaules étaient chargées ; (j'en puis, dit-il, aller chercher d'autres :) & les taillant, il se mit à en construire autour de l'arbre une forte digue qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre, il reprit sa hache sur ses épaules, puis jettant encore sur son travail un œil satisfait, il sourit sous l'ombrage du chêne conservé par ses mains. Il se disposait à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches ; mais du creux du chêne la (*a*) Dryade le rappella d'une voix gracieuse : Quoi ! lui dit-elle, je te laisserais partir sans te marquer ma reconnaissance ! Dis-mois, Berger bienfaisant, que voudrais-tu que je fisse pour toi ? Je sais que tu es pauvre &

(*a*) Les Dryades étaient les Divinités tutélaires des chênes, elles naissaient & mouraient avec l'arbre.

que tu ne menes que cinq brebis aux pâturages. O Nymphe, si tu me permets de t'adresser une priere, dit le Berger indigent, mon voisin Palémon est malade depuis la moisson, fais qu'il recouvre la santé.

Sa demande fut écoutée favorablement, & Palémon recouvra la santé : mais Amyntas éprouva de plus la protection de la Divinité dans ses troupeaux, dans ses arbres & dans ses fruits. Il devint un riche Berger ; les Dieux ne laissent aucun bienfait sans récompense.



DAMON



Dessiné par Le Barbier
Peintre du Roi.

Gravé par Godefroy.
de l'Académie Imp. et Royalle de Vienne &c.

DAM

IL eſt paſſé,
tonnerre ne ſe
je ne vois plu
ſur le fond obſ
que la frayeu
ſecouent les
diſperſent de
rafraîchis. A
Soleil répan

Ils ſortire
ſe tenant t
Daphné,
eſt riant
qui s'éc
ombres
Soleil !
troupeau
le Solei
le vallo

Ah !
comme
éclatant
Déeſſe

Tom

DAMON ET DAPHNÉ.

DAMON.

IL eſt paſſé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne ſe fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs ſerpenter en longs ſillons de feu ſur le fond obſcur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avait raſſemblées ſous ce toit de feuillages, ſecouent les gouttes d'eau dont leur toiſon eſt humectée & ſe diſperſent de nouveau ſur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'éclat que le retour du Soleil répand ſur la campagne.

Ils ſortirent alors de la grotte qui leur avait ſervi d'aſyle, ſe tenant tous deux par la main. Quelle magnificence ! s'écria Daphné, en ſerrant la main du Berger ; que la campagne eſt riante ! Comme l'azur du Ciel paraît vif entre ces nuages qui s'écartent ; comme ils fuient ces nuages ; comme leurs ombres ſe diſperſent çà & là ſur la plaine éclairée par le Soleil ! Regarde, Damon, regarde là-bas les cabanes & les troupeaux dans l'ombre ; mais voilà déja l'ombre qui fuit & le Soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon ſur la prairie émaillée ?

Ah ! Daphné ! s'écria Damon, regarde là-bas l'arc d'Iris, comme il eſt brillant ; vois comme il s'appuie ſur cette colline éclatante, d'où il s'étend juſques ſur la colline oppoſée. La Déeſſe favorable par les vives couleurs qu'elle imprime ſur la

nue obſcure, annonce le calme à la contrée, & ſemble ſourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit, en lui paſſant tendrement un de ſes bras autour du cou : Vois comme les Zéphyrs de retour badinent avec les fleurs ; vois comme les gouttes de pluie étincellent ſur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés & ces vermiſſeaux ailés qui folâtrent dans l'air aux rayons du Soleil, & cet étang voiſin ..... Oh, comme ces buiſſons mouillés & ces ſaules tremblants brillent autour de ſes bords : vois-tu comme ſes eaux tranquilles répétent de nouveau l'image du Ciel ſerein & des arbuſtes d'alentour ?

DAMON. Embraſſe-moi, Daphné, embraſſe-moi ; ô quel torrent de joie me pénetre ! Que tout ce qui nous environne eſt beau ! Quelle ſource intariſſable de raviſſement ! Depuis le Soleil vivifiant, juſqu'à la plus petite des plantes, tout eſt prodige ! Quel tranſport me ſaiſit & m'entraîne ! Lorſque du ſommet d'une colline élevée, je promene mes regards ſur la vaſte plaine ; lorſqu'étendu ſur le gazon, j'obſerve l'immenſe variété des fleurs, des plantes & de leurs petits habitants, ou que pendant les heures de la nuit je conſidere le Ciel ſemé d'étoiles ; lorſque je réfléchis ſur la révolution des ſaiſons ou ſur la croiſſance des innombrables végétaux ..... Quand je contemple toutes ces merveilles, ma poitrine s'enfle, mes penſées ſe preſſent au-dedans de moi, je ne puis les développer ; alors je pleure, je tombe abattu & je balbutie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O Daphné ! rien n'eſt comparable à ce raviſſement, ſi ce n'eſt le charme d'être aimé de toi.

DAPHNÉ. Ah, Damon ! mon ame n'eſt pas moins tranſportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis dans les plus doux embraſſements, admirons enſemble les rayons naiſſants de l'aurore, la ſplendeur du Soleil couchant & l'éclat paiſible de la Lune ; que nos poitrines palpitent ſerrées l'une contre l'autre , que nos paroles inarticulées ſe confondent & balbutient notre étonnement ! Quelles délices inexprimables, quand un pareil tranſport ſe mêle aux tranſports de l'amour le plus tendre !





Mets tes levres contre les miennes et puis nous nous bequeterons l'un et l'autre.

Dessiné par Le Barbier

Gravé par Godefroy.

I

J'AI d
ai point
quoi ? .

PHI
mon ch
aussi be
sa répon

DA
bocage
Entends
sur l'her

PHI
gai qu
joie ?
ent eres

DA
le tres
y ux
d ice
q nd
je e
p r.

DAMON ET PHILIS.

DAMON.

J'AI déja vu ſeize Printems ; mais, ma chere Philis, je n'en ai point encore vu d'auſſi beau que celui-ci ; ſais-tu pourquoi?...... C'eſt que je garde mon troupeau près de toi.

PHILIS. Et moi j'ai vu à préſent treize Printems. Ah, mon cher Damon ! aucun, non aucun ne m'a encore paru auſſi beau que celui-ci ; ſais-tu pourquoi? Et ſans attendre ſa réponſe, elle le ſerra en ſoupirant contre ſa poitrine.

DAMON. Vois-tu, Philis, comme les arbres de ce bocage touffu ſe ceintrent en berceau près de cette écluſe? Entends-tu murmurer cette fontaine? Allons nous y repoſer ſur l'herbe épaiſſe, &.....

PHILIS. Volontiers, mon cher Damon, car je ne ſuis gaie qu'auprès de toi ; vois-tu comme mon ſein palpite de joie? Car..... ſonges-y bien, il y a cinq heures toutes entieres que je ne t'ai vu.

DAMON. Aſſis-toi, ma chere Philis, aſſis-toi ici ſur le trefle ; ô que ne puis-je voir ſans ceſſe ton ſourire & tes yeux!..... Non, ne me regarde pas ainſi, dit-il, & il ferma doucement les yeux de la jeune Bergere : oui, en vérité ; quand ton regard, avec ce ſourire, rencontre mes yeux, je ne ſais ce qui m'arrive ; je frémis, je ſoupire & je ne puis parler.

PHILIS. Ote, Damon, ôte ta main de deſſus mes yeux ; quand ta main preſſe la mienne, j'éprouve la même choſe, je ſens une agitation intérieure à laquelle je ne comprends rien, & le cœur me bat.

DAMON. Vois-tu, Philis, vois-tu là-bas ſur cet arbre ces deux colombes ? Regarde... regarde comme elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémiſſent tendrement. Ha ! ha ! les voilà qui ſe becquétent l'une à l'autre leurs cols nuancés, & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens, Philis, viens, entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux, afin que je puiſſe auſſi te becquéter.

PHILIS. Mets tes levres contre les miennes, & puis nous nous becquéterons l'un & l'autre.

DAMON. Ah, Philis ! ah que ce jeu eſt doux ! Grand-merci, grand-merci, charmantes colombes ; que jamais le vautour ne vous ôte la vie.

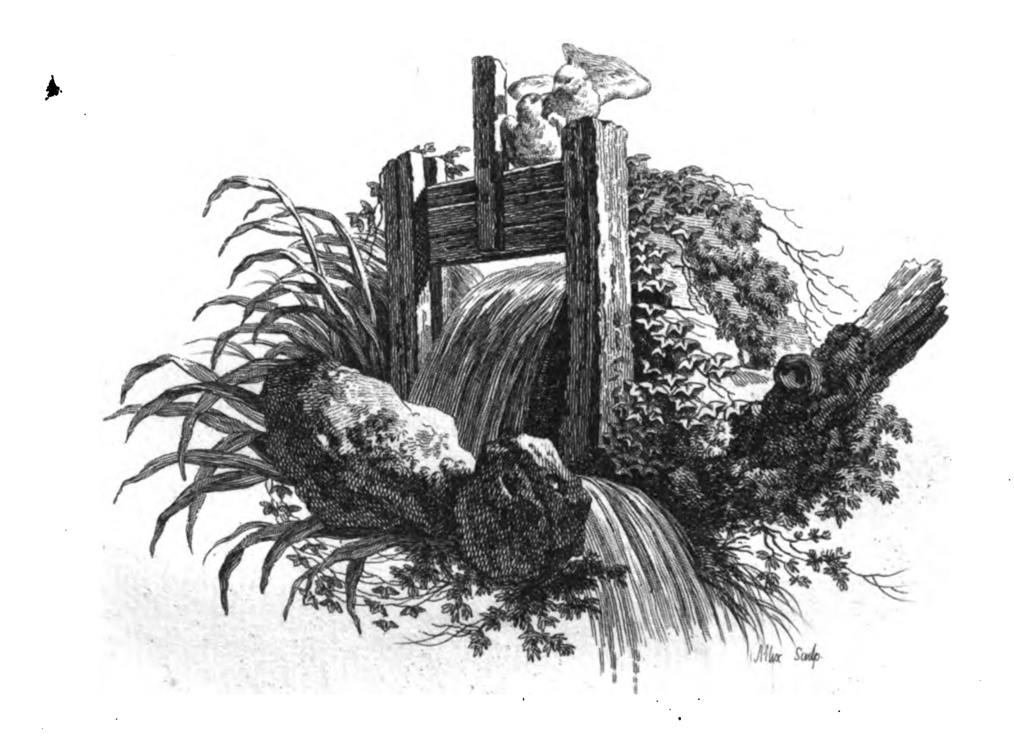
PHILIS. Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci, volez ici ſur mes genoux, venez demeurer avec moi, Je vous ramaſſerai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquétera, vous pourrez auſſi vous becquéter ſur mes genoux..... Elles ne viennent point..... Elles s'envolent.....

DAMON. Ecoute, Philis ; il me vient une idée. Amyntas chantait derniérement le charme des baiſers : Si c'en était-là ?

« Une boiſſon fraîche, diſait-il, n'eſt pas la moitié auſſi

» agréable aux moiſſonneurs fatigués, que l'eſt un baiſer à
» des amants. Le bruit qui l'accompagne eſt mille fois plus
» doux que ne l'eſt, lorſque l'ardeur du midi nous brûle, le
» murmure d'un ruiſſeau qui coule à l'ombre d'un bois épais ».

PHILIS. Oui, certainement ! Je parierais que ce ſont-là des baiſers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande, car tu as dérangé tous mes cheveux.



LA



Elle est caßée! elle est caßée, la plus belle des cruches!
en voici les morceaux autour de moi, ...

Le Barbier l'ainé inv. 1781 N. Ponce Sculp.

L

UN Faun
chêne, &
l'apperçure
il faudra
liberté.
en lui jett
& en éte
Où eſt ma
de la plus
& je l'ai
regardant
Bergers.
Nous ne t
une chanſ
dit le Fa
vous ſu
autour d

Elle e
En voici

Tom

LA CRUCHE *CASSÉE.*

UN Faune aux pieds de chevre repoſait, étendu ſous un chêne, & plongé dans un ſommeil profond. De jeunes Bergers l'apperçurent. Attachons-le fortement à cet arbre, dirent-ils; il faudra bien qu'il nous chante une chanſon pour obtenir ſa liberté. Ils le lierent au tronc du chêne, & ils l'éveillerent en lui jettant des glands. Où ſuis-je? dit le Faune en bâillant & en étendant ſes bras & ſes pieds de chevre. Où ſuis-je? Où eſt ma flûte? Où eſt ma cruche? Ah, voici les morceaux de la plus belle des cruches! Je ſuis tombé ici hier étant ivre & je l'ai caſſée..... Mais qui eſt-ce qui m'a lié? Il dit, & regardant autour de lui, il entendit les éclats de rire des Bergers. Allons, déliez-moi, petits garçons, leur cria-t-il. Nous ne te délierons point, dirent-ils, que tu ne nous aies chanté une chanſon. Que voulez-vous, Bergers, que je vous chante? dit le Faune. Je vais vous chanter ma cruche caſſée; aſſeyez-vous ſur l'herbe autour de moi. Les Bergers ſe placerent autour de lui ſur le gazon, & il commença ainſi:

Elle eſt caſſée! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches! En voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle était belle, ma cruche ! C'était le plus bel ornement de ma grotte. Quand un Dieu des bois passait, je lui criais : Viens boire & voir la plus belle des cruches. Jupiter même, dans ses fêtes les plus joyeuses, n'avait pas une plus belle cruche.

Elle est cassée ! Elle est cassée, la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'assemblaient chez moi, nous nous asseyions autour de la cruche, nous buvions ; & celui qui buvait, chantait l'aventure gravée sur le côté de la cruche que touchaient ses levres. Hélas, mes amis, nous ne boirons plus de cette belle cruche, nous ne chanterons plus l'aventure gravée sur le côté que toucheront nos levres !

Elle est cassée ! Elle est cassée, la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche, on avait gravé l'infortune du Dieu Pan, lorsque saisi d'effroi il vit la plus belle des Nymphes se métamorphoser dans ses bras même en une touffe de roseaux bruyants. Il coupa dans ces roseaux plusieurs tuyaux de longueur inégale, & les réunissant avec de la cire, il en composa une flûte, & joua aussi-tôt sur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette musique nouvelle, & la répéta aux bocages & aux collines étonnées.

Mais elle eſt caſſée ! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi.

On voyoit enſuite Jupiter en forme de taureau blanc, tranſporter ſur ſon dos la Nymphe Europe à travers les flots. Sa langue flatteuſe careſſait les genoux d'albâtre de la belle déſolée, qui, pendant ce tems, ſe lamentait & joignait les deux mains au-deſſus de ſa tête ; cependant les Zéphyrs folâtres ſe jouaient avec les boucles de ſa chevelure ondoyante, & les Amours portés ſur des dauphins complaiſants précédaient ſa marche en riant.

Mais elle eſt caſſée ! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi.

On y voyait auſſi gravé le beau Bacchus aſſis ſous un berceau de pampres ; une Nymphe était couchée à ſon côté : elle avait ſon bras gauche paſſé ſous la tête du Dieu, & de ſa main droite élevée, elle lui enlevait la coupe, que redemandaient ſes levres riantes. Elle le regardait d'un air languiſſant qui ſemblait ſolliciter des baiſers. Aux pieds de Bacchus jouaient ſes tigres tachetés, qui, d'un air careſſant, mangeaient des raiſins dans les mains délicates des Amours.

Mais elle eſt caſſée ! Elle eſt caſſée, la plus belle des cruches ! En voici les morceaux autour de moi. Echo, répete-le

aux forêts, redis-le aux Faunes dans leurs grottes ; elle eſt caſſée ! En voici les morceaux autour de moi.

Ainſi chanta le Faune ; alors les jeunes Bergers le délierent, & regarderent avec admiration les morceaux de la cruche épars ſur le gazon.




Heureux Enfans! ah! maintenant je sens
que l'Amour est un bonheur; ....
Le Barbier l'ainé del.
1780.
N. Ponce sculp.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

LE Soleil étoit prêt de se coucher, lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrerent dans le bocage en se tenant par la main. Déja cependant Alexis étoit assis sur le bord du ruisseau. Il étoit beau & jeune, mais l'amour ne s'était encore jamais éveillé dans son cœur: je te salue, jeune homme sans amour, lui dit Daphnis; il se pourrait bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires; car les Amants cherchent volontiers l'ombre & la solitude. Je viens ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit & pressa la main de la Bergere contre son cœur: Veux-tu nous entendre, Alexis?

ALEXIS. Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat dont le Soleil couchant dore nos montagnes; mais j'écouterai volontiers vos chants, car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS. Viens, Chloé, asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui; chantons: ma flûte accompagnera ton chant; & toi, Alexis, tu es un habile joueur de flûte, accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai, dit ALEXIS : alors ils s'assirent sur le gazon au bord du ruisseau, & Daphnis commença ainsi :

DAPHNIS. Vallon paisible, & vous collines verdoyantes; non, il n'est point de Berger aussi fortuné que moi, puisque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin, lorsque le Soleil se détache lentement du sommet des montagnes. Dans cet instant chaque fleur se réjouit, les oiseaux chantent au-devant de l'astre du jour ; pleins d'alégresse, ils sautent çà & là sur les foibles rameaux, & font tomber la rosée qui mouille les feuilles.

CHLOÉ. L'hirondelle est transportée de joie, lorsque réveillée du sommeil qui pendant l'hiver la retenait ensevelie dans un étang, elle ouvre les yeux aux charmes du Printems. Elle voltige sur les saules, elle chante aux collines & aux vallons le plaisir qu'elle ressent; elle s'écrie : O mes compagnes! réveillez-vous, voici le Printems. Cependant je suis mille fois plus transportée encore, car Daphnis m'aime ; je m'écrie, ô mes compagnes ! il est mille fois moins doux de voir renaître le Printems, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

DAPHNIS. J'aime à voir sur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les sombres bocages. Cependant, ô ma Chloé ! J'ai plus de plaisir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles serpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un ciel pur & serein ; mais l'éclat de tes yeux bleus est bien plus agréable lorsqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chere Chloé, je t'aime plus

que les poiſſons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

CHLOÉ. Dernierement je me regardais dans l'onde tranquille. Je ſoupirais : Ah ! diſais-je, ſi je pouvais plaire à Daphnis, au meilleur des Bergers ? Pendant ce tems-là, tu étais derriere moi, ſans que je t'apperçuſſe ; tu jettais des fleurs par-deſſus ma tête, & mon image diſparaiſſait parmi les cercles qu'elles fermaient. Effrayée, je regardai autour de moi, je ſoupirai, & tu me preſſas contre ta poitrine. Hélas ! t'écrias-tu, les Dieux me ſont témoins que je t'aime. Ah ! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la roſée du matin.

DAPHNIS. O Chloé ! lorſque les yeux mouillés de larmes & me ſerrant dans tes bras, tu me dis, Daphnis, je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'éleve mes regards vers le Ciel éclatant. O Dieux ! m'écriai-je en ſoupirant, comment puis-je aſſez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné Chloé ? Puis retombant ſur ſon ſein, je pleure, & ſes baiſers eſſuient mes larmes.

CHLOÉ. Et mes baiſers eſſuient tes larmes ; mais auſſi-tôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux & ſe mêlent aux tiennes. Je ſoupire alors, » ah, Daphnis ! tu » ſoupires à ton tour «, ah Chloé ! & l'écho ſoupire après nous. L'herbe tendre du Printems récrée les troupeaux ; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi : pour moi, Daphnis, rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieuſe me dire que tu m'aimes.

Ainſi chanterent Daphnis & Chloé. Heureux enfants ! dit Alexis, & il ſoupira. Heureux enfants ! ah ! maintenant je ſens que l'amour eſt un bonheur ; vos chants, vos regards & vos tranſports me l'ont appris.



LYCAS,



Que ce lieu soit à jamais consacré
à l'Amour!

Le Barbier l'aîné inv. 1781. N. Ponce sculp

Pag. 25.

L'INV

L'HIVER orag
& les tourbill
en pluie arge
images qu'ell
pendant *les* a
riche variété
plus belles, je
aimable Daph
lande pour f
belles. Oh,
chanter, co
inventa l'art

C'eft ici le
ormeau qu'
donné le pr
mes bras tr
mes paroles
en pleurs t

Tome I

LYCAS,

OU

L'INVENTION DES JARDINS.

L'HIVER orageux nous tient renfermés dans nos appartements, & les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs, ou pendant les ardeurs brûlantes de l'Été, ou en contemplant la riche variété de l'Automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles, je les arrangerai, j'en ornerai pour toi mes chants, aimable Daphné. C'est ainsi qu'un Berger compose une guirlande pour sa Bergere, & ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh, puissai-je réussir à te plaire! Lorsque ma muse va chanter, comment, dans la jeunesse du monde, un Berger inventa l'art des jardins.

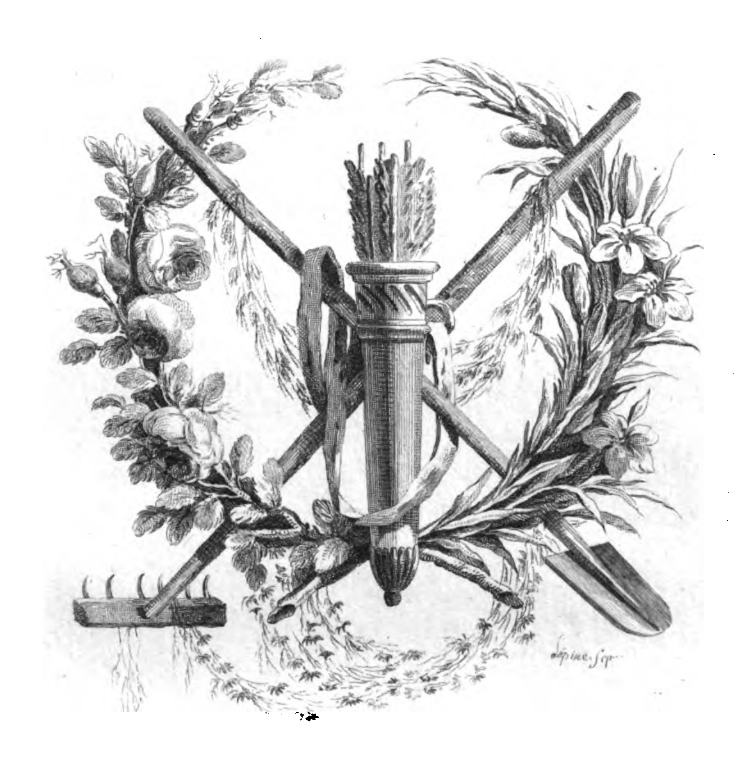
C'est ici le lieu, disait le beau Berger Lycas, c'est sous cet ormeau qu'hier, au coucher du Soleil, la belle Chloé m'a donné le premier baiser. Tu étais ici, tu soupirais, tandis que mes bras tremblants s'entrelâçaient autour de toi; tandis que mes paroles mal assurées, mon cœur palpitant & mes yeux en pleurs t'apprenaient mon amour. O Chloé! ce fut alors

que ta houlette s'échappa de ta main tremblante, ce fut alors que tu te laiſſas tomber ſur mon ſein agité. Lycas, dis-tu d'une voix entrecoupée, ô Lycas! je t'aime! Bois paiſibles, fontaines ſolitaires, ſoyez-en témoins; mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour; & vous, fleurs, vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la roſée.

O Chloé! quelle joie me ravit! Oui, l'amour eſt un bonheur inexprimable! Que ce lieu ſoit à jamais conſacré à l'amour! Je veux planter des roſiers autour de cet ormeau. Le long de ſa tige s'élevera en ſerpentant la ſouple ſcamonée parée de ſes fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux raſſembler ici tout le Printems. Je planterai la belle pivoine à côté des lys. J'irai dérober aux prairies & aux collines leurs plantes chargées de fleurs, la violete & l'œillet, la campanelle azurée & la brune ſcabieuſe. Je prendrai tout, j'en formerai comme un boſquet, où l'on reſpirera les plus doux parfums; je conduirai enſuite la ſource voiſine autour de cette forêt de fleurs qui deviendra une petite iſle, & je l'environnerai d'une haie d'épines pour empêcher les chevres & les brebis de la détruire. Accourez alors! accourez, plaintives tourterelles, vous qui vivez d'amour, venez gémir ſur la cime de l'ormeau; venez, petits oiſeaux! Pourſuivez vos campagnes à travers les buiſſons de roſes; chantez votre bonheur ſur leurs rameaux balancés; & vous, papillons bigarrés de couleurs ſans nombre,

joignez-vous dans les bosquets de fleurs, & unissez-vous sur les lys agités par vos transports.

Alors le Berger, qui passera dans le voisinage, s'écriera, lorsque les Zéphyrs porteront au loin jusqu'à lui ces doux parfums : A quelle divinité ce lieu est-il consacré ? Appartient-il à Vénus ? Ou bien Diane l'a-t-elle ainsi embelli pour s'y livrer au sommeil après les fatigues de la chasse ?





Au milieu de leurs embrâſſemens il fut changé en un ciprès dont l'ombre couvre encore le tombeau.

Dessiné par le Barbier Peintre du Roi — *Gravé par Godefroy de l'Academie Imperiale et Royale de Vienne &c.*

Qu

ces ro

l'hiron

de ma

Toute

sembl

soutie

chaun

je par

Que

j'enten

oiseaux

joie qu

& dans

plaisir

combie

J'ai vu

quand

depuis

vaste

échapp

air pur

transpo

joie qu

PALÉMON.

QUE l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers & ces rosiers sauvages, qui s'étendent devant ma fenêtre.! Que l'hirondelle chante gaiement sur la poutre qui soutient le toit de ma cabane! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille : la rosée a ranimé les plantes, elles semblent rajeunies; je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumiere. Là je me placerai vis-à-vis du soleil levant, & je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau! Tout ce que j'entends est la voix du bonheur & de la reconnoissance. Les oiseaux dans les airs, le Berger dans la plaine chantent la joie qui les anime; les troupeaux sur les collines verdoyantes & dans les vallons entrecoupés de ruisseaux, expriment le plaisir par leurs mugissemens. Combien de tems, ô Dieux, combien de tems serai-je encore témoin de votre bonté? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des saisons; & quand mes pensées se tournent en arriere pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naissance, cette vaste, mais douce perspective, dont le premier terme échappe à ma vue, & semble se perdre dans le vague d'un air pur & serein; ah qu'alors tout mon cœur est ému! Ce transport que ma langue ne peut balbutier; ces larmes de joie que je répands, ah Dieux! ne sont-ce pas là de trop

foibles actions de graces pour vos bienfaits ? Ah, coulez, mes larmes, coulez le long de mes joues ! Quand je regarde en arriere, il me semble que toute ma vie n'a été qu'un long Printems, & que les momens ténébreux, semés dans son cours, ont été de ces orages passagers, qui rafraîchissent les campagnes & raniment les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué notre troupeau ; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres ; jamais l'infortune ne s'est reposée long-tems sur cette cabane.

Avec quels transports j'envisageais l'avenir, lorsque mes enfans souriaient en folâtrant dans mes bras, ou lorsque ma main guidait leurs pas chancelans ! En voyant germer ces tendres rejettons, je portais ma vue dans l'avenir, je versais des larmes de joie ; je veux, disais-je, les garantir de tous les accidents ; je veillerai sur leur croissance ; les Dieux béniront mes efforts, ils s'éleveront, ils porteront des fruits, ils deviendront arbres, & la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma foible vieillesse. En parlant ainsi, je les pressais contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des Dieux, ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi que j'ai vu croître ces pommiers, ces poiriers & ces grands noyers que j'ai plantés, dans ma jeunesse, autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques, & couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines, ce fut, ô ma chere Myrta ! ce fut lorsque penchée sur mon sein palpitant, tu

expiras dans mes embrassemens. Douze fois déja le Printems a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour, l'heureux jour approche, où mes os seront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

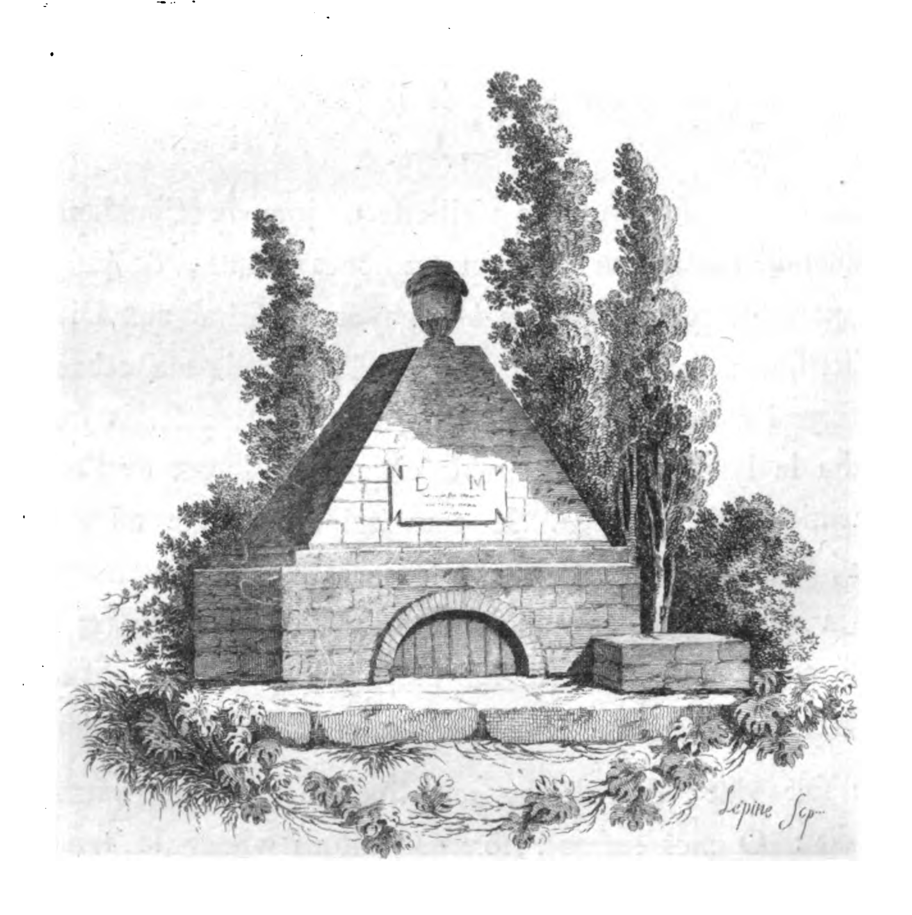
Je vois avec plaisir ma barbe grise flotter en ondes blanchâtres sur ma poitrine, & rendre témoignage de la constante bonté des Dieux. Doux Zéphyrs, qui voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés que ma barbe forme sous mon menton : ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, & les boucles brunes qui flottent sur le col de la jeune fille dans la fleur de sa beauté.

Que ce jour soit pour ma vieillesse un jour de réjouissance ! Je rassemblerai autour de moi tous mes enfans, & jusqu'à mon petit-fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux Dieux un sacrifice : l'autel sera placé ici à l'entrée de ma cabane ; j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande ; ma foible main prendra la lyre, & tous ensemble chanterons autour de l'autel un cantique de louange. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs, & au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé, Palémon se levant en tremblant, & s'appuyant sur son bâton, il appella ses enfans, & célébra gaiement avec eux une fête en l'honneur des Dieux.

Le soir vint, & Palémon rempli d'un saint pressentiment leur dit : O mes enfans ! sortons, allons visiter la tombe de Myrta ; nous y répandrons du vin & du miel, & nous terminerons la fête par des hymnes. Ils sortirent & allerent

ſur la tombe. Embraſſez-moi, mes enfans, dit le vieillard dans un ſaint raviſſement. Alors, au milieu de leurs embraſſemens, il fut changé en un cyprès dont l'ombre couvre encore le tombeau.

La Lune, paiſible témoin de cette aventure, s'arrêta dans ſa courſe. Quiconque ſe repoſe à l'ombre de cet arbre, ſe ſent le cœur agité d'un ſaint tranſport, & de pieuſes larmes coulent de ſes yeux.



MIRTILE



Avec quelle tendreſſe! avec quels tranſports
elle ſe précipita dans les bras de ſon amant!

Deſsiné par le Barbier Peintre du Roi.

Gravé par Godefroy de l'Académie Imp. et Royale de Vienne &c.

MIRTILE
ET
THYRSIS.

Mirtile s'était rendu pendant une nuít fraîche ſur un côteau qui dominait au loin ſur la plaine. Quelques branches ſeches formaient un feu clair, auprès duquel le Berger ſeul, étendu ſur le gazon, parcourait de ſes regards errans le Ciel ſemé d'étoiles, & la campagne éclairée par la Lune. Tout-à-coup inquiet d'un bruit léger qu'il entendait dans l'obſcurité, il regarda derriere lui ; c'était Thyrſis. Sois le bien-venu, lui dit Mirtile, aſſis-toi près du feu : par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton ?

THYRSIS. Te voilà, Mirtile, bon ſoir. Si j'avois cru te trouver, je n'aurais pas tant héſité à ſuivre la lueur de cette flamme, qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obſcurité répandue ſur la vallée. Ecoute, Mirtile, à préſent que la ſombre clarté de la Lune & la ſolitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te propoſer. Je te donnerai une belle lampe d'argile, travaillée artiſtement par mon pere. C'eſt un ſerpent avec des ailes & des pieds ; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle

une petite meche. L'animal replie ſa queue en en-haut, pour former une anſe commode. Je t'en ferai préſent, ſi tu veux me chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé.

MIRTILE. Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé, puiſque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches ſeches, prends garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers, répétez mes accents plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & ſur le rivage.

La Lune éclairait paiſiblement l'horiſon. Chloé, ſolitaire ſur le rivage, attendait impatiemment un bateau, dans lequel Daphnis devait traverſer le fleuve. Qu'il tarde long-tems, mon amant! diſait-elle; & le roſſignol ſe taiſait pour écouter les accents de ſa paſſion. Qu'il tarde long-tems! Mais.... écoutons..... j'entends un bruit comme quand les flots frémiſſent contre un bateau. Viens-tu? Oui..... Non, ce ne l'eſt pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? Ne vous jouez pas de la tendre impatience d'une Bergere paſſionnée. Où es-tu à préſent, cher amant? L'Amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverſes-tu à préſent le bois pour gagner le rivage? Ah! puiſſent tes pieds empreſſés ne rencontrer aucune épine! Qu'aucun ſerpent ne bleſſe tes

talons! Chaste Déesse, dont les fleches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; Lune, ou Diane, répands sur son passage ta douce clarté; oh, quand il sortira du bateau! avec quelle ardeur je le presserai dans mes bras! Mais pour cette fois, certainement, ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémissez légerement autour de son bateau, portez-le soigneusement sur votre dos. Et vous, Nymphes, si jamais vous avez aimé, si jamais vous avez su ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime.... Ah, je vois!.... Cher Daphnis..... tu ne me réponds point! Dieux!.... A ces mots Chloé tomba évanouie sur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accents plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Un bateau renversé flottait sur les ondes. La Lune éclairait cette aventure déplorable. Chloé évanouie étoit étendue sur la rive, un silence effrayant régnait autour d'elle. Elle se réveilla enfin; réveil affreux! La Lune se cacha derriere les nuages. Chloé était assise au bord du fleuve, tremblante & muette; ses soupirs & ses sanglots soulevaient sa poitrine; elle jetta un cri perçant; l'écho porta dans toute la contrée les accents de sa douleur. Un gémissement inquiet résonnait dans les bois & parmi les buissons. Elle tordait les bras,

elle se frappait la poitrine, elle s'arrachait les cheveux. Ah Daphnis, Daphnis ! Flots perfides, Nymphes barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle ; quoi, j'hésite ! Je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! Et à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers, répétez mes accents plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Mais les Nymphes avaient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles ! s'écria-t-elle, ah, ne différez pas ma mort ! Flots, hâtez-vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la porterent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite isle. Daphnis avait gagné cette isle à la nage. Avec quelle tendresse ! avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant ! inutilement voudrais-je exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle & moins tendre encore est la joie du rossignol, lorsqu'il s'est envolé de sa prison ; sa compagne avoit passé les nuits entieres à gémir tristement sur la cime des arbres : maintenant il vole à sa compagne encore tremblante. Ils soupirent, ils se béquetent, ils entrelâcent leurs ailes ; ils expriment leurs transports par

des chants d'alégresse, & interrompent le silence de la nuit.

Antres des rochers, cessez de répéter des sons plaintifs; faites retentir la joie dans les bois & sur le rivage. Et toi, Thyrsis, donne-moi la lampe, car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis & de Chloé.



Comme il va être étonné de voir sa tête et sa Flûte entourées de guirlandes !

Le Barbier l'aîné, Del. 1783. N. Ponce, Sculp.

Le c. Barbier

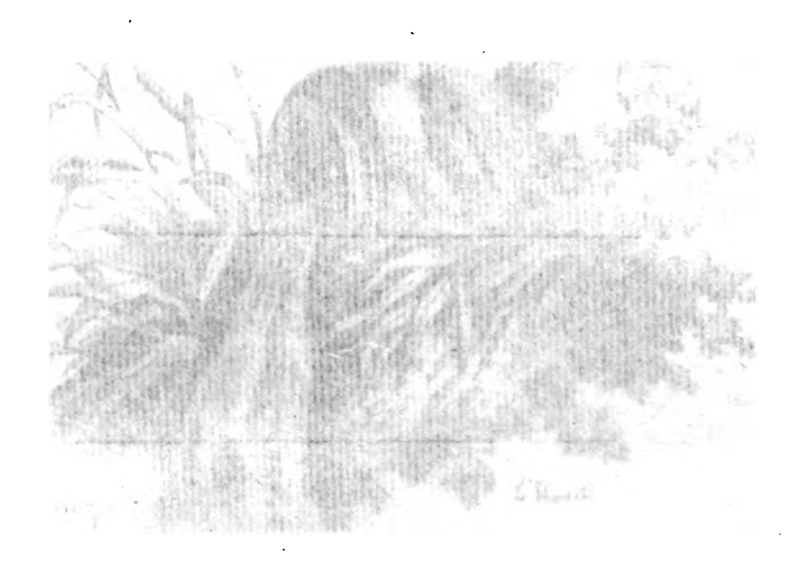
NYMP
vous dor
cachent
un repo
de cette
à danſ
dans c
ou ſur
Mais ſi
à mes
cheveux
Berger l
& ſes ve
appelle l
point ent
Printems
couleurs
Hélas ! j'
Bergers
triſte &
O quel
pour la
couché d

CHLOÉ.

NYMPHES favorables, qui habitez cette grotte paiſible, vous dont les mains ont planté ces buiſſons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais & un repos tranquille; vous qui de vos urnes verſez les eaux de cette claire fontaine, lorſque vous n'êtes point occupées à danſer dans les épaiſſes forêts avec les Dieux des bois : ſi, dans ce moment, vous ſommeillez ou ſur les côteaux voiſins, ou ſur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais ſi vous veillez, ô Nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime..... hélas..... j'aime Lycas aux cheveux blonds! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune Berger lorſqu'il conduit dans ces lieux ſes vaches tachetées & ſes veaux bondiſſans, & lorſque marchant à leur ſuite, il appelle les échos par les doux ſons de ſa flûte? N'avez-vous point entendu ſa voix lorſqu'il chante ou les charmes du Printems, ou la joie qui accompagne la moiſſon, ou les couleurs variées de l'Automne, ou le ſoin des troupeaux? Hélas! j'aime le plus beau des Bergers, & le plus beau des Bergers ne ſait pas que je l'aime. Que tu as duré long-tems, triſte & rigoureux Hiver, qui nous a chaſſé des pâturages! O quel long intervalle s'eſt écoulé depuis que j'ai vu Lycas pour la derniere fois dans l'Automne! Hélas! il dormait couché dans le bocage. Qu'il était beau! Comme les Zéphyrs

ſe jouaient dans les boucles de ſa chevelure ! la clarté du Soleil répandait ſur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah ! je le vois encore, je vois les ombres des feuilles voltiger çà & là ſur ſon beau viſage ; je le vois ſourire comme dans le ſonge le plus agréable. Je m'empreſſai de ramaſſer des fleurs, j'en formai doucement une guirlande autour de ſa belle chevelure, & une autour de ſa flûte ; puis je me retirai à l'écart. Je veux, diſais-je, attendre ici le moment de ſon réveil. Comme il va rire ! comme il va être étonné de voir ſa tête & ſa flûte entourées de guirlandes ! Je vais attendre qu'il s'éveille, il faudra bien qu'il me voie ſi je reſte ici ; & s'il ne me voit pas..... Oh, je me mettrai à rire tout haut. Je parlais ainſi, & je me tenais dans le boſquet voiſin, lorſque mes compagnes m'appellerent. Oh que je fus piquée ! il fallut m'en aller, & je ne pus être témoin de ſon ſourire & de ſa joie, lorſqu'il vit ſa chevelure & ſa flûte entourées de fleurs. Quel plaiſir à préſent ! voilà le Printems de retour ; je reverrai Lycas dans les prés. O Nymphes ! je vais ſuſpendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbuſtes qui ombragent votre grotte. Ce ſont les premieres fleurs du Printems, la violette hâtive, le muguet, la jaune prime-vere, la marguerite rougeâtre, & les premieres fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour ; & ſi Lycas vient dormir ſur le bord de cette fontaine, dites-lui en ſonge, que c'eſt Chloé qui a entouré de fleurs ſa chevelure & ſa flûte : dites-lui que c'eſt Chloé qui l'aime. Ainſi parla Chloé. En même tems elle ſuſpendit autour des arbuſtes, encore

encore privés de feuilles, une guirlande des premieres fleurs. Alors il ſortit de la grotte un doux frémiſſement, ſemblable au murmure de l'écho, lorſqu'il répete les ſons d'une flûte éloignée.





encore privés de feuilles, une guirlande des premieres fleurs. Alors il ſortit de la grotte un doux frémiſſement, ſemblable au murmure de l'écho, lorſqu'il répete les ſons d'une flûte éloignée.





Rafraichis-toy, lui dit-il, voila du Lait frais

IDYLLE

[illegible]

MÉNALQUE

[illegible]

E . C H . . S

[illegible]

M

LE jeun
montagne
dans un
bois un
ſe couc
homme,
chaſſer l
juſqu'à c
trouvé a
nourriture
tira de ſa
puis il pr
dit-il, vo
conduiſe
Berger le

Alors
ſauvé la
moi dan
chaume.
s'élevent

MENALQUE
ET LE CHASSEUR
ESCHINE.

LE jeune Berger Menalque conduifait fon troupeau fur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois fauvage une de fes brebis, il trouva dans ce bois un homme que l'excès de la fatigue avait contraint de fe coucher fous un buiffon. Ah, jeune Berger ! s'écria cet homme, je vins hier fur cette montagne fauvage pour y chaffer les chevreuils & les fangliers. Je me fuis égaré, & jufqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane, je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma foif, ni aucune nourriture pour appaifer ma faim. Auffi-tôt le jeune Menalque tira de fa poche du pain & du fromage frais, qu'il lui donna: puis il prit le flacon qui était à fon côté ; rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; fuis-moi enfuite, afin que je te conduife hors de la montagne. L'homme fe rafraîchit, & le Berger le conduifit hors de la montagne.

Alors le Chaffeur Efchine lui dit : Beau Berger, tu m'as fauvé la vie ; comment puis-je te récompenfer ? Viens avec moi dans la ville ; là, on n'habite point fous des toits de chaume. Des palais de marbre entourés de colonnes fuperbes s'élevent jufqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras

dans des coupes d'or, & tu mangeras des mets ſomptueux dans des plats d'argent.

Menalque reprit : Qu'irai-je faire dans la ville ? Je ſuis en ſûreté dans ma petite cabane, elle me met à l'abri de la pluie & des vents impétueux. Si elle n'eſt point entourée de colonnes, elle eſt environnée d'arbres fruitiers & de pampres verds. Je vais puiſer de l'eau claire à la fontaine voiſine dans une cruche de terre ; j'ai auſſi du vin doux, je mange ce que mes arbres & mon troupeau me donnent, & ſi je n'ai point de vaſe d'or ou d'argent, je pare ma table de fleurs odorantes.

ESCHINE. Viens avec moi, Berger ; on a auſſi à la ville des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites, & raſſemblé celles-ci dans des parterres ſymmétriques. On y voit auſſi des fontaines que des hommes & des Nymphes de marbre verſent dans des baſſins magnifiques.

MENALQUE. Nos bois ombragés par la ſimple nature ſont encore plus beaux avec leurs routes tortueuſes ; nos prairies parées de mille fleurs ſemées au hazard, ſont encore plus agréables. J'ai auſſi planté des fleurs autour de ma cabane, de la marjolaine, des lys & des roſes. O que nos fontaines ſont belles, lorſqu'elles ſortent en bouillonnant du creux des rochers, ou lorſqu'elles tombent du haut des collines à travers les buiſſons, pour ſerpenter enſuite dans les prés fleuris ! Non, je ne vais point à la ville.

ESCHINE. Là tu verras des jeunes filles vêtues de soie, & dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil; elles sont blanches comme du lait, parées d'or & de perles précieuses. Là des Musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

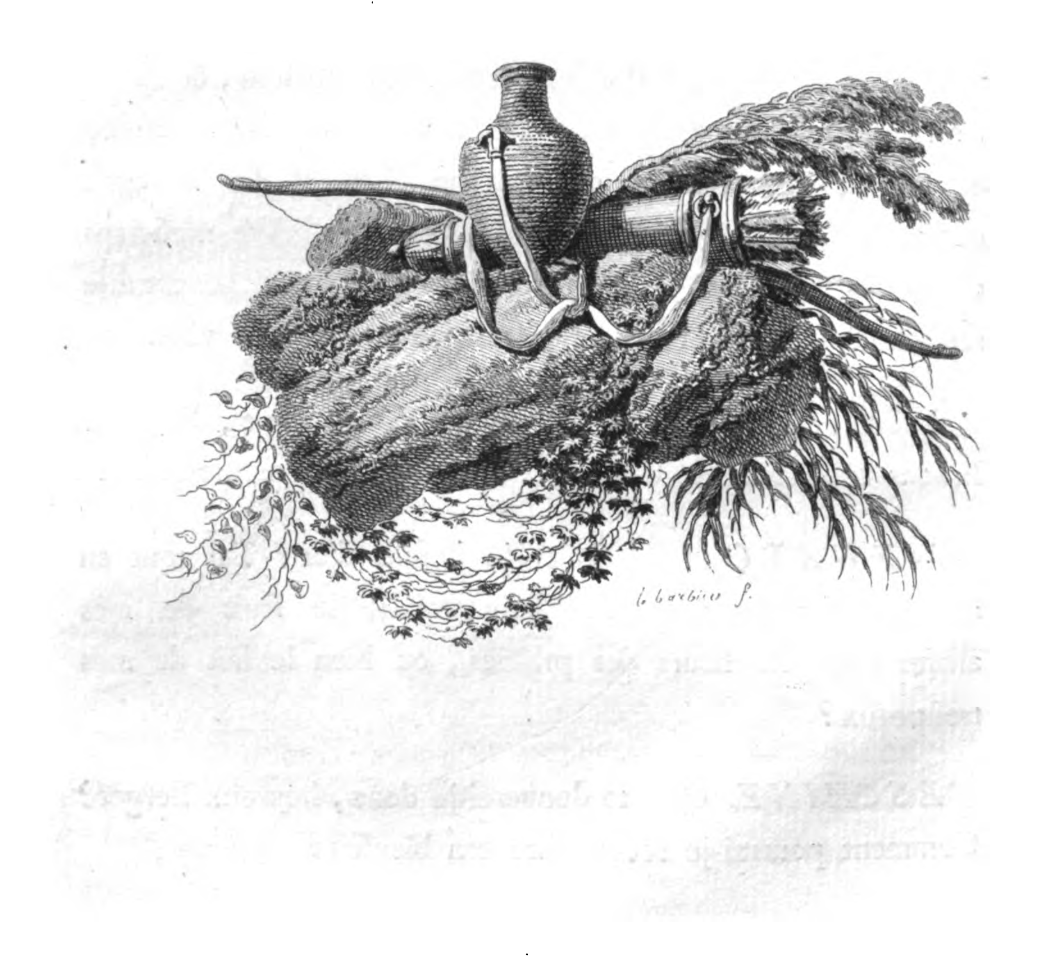
MENALQUE. Ma brune Bergere est belle aussi. Je voudrais que tu la visses, quand elle se pare avec des roses fraîches, ou avec une guirlande de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir, quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois sur le bord d'un ruisseau qui murmure! Elle chante alors; ah, qu'elle chante agréablement! J'accompagne sa voix avec ma flûte; nos chants retentissent au loin, & l'écho les répete après nous. Quelquefois aussi nous prêtons l'oreille aux doux ramages des oiseaux qui chantent sur la cime des arbres, ou sur les branches des buissons. Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, Berger? Prends cette poignée d'or & ce fourniment du même métal.

MENALQUE. Qu'ai-je besoin d'or? J'ai tout en abondance: avec de l'or acheterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux?

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, heureux Berger? Comment pourrai-je reconnoître ton bienfait?

MENALQUE. Donne-moi ce flacon que je vois pendu à ton côté : il me ſemble qu'on a gravé deſſus le jeune Bacchus avec les Amours qui cueillent du raiſin dans des corbeilles. Alors le Chaſſeur, avec un ſourire de bonté, lui donna le flacon ; & le jeune Berger ſauta de joie comme un agneau qui bondit.

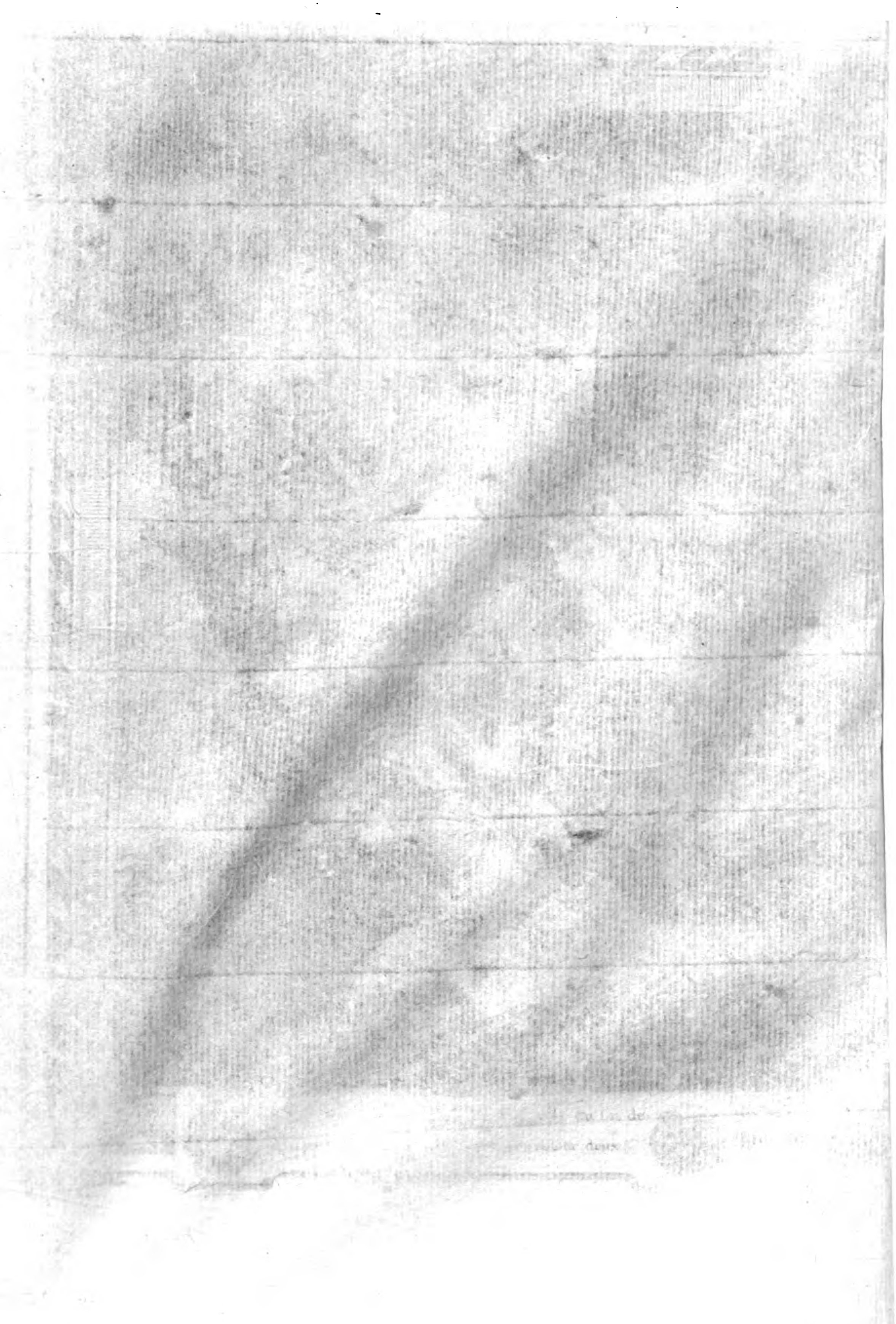




Je vais me glisser légérement auprès du Lit de nos parens, et répandre ces Fleurs autour deux.

Dessiné par le Barbier Peintre du Roi.

Gravé par Godefroy de l'Academie Imp.le et Royale de Vienne &c.



MIR

DÉJA,
avancé derr
commencé
ſalué l'Aur
prépares -
rempli ta

DAP
viens - tu
entrepris
ici cherch
que notre
ſurprendr
doux par
de fleurs.

MYR
ſi chere
qu'hier , a
les yeux v
diſoit : O
pour nous
comme ſi j
le lever du
& j'ai atta

MIRTILE ET DAPHNÉ.

MYRTILE.

DÉJA, ma Sœur, ſi matin ! le Soleil n'eſt pas encore avancé derriere la montagne. A peine l'hirondelle a-t-elle commencé ſon ramage ; à peine le coq matineux a-t-il ſalué l'Aurore, & déja tu cours dans la roſée : quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu ſi matin rempli ta corbeille de fleurs ?

DAPHNÉ. Te voilà, mon cher frere, bon jour ; d'où viens-tu pendant l'humidité du matin ? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour ? Pour moi, je ſuis venue ici chercher des violetes, du muguet, des roſes, & pendant que notre pere & notre mere dorment encore, je vais les ſurprendre ſur leur lit. Ils ſe réveilleront en reſpirant leurs doux parfums, & ſe réjouiront quand ils ſe verront entourés de fleurs.

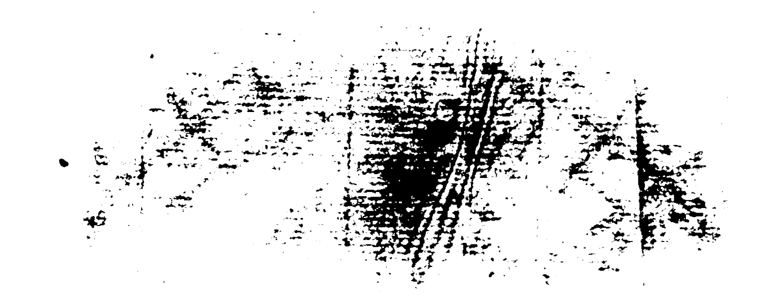
MYRTILE. O ma chere ſœur, ma vie ne m'eſt pas ſi chere que toi ! Quant à moi, ma ſœur, tu ſais bien qu'hier, au coucher du ſoleil, comme notre pere tournait les yeux vers ce côteau, ſur lequel il ſe repoſe ſouvent, il diſoit : Oh quel plaiſir, s'il y avoit là-bas un berceau, pour nous recevoir ſous ſon ombre ! Je l'entendis, & je fis comme ſi je ne l'avais pas entendu. Mais long-tems avant le lever du ſoleil je ſuis venu ici, j'y ai conſtruit un berceau, & j'ai attaché fortement à l'entour les branches pendantes

des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage eſt achevé: ne me décele pas, juſqu'à ce que lui-même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous!

DAPHNÉ. O mon frere, comme il ſera ſurpris agréablement, quand il appercevra de loin le berceau! Je m'en vais à l'inſtant; je vais me gliſſer légérement auprès du lit de nos parens, & répandre ces fleurs autour d'eux.

MYRTILE. Lorſqu'ils ſe réveilleront au milieu de ces doux parfums, ils ſe regarderont avec un ſouris tendre, & diront: C'eſt Daphné qui a fait tout ceci; où eſt-elle, cette enfant? Avant que nous fuſſions éveillés, elle étoit occupée de nos plaiſirs.

DAPHNÉ. Eh vraiment, quand notre pere, de ſa fenêtre, verra le berceau; me trompai-je, dira-t-il alors? Voilà un berceau là-bas ſur le haut de la colline; ſûrement c'eſt mon fils qui l'a conſtruit. Qu'il ſoit béni! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de ſonger à réjouir notre vieilleſſe. Alors, mon cher frere, le jour entier ſera rempli de délices. Car celui qui a commencé la matinée par une bonne action, réuſſit dans le tout, & la joie s'épanouit pour lui ſur chaque fleur.





Vois, Amyntas, vois,
J'ay à mon bras ton panier.

Dessiné par le Barbier Peintre du Roi

Gravé par Godefroy de l'Academie Imp. et R^le de Vienne &c

PHILIS ET CHLOÉ.

PHILIS.

CHLOÉ, je te vois toujours porter ce panier à ton bras.

CHLOÉ. Oui, Philis, oui je porte toujours à mon bras ce panier : je ne le donnerais pas pour tout un troupeau; non, je ne le donnerais pas. (*Et en parlant ainſi, elle le preſſoit en ſouriant contre ſon côté.*)

PHILIS. Et pourquoi donc, Chloé, pourquoi mets-tu ce panier à ſi haut prix ? Veux-tu que je devine ?..... Oh comme tu es rouge ! devinerai-je ?

CHLOÉ. Comment ?..... rouge ?

PHILIS. Oui vraiment : te voilà comme ſi la lueur du Soleil couchant donnait ſur ton viſage.

CHLOÉ. Eh bien, Philis, je te dirai la vérité. Le jeune Amyntas, le plus beau des Bergers, m'en a fait préſent; il l'a lui-même façonné. Vois avec quelle netteté, avec quelle grace ces feuilles vertes & ces fleurs rouges s'entrelâcent ſur ce fond blanc ! Auſſi mon panier m'eſt-il bien précieux : par-tout où je vais je l'ai à mon bras. Les fleurs me paroiſſent plus belles, elles exhalent une odeur plus ſuave quand je les porte dans mon panier : les fruits rempliſſent ma bouche d'une ſaveur plus douce quand je les ai pris dans mon panier. Philis..... Mais quoi..... dirai-je tout ? J'ai..... j'ai déja baiſé mon panier bien des fois.....

certainement Amyntas eſt le plus aimable & le plus beau des Bergers.

PHILIS. Je l'ai vu y travailler. Si tu ſavais les diſcours qu'il adreſſait alors à ce panier ! Mais Alexis, mon Berger, n'eſt pas moins beau : je voudrais que tu l'entendiſſes chanter. Je veux te répéter le couplet qu'il m'apprit hier.

CHLOÉ. Mais, Philis, qu'eſt-ce donc qu'a dit Amyntas au panier ?

PHILIS. Tout-à-l'heure : mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

CHLOÉ. Ha ! eſt-il long ?

PHILIS. Ecoute, le voici :

» Je ſuis gai quand les rayons du couchant colorent mon
» viſage ſur le penchant de cette colline. Je ſuis plus gai
» encore quand je te vois ſourire. Le Moiſſonneur, lorſqu'il
» apporte la derniere gerbe dans ſa grange déja pleine, ne
» revient pas au village avec autant de joie que j'en reſſens,
» lorſqu'après avoir reçu un baiſer de toi, je retourne dans
» ma cabane. « Ainſi chantait Alexis.

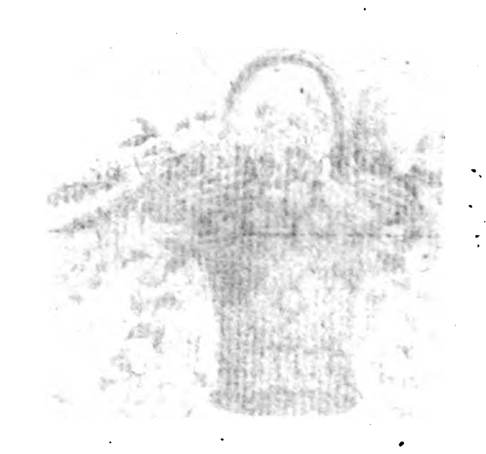
CHLOÉ. Voilà une belle chanſon : mais, Philis, qu'eſt-ce qu'Amyntas diſait au panier ?

PHILIS. J'en ris encore. Il était aſſis dans l'oſeraie, au bord de l'étang ; & tandis que ſes doigts arrangeaient artiſtement les brins verds avec les bruns & les blancs, en même tems.....

CHLOÉ. Eh bien, pourquoi interrompre ton récit ?

En même tems (*continua Philis en riant toujours*) il parloit, & diſait au panier : Je veux te donner à Chloé, à la belle Chloé, dont le ſourire a tant de charmes. Conduiſant hier ſon troupeau devant moi ; bon jour, Amyntas, me dit-elle ; & elle ſourioit d'un air ſi doux ! ſi doux, que le cœur me battoit. Et vous branches de toutes couleurs, laiſſez-vous courber ſans réſiſtance, & ne vous rompez pas lorſque je vous entrelâce ; car vous ſerez placées au côté de la plus charmante des Bergeres, de Chloé. Oui, ſi Chloé fait quelque cas de ce panier. Oh, ſi elle en faiſait cas ! Si elle le portoit ſouvent à ſon côté ! ..... C'eſt ainſi qu'il parlait ; & le panier ſe trouvant fini, il ſe leva tout-à-coup, & ſauta de joie d'avoir ſi bien réuſſi.

CHLOÉ. Ah ! je pars : c'eſt derriere cette colline qu'il a conduit ſon troupeau. Je paſſerai auprès de lui, je lui dirai :





Ô mon Pere, j'ai une demande à te faire daigne me l'accorder.

Le Barbier l'aîné, Del. 1784. N. Ponce, Sculp.

TITIRE ET MENALQUE.

LE vieillard Menalque, couché ſur le penchant d'une colline, recevoit l'impreſſion bénigne des rayons du Soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcourait des yeux la contrée embellie par l'Automne; cependant Titire, le plus jeune de ſes fils, était depuis long-tems à ſes côtés ſans qu'il le remarquât. Dans ſa douce extaſe, le vieillard ſoupirait; & ſon fils le contempla long-tems avec une joie paiſible. O mon pere, lui dit-il enfin avec tendreſſe, que ton raviſſement doit être délicieux! je vois depuis long-tems tes regards ſe promener au loin ſur la contrée embellie par l'Automne, & je t'entends ſoupirer. O mon pere, j'ai une demande à te faire, daigne me l'accorder.

MENALQUE. Dis-moi ce que tu demandes, mon cher fils, & aſſis-toi à mon côté, afin que je te baiſe le front; & Titire s'aſſit à ſon côté, & le vieillard baiſa tendrement le front de ſon fils. Mon pere, continua le jeune homme, mon frere aîné m'a raconté, (car ſouvent, lorſque nous ſommes aſſis à l'ombre auprès de nos troupeaux, nous parlons de toi, & alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux;) mon frere aîné m'a raconté qu'autrefois tout le canton t'avait appellé d'une voix commune le premier des chanteurs, & que tu avais gagné plus d'une chevre aux combats du chant. O ſi maintenant que le ſpectacle de la contrée,

embellie par l'Automne, te remplit de transports, si tu voulais essayer de me chanter une chanson! accorde-moi cette grace, ô mon pere, accorde-la moi.

Menalque reprit avec un doux sourire : Je vais essayer, & si les Muses, qui m'ont si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ses regards parcoururent encore une fois la campagne, & il commença :

» Daignez m'exaucer encore, ô Muses, prêtez encore » l'oreille à ma voix cassée. Au Printems de mes jours, sur » le bord des ruisseaux murmurans & à l'ombre des bois » silencieux, vous ne fûtes jamais inexorables pour moi : dans » ma vieillesse grisonnante, favorisez encore le succès de » mes chants.

» Campagnes où regne l'Automne, quels doux transports » vous versez dans mon ame! De quel éclat se pare l'année » mourante! Les roseaux & les saules forment une bordure » jaune autour des étangs, les têtes jaunes des pommiers » & des poiriers sont éparses sur les côteaux bigarrés, & sur » les prairies dont la verdure est entrecoupée par le rouge » enflammé des cerisiers. Dans l'Automne, les bocages » offrent des couleurs aussi variées que les prairies dans le » Printems lorsqu'elles sont couvertes de fleurs. Une teinte » rougeâtre s'étend du haut du côteau dans le vallon, inter- » rompue par des sapins & des pins toujours verds. Déja » les feuilles répandues sur la terre gémissent sous les pieds » du voyageur. Les troupeaux errent gravement sur le gazon

» dépouillé de fleurs. La ſeule colchique rougeâtre paraît
» encore, & annonce les frimats. Vous allez vous repoſer
» pendant l'Hiver, arbres bienfaiſans, qui nous donniez
» libéralement vos fruits mûrs, & qui prêtiez la fraîcheur de
» votre ombre aux Bergers & aux troupeaux. Ah! qu'aucun
» de nous ne ſe rende au repos du tombeau, ſans avoir
» auſſi porté des fruits doux & répandu ſur les malheureux
» une ombre protectrice. O mon fils, la bénédiction repoſe
» ſur la cabane du juſte & autour de ſa grange. O mon
» fils, celui dont le cœur eſt droit & qui met ſa confiance
» dans les Dieux n'a point à craindre de porter ſes pas ſur
» un marais trompeur. Quand le juſte fait un ſacrifice, la
» fumée en monte juſques dans l'Olympe, les Dieux
» écoutent avec bonté ſes actions de graces & ſes vœux.
» Jamais la chouette par ſes cris, jamais le crapaud volant
» par ſes coaſſements lugubres ne lui préſagent des accidents
» funeſtes. Il habite en ſûreté, il vit en repos ſous un toit
» paiſible, ſes Pénates favorables entendent ſes diſcours
» vertueux & le béniſſent. A la vérité des jours ſombres ſe
» font voir quelquefois dans le Printems, des nuées d'orage
» troublent quelquefois l'Été le plus ſerein : mais, ô mon
» fils, ne murmure pas ſi, dans cette poignée de tes jours,
» Jupiter a mêlé quelques heures ténébreuſes. Conſerve,
» mon cher fils, mes inſtructions dans ta mémoire, lorſque
» je t'aurai précédé dans le tombeau. Vents impétueux,
» épargnez, je vous conjure, épargnez la parure de l'Automne;
» qu'un ſouffle léger, en ſe jouant, dépouille lentement les

» arbres de leurs feuilles mourantes, afin que la variété de
» nos campagnes puiſſe encore quelquefois enchanter mes
» regards. Peut-être quand tu reviendras, ô belle Automne,
» peut-être ne pourrai-je plus te voir. Quel arbre alors
» couvrira de ſes feuilles mourantes la terre où je repoſerai? «

Ainſi chanta le vieillard; & Titire, en pleurant, preſſa les mains de ſon pere contre ſes joues.



L'INVENTION



Il prit d'un air riant la main de la belle craintive.

Dessiné par le Barbier l'aîné. 1784. Gravé par Ch. E. Gaucher.

L'INVENTION
DE LA LYRE ET DU CHANT.

DANS les jours de la jeuneſſe du monde, lorſque les hommes n'étaient point encore corrompus, lorſque les premiers germes des arts naiſſaient de la nature & des beſoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivait : nulle autre de ſon tems ne l'égalait en beauté, nulle autre n'avait été formée avec des organes plus délicats & plus ſenſibles aux charmes de la nature. C'était avec des larmes de joie qu'elle ſaluait le lever de l'aurore & la magnificence des campagnes; elle célébrait par des tranſports le coucher du Soleil & l'éclat paiſible de la Lune. Le chant n'était alors que le ſimple cri de la joie ſans aucune regle. Un jour auſſi-tôt que le coq matineux eut annoncé de la cabane le retour de l'aurore (car déja les hommes avaient ſu pour leur amuſement apprivoiſer autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches par l'appât d'une nourriture abondante); à ce ſignal, cette jeune beauté quitta le toit qui lui ſervait d'aſyle pendant la nuit; ce toit était formé par des roſeaux & des branchages de ſapin attachés aux ſouches de quelques arbres voiſins; elle ſe repoſait ſous leur ombre; les oiſeaux habitaient au-deſſus d'elle, & chantaient ſous l'épais feuillage. La jeune Bergere ſortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de roſée, & pour entendre dans

le prochain bocage les concerts des oiſeaux. Pleine d'un doux raviſſement, elle s'aſſit pour les écouter, bientôt elle eſſaya d'imiter leurs accents. Alors coulerent de ſes levres des ſons harmonieux, & tels qu'aucune Bergere n'en avait encore formé d'auſſi doux. Les tons divers que ſa voix touchante apprenait à répéter du ramage de chaque oiſeau, elle les aſſemblait pour en compoſer différens airs. Petits oiſeaux, diſait-elle, en élevant la voix pour chanter : Petits oiſeaux, chantres enjoués des bois ! quels accents mélodieux vous nous faites entendre du ſommet des arbres élevés & du ſein des humbles buiſſons ! Que ne puis-je célébrer avec cette agréable variété de tons l'éclat renaiſſant du matin ! Apprenez-moi ces tons variés, afin que je puiſſe chanter avec vous mes tranſports à l'aſpect des premiers rayons du Soleil. Elle chantait ainſi ; & ſans qu'elle s'en apperçût, ſes paroles douces & ſonores ſe liaient d'elles-mêmes à la meſure harmonieuſe de ſon chant. Elle remarqua enfin avec des tranſports de joie la nouvelle harmonie de ſon diſcours cadencé. Quel charme, continua-t-elle, dans une eſpece d'extaſe, quel charme embellit ce bocage où retentiſſent les plus doux accords ! de quel éclat brillent ces vaſtes campagnes que ranime la roſée ! Où es-tu ? ô toi, qui as créé toutes ces merveilles ? De quelle joie je ſuis pénétrée ! je pourrai déſormais célébrer tes louanges avec des accents inconnus à mes compagnes. Tandis qu'elle chantait, toute la contrée attentive l'écoutait avec raviſſement, & les oiſeaux du bocage ſe taiſaient pour entendre ſa voix.

Tous les matins elle se rendait dans le bocage pour exercer son nouvel art ; mais depuis long-tems un jeune homme s'y rendait aussi pour l'écouter. Transporté de plaisir, il s'arrêtait derriere des buissons ; puis il soupirait & s'enfonçait dans le bois, où il s'étudiait à imiter ce qu'il avait entendu. Un jour, plongé dans une rêverie profonde, il s'assit sous son toit de roseaux, appuyé sur son arc ; car il avait inventé l'art de se servir de l'arc pour tuer les oiseaux de proie qui lui enlevaient ses colombes, auxquelles il avait construit autour de la tige d'un arbre voisin une petite habitation avec des branches de saule entrelâcées. Qu'est-ce ceci, dit-il, quelle émotion inconnue me fait soupirer, & remplit mon cœur d'inquiétude ? Il est vrai que cette émotion est différente, & qu'elle est mêlée de transports & de larmes de joie, lorsque je vois la jeune Bergere dans le bocage, & que je l'entends chanter ; mais aussi-tôt qu'elle est absente, le chagrin s'établit tout-à-coup dans mon cœur. Ah ! qu'est-ce donc qui me fait soupirer ? Cependant sa main jouait avec la corde tendue de son arc ; à l'instant, il partit de cette corde un son agréable : le jeune homme étonné prêta l'oreille, & fit rendre de nouveau à la corde le même son. Ensuite il se mit à rêver & à méditer profondément sur les moyens de développer sa nouvelle invention. Il essaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de son arc, faite avec des boyaux d'oiseaux de proie ; mais tout-à-coup il se leva avec précipitation : il tailla plusieurs baguettes, deux longues & deux courtes ; il attacha les baguettes courtes à chacune des extrémites des

deux longues, & il étendit entre celles-ci des cordes qu'il attacha aux deux courtes ; puis ſa main eſſaya de pincer ces cordes ; il obſerva l'agréable variété des tons, ſuivant qu'elles étoient plus fortes ou plus foibles : alors il les détacha de nouveau & arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie ; il commença à jouer, & ſe mit à ſauter de joie.

Depuis ce moment il ſe rendit tous les jours au retour du matin dans le bocage touffu pour s'exercer dans cet art nouveau ; il cherchait ſur ſes cordes des tons harmonieux qui puſſent accompagner les airs qu'il avait entendu chanter à la jeune fille dans le bocage ; mais on dit qu'il chercha long-tems en vain, & qu'un grand nombre de tons ne ſe trouverent point propres à ſervir d'accompagnement à la voix, juſqu'à ce qu'enfin un Dieu lui apparut dans le bocage, donna aux cordes de ſa lyre une diſpoſition plus avantageuſe & plus harmonique, & joua différens airs en ſa préſence. Inſtruit par ſes leçons, le jeune homme allait chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage ; il apprenait d'elle de nouveaux airs, & courait auſſi-tôt les répéter ſur la lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du Printems, la belle fille était aſſiſe dans le bocage, couronnée d'une guirlande de fleurs ; elle chantait. Je te ſalue, diſait-elle, brillant Soleil qui te leves derriere ces montagnes : déja tes rayons éclairent la cime des arbres ſur les côteaux élevés, & colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les

oiſeaux de ce bocage chantent au-devant de toi, & déja... La Bergere s'arrêta tout-à-coup, & regardant attentivement autour d'elle ; quelle voix agréable ſe mêle à mes chants! s'écria-t-elle avec étonnement ; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu? Pourquoi interrompts-tu tes accents? Voix charmante, continue de chanter. Serois-tu quelque habitant ailé dans ce bocage? En ce cas prends ton eſſor, & viens te percher ſur ce pin, afin que je te voie & que j'entende ton chant. Elle dit & regarda de tous côtés ſur les ſommets des arbres : N'aurais-tu pas été effarouché, & ne te ſerais-tu pas envolé? Ou bien..... Mais je n'ai jamais entendu cette voix dans le bocage ; ſi je m'étais trompée? Ce n'eſt pourtant point un ſonge qui m'ait abuſée. Je vais encore chanter une chanſon. Agréables fleurs, ſoyez les bien-venues : hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies ; vous recevez l'hommage des Zéphyrs careſſans du matin, des abeilles bourdonnantes & du papillon chamarré qui folâtre en voltigeant autour de vous, & qui ſavoure votre roſée. Pendant cette chanſon, la Bergere s'interrompit ſouvent pour promener ſes regards autour d'elle, car la voix avait encore accompagné ſon chant.

Alors elle ſe leva un peu effrayée : Non, dit-elle, je ne me ſuis point trompée, la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle diſait ces mots, le jeune homme ſortit de derriere les buiſſons, une couronne de fleurs ſur ſa tête, & tenant ſa lyre ſous ſon bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante

Bergere, lui dit-il avec un doux ſourire & une voix gracieuſe, aucun habitant ailé de ce bocage n'a répété tes airs; c'était moi qui accompagnais ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendais dans le bocage pour écouter tes chants ; puis je m'enfonçais dans le bois où je m'exerçais dans la ſolitude à jouer ſur ces cordes les airs que j'avais entendus. Et crois-moi, Bergere, un Dieu m'inſtruiſoit dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille ſe promenaient d'un air timide ſur le jeune homme, & ſe fixaient ſur la lyre. O charmante fille, continua-t-il, en la regardant avec des yeux pleins de langueur, quelle ſerait ma joie ! ſi tu me permettais de te ſuivre dans le bois, de m'y aſſeoir à tes côtés, & de ſuivre les accents de ta voix avec cette lyre. Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme, dit-elle, je ſuis enchantée lorſque ta lyre accompagne mon chant ; les ſons qu'elle rend ſont plus agréables pour moi que l'écho même ; mais à préſent, viens avec moi ſous l'ombrage de mon toit, car déja le Soleil du midi fait ſentir ſon ardeur brûlante. Viens, je veux à l'ombre de mon berceau te ſervir à dîner, des fruits doux & du lait frais.

Le Berger & la Bergere ſe rendirent enſemble ſous le berceau. Les jeunes garçons & les jeunes filles apprirent d'eux à chanter & à toucher la lyre. Ce ne fut que long-tems après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte, lorſque Marſias apporta aux Divinités des bois la flûte que Minerve, l'inventrice de cet inſtrument, avait jetée ſur le ſable, dans ſa juſte indignation contre les

railleries des Déesses (a). On planta sur une colline élevée deux arbres en l'honneur de la jeune fille & du jeune homme ; & d'âge en âge les nouvelles générations racontaient sous leur ombre aux générations suivantes l'invention de la lyre & du chant.

(a) Minerve fut l'inventrice de la flûte : un jour elle en joua en présence des Déesses ; mais celles-ci rirent beaucoup, & la raillerent de ce qu'en jouant sa bouche se tournoit de côté d'une maniere fort désagréable. Quelle belle n'aurait pas ressenti un pareil outrage ? Minerve de colere jeta sa flûte.

MILON.



Un vent perfide avoit retourné le chapeau, l'oiseau et avec lui tous les baisers s'étoient envolés

Le Barbier, l'ainé. Inv. 1784. J. L. Delignon, Sculp.

MILON.

UN jour, dans un bois de ſapins, le jeune Milon prit, par adreſſe, un oiſeau d'un beau plumage, mais dont le chant était encore plus beau. Il lui fit, du creux de ſes deux mains jointes, une petite cage à jour, & l'emporta plein de joie dans le lieu où ſon troupeau repoſait à l'ombre. Là, poſant à terre ſon chapeau de paille, il plaça deſſous le priſonnier, & courut au premier ſaule chercher les rameaux les plus déliés, pour en conſtruire une belle cage. Dès que la cage ſera faite, mon bel oiſeau, je te porterai bien vîte à Chloé, dit le Berger. Pour ce préſent, j'exigerai d'elle un doux baiſer. Elle entend raiſon : elle me le donnera bien ; & ſi elle m'en donne un, j'en dérobe adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh que la cage n'eſt-elle déja finie ! Il dit & courut vîte, un faiſceau d'oſier ſous le bras, auprès de ſon chapeau de paille. Mais de quelle douleur il fut ſaiſi ! un vent perfide avoit retourné le chapeau, l'oiſeau & avec lui tous les baiſers s'étaient envolés.





Non, il n'est plus de beaux jours pour moy,

Le Barbier l'aîné, Inv. 1784. J. M. Halbou, Sculp.

LE FAUNE.

NON, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, s'écriait un Faune, ſortant au lever de l'aurore du creux de ſon rocher. Depuis que la plus belle des Nymphes m'a échappé, je hais la clarté du Soleil. Juſqu'à ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes ; je ne ſouffrirai aucune fleur autour de ma grotte : je les écraſerai ſous mes pieds avant même qu'elles s'épanouiſſent ; & ma flûte..... & ma cruche, tout ſera briſé ſous mes pieds.

Il dit, & ſon pied foula des fleurs, briſa la flûte & la cruche. En ce moment ſurvint un autre Faune qui ôta de deſſus ſon épaule une outre peſante. Es-tu fou, s'écria-t-il? Quoi! aujourd'hui, dans un jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus! Vîte, entoure-moi tes cornes d'une guirlande de lierre, & viens à la fête avec moi ; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

Non, il n'eſt plus de beaux jours pour moi, dit le premier Faune. Je l'ai juré! juſqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeſte, où cette Nymphe trouva le moyen de ſe dérober à ma pourſuite! Elle fuyoit ; le fleuve arrêta ſa

courſe; elle reſta un moment immobile, incertaine: je treſſaillais déja de joie, je croyais déja tenir cette belle, & la ſerrer malgré ſa réſiſtance entre mes bras nerveux, lorſque tout-à-coup les Tritons, ces exécrables brigands, ſortirent du fleuve, ſaiſirent la Nymphe par le milieu du corps, & la paſſerent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve, en ſonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx, juſqu'à ce que je l'aie retrouvée, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

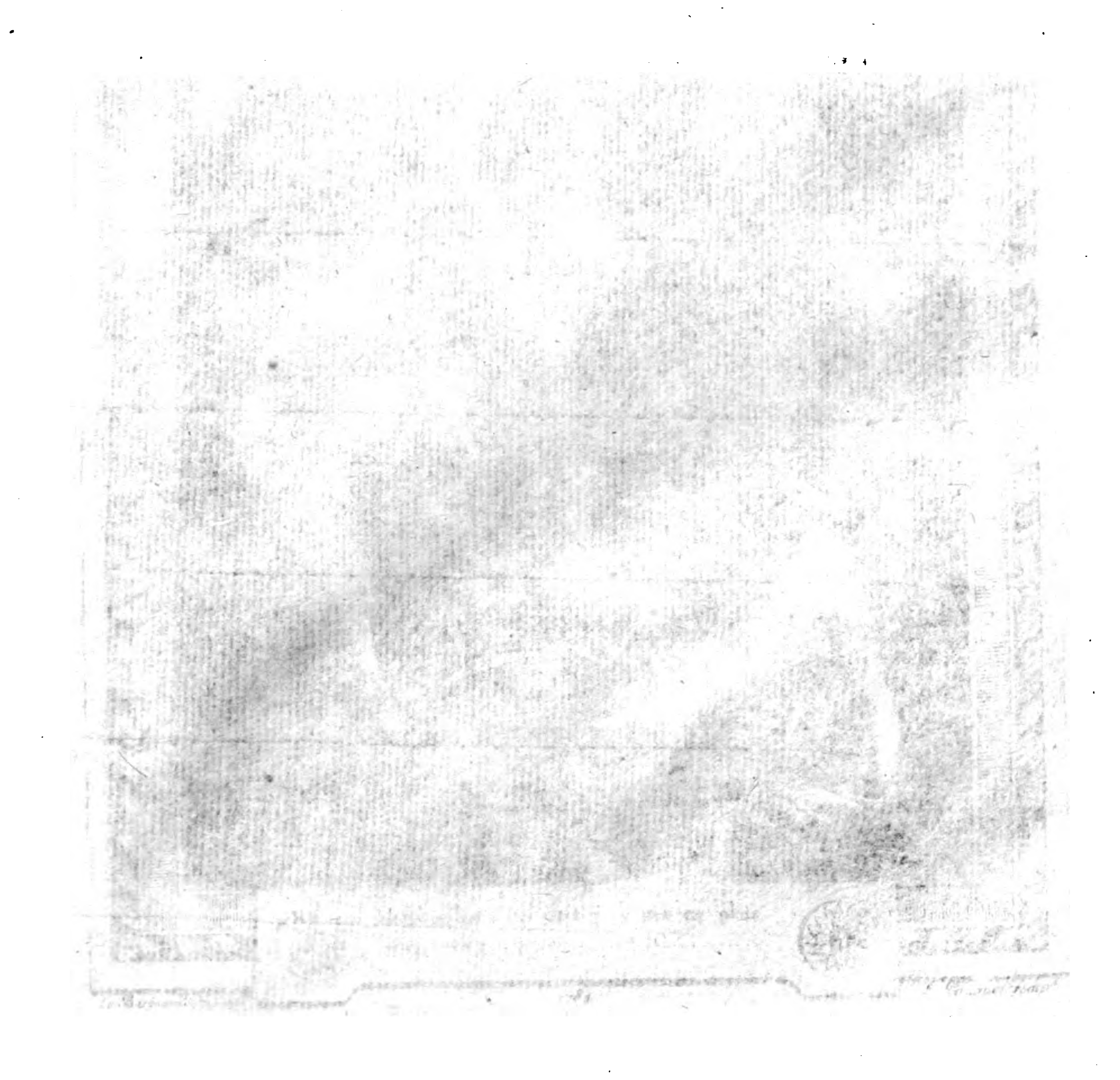
Quoi, les rigueurs d'une Nymphe ! reprit l'autre Faune, ô certes j'en rirai; les rigueurs d'une Nymphe peuvent ainſi troubler tes jours? Quant à moi, l'amour ne troublera pas une heure, non pas une heure de ma vie. Celle-ci me refuſe-t-elle un baiſer, je cours ſur le champ à celle-là. Écoute, ami, c'eſt à toi que j'en fais le ferment; mes levres ne baiſeront plus de ma vie une ſeule Nymphe, ſi quelqu'une, dans ce jour de fête & de joie, peut me retenir ſeulement une heure dans ſes bras: je veux les aimer toutes. Allons, ami, point de chagrin; tu es encore jeune & frais, ton viſage rembruni a ſa beauté, & ce grand œil noir eſt fier & ardent; tes cheveux friſent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent comme deux chênes s'élevent du milieu des buiſſons ſauvages. Çà, laiſſe-toi couronner, Faune, voici les bourgeons du plus beau

verd, laiſſe-toi couronner. J'entends déja dans le lointain le bruit confus des thyrſes, des caſtagnettes & des flûtes. Baiſſe la tête, le bruit s'approche; déja il s'avance derriere la colline; baiſſe la tête, laiſſe-toi couronner. Avec quelle fierté les tigres traînent le char! O Bacchus! ami, vois-tu ſauter les Faunes & les Nymphes? Quel fracas joyeux! ô Evan, Evoé!..... te voilà couronné; vîte, aide-moi à



O Nymphe ! ne fais pas durer plus long-tems ma peine........................

Le Barbier l'aîné del. 1784. L. Pauquet sculp.



L'AMOUR
MAL RÉCOMPENSÉ.

Embarrassé dans les filets de chaſſe, un Satyre reſta juſqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ſes pieds fourchus, étendu en l'air, ſortait des filets; malgré tous ſes efforts, il lui fut impoſſible de dégager un ſeul de ſes membres. Les oiſeaux qui voltigaient à l'entour des roſeaux commençaient à s'approcher de lui, & les grenouilles coaſſaient & bondiſſaient à ſes côtés, effrayées & ſurpriſes de cette ſinguliere capture. Je vais crier, dit-il, à gorge déployée, juſqu'à ce qu'on vienne à mon ſecours. Et il ſe mit à jeter des cris qui retentirent dans les vaſtes campagnes, de collines en collines, à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un Faune ſortit du fond des bois: D'où viennent ces cris horribles, dit-il? Fais encore entendre ta vilaine voix, ſi tu veux que je te trouve. Le Satyre cria encore une fois; alors le Faune courut au marais où giſſait tout de ſon long le Satyre captif....... Ah! mon ami, au nom de tous les Dieux, dégage-moi de ces maudits filets: depuis le lever de la Lune je ſuis couché, comme tu vois, dans la fange. Le Faune, à

l'aſpect de cette figure groteſquement ramaſſée dans les filets, ſe prit à rire de toutes ſes forces ; puis après l'avoir débarraſſé de ſes liens, & l'avoir mis ſur pied : De grace, dit-il, réponds, par quelle aventure as-tu trouvé ce gîte merveilleux? O Ciel, répondit le Satyre, voilà donc la récompenſe de l'amour le plus ardent ! Ah ! maudite ſoit l'heure où je l'ai vue pour la premiere fois ! Mais allons nous aſſeoir ſous ce ſaule touffu ; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'aſſeoir ſous le ſaule, & le Satyre commença ſon hiſtoire tragique. Depuis une année entiere, j'aime la Nymphe de ce ruiſſeau qui ſort d'entre les brouſſailles du rocher, là-bas où tu vois un ſapin ſur la cime du roc. Pendant toute une année, je paſſais la moitié des nuits devant ſa grotte, je lui contais mon martyre, & toujours ſans être écouté. Je ſoupirais, je me lamentais ; tantôt pour la divertir, je lui jouais un air ſur mon ſiſtre ; tantôt je lui chantais une chanſon de mon amour, mais une chanſon ſi touchante, que les rochers en auraient été attendris, & toujours ſans être écouté.

Je ſerais curieux d'entendre cette chanſon, dit le Faune.

C'eſt la meilleure que j'aie faite en ma vie, répliqua le Satyre ; je vais te la chanter. Alors il commença ainſi :

» O toi, la plus belle des Déeſſes ! car Vénus n'eſt auprès
» de toi qu'une femme ordinaire, ne veux-tu jamais écouter

» mon

» mon amour ? Veux-tu toujours être inſenſible, comme cette
» pierre ſur laquelle je ſuis aſſis ? Ah ! pauvre malheureux
» que je ſuis ! Il faudra donc que pendant l'ardeur du midi,
» qu'à la fraîcheur de la nuit, je ſiffle, je chante, je crie &
» me lamente en vain devant ta grotte ? Oh ! ſi tu ſavais
» combien il eſt doux d'avoir un jeune époux ! Interroge
» cette paiſible chouette, qui habite derriere ton rocher, dans
» le creux d'une ſouche, & qui pendant la nuit pouſſe des cris
» de joie, tels que j'en pouſſais dans mes bons jours, quand
» je revenais ivre dans ma grotte. Oh ! ſi tu le ſavais, tu
» volerais à moi, tu paſſerais tes bras blancs autour de mes
» reins rembrunis, & d'un air gracieux, tu me conduirais dans
» ta demeure : alors je ſauterais de joie, comme un veau
» folâtre. Cruelle ! combien de fois n'ai-je pas décoré ta
» grotte de branches de ſapins, pour te ſurprendre agréable-
» ment au retour de la danſe & des jeux, (hélas que je ne
» partageais pas avec toi !) Combien de fois, ingrate que tu
» es ! n'ai-je pas, aux premiers jours du Printems, étalé dans
» de grands paniers devant ta grotte les premieres mûres
» ſauvages, & dans les autres ſaiſons ne t'ai-je pas offert des
» noiſettes & les meilleures racines ! Ai-je laiſſé paſſer un
» ſeul Automme ſans t'apporter dans mon plus grand vaſe
» des raiſins écraſés, dont les grains ſurnageaient dans le jus
» écumeux ? T'ai-je jamais laiſſé manquer de bons fromages

» de chevre? Déja depuis long-tems j'inſtruis un bouc noir,
» & lui enſeigne mille tours qui te réjouiront : quand je
» l'appelle, il ſe dreſſe & me baiſe ; & quand je joue ſur
» mon ſiſtre, il faut voir comme il ſe leve ſur ſes pieds de
» derriere ; il danſe, comme je danſe moi-même. Ah, cruelle!
» depuis que l'amour me tourmente, je ſuis dégoûté du boire
» & du manger, & je paſſe ſouvent une heure entiere dans
» la journée ſans ouvrir mon outre de vin. Autrefois mon
» viſage étoit rond comme une calebaſſe, maintenant je ſuis
» maigre & tout décharné ; le ſommeil, le doux ſommeil
» m'a quitté. Comme je dormais autrefois! je dormais juſqu'à
» ce que l'ardent Soleil du midi me brûlât dans ma grotte,
» ou que je fuſſe réveillé par la ſoif. O Nymphe! ne fais pas
» durer plus long-tems ma peine : j'aimerais mieux me rouler
» dans une touffe d'orties, je préférerais d'être couché ſur le
» ſable brûlant, expoſé pendant une heure entiere à l'ardeur
» du Soleil, ſans boire une goutte de vin. Viens donc, ô
» Nymphe plus blanche que le lait! quitte ta ſolitude, &
» viens dans ma grotte ; c'eſt la plus belle de tout le bocage.
» J'ai étendu des peaux molles de chevres pour toi & pour
» moi ; mes vaſes à boire, grands & petits, y ſont rangés
» des deux côtés dans un ordre élégant, & une odeur déli-
» cieuſe de vin & de cidre s'y fait ſentir lorſqu'on en
» approche. Ah! ſonge donc combien il nous ſera doux de

» voir un jour nos enfans enjoués, courir l'un après l'autre
» autour de nos cruches de vin, ou de les entendre, assis
» sur nos outres, balbutier des mots sans suite. Tu verras
» devant ma grotte un chêne élevé, & sous son ombre la
» figure de Pan : ce Dieu pleure sur la Nymphe qu'il pour-
» suivait, & qui fut métamorphosée en roseau. Sa bouche a
» une vaste ouverture, tu pourrais y faire entrer une pomme
» entiere, tant j'ai donné d'expression à sa douleur : ses
» larmes mêmes, ses larmes, je les ai taillées dans le bois.
» Mais, hélas ! tu ne viens point ; il faut que je reporte
» encore mon désespoir dans ma grotte solitaire. «

Le Satyre se tut, surpris des ris moqueurs de son libérateur : Mais, dis-moi, repartit le Faune, comment t'es-tu trouvé dans les filets ?

Hier, dit l'amoureux, je chantais à mon ordinaire ma chanson, mais d'une maniere plus touchante que jamais : Je l'ai bien chantée trois fois, & toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournais tristement, une de mes jambes se trouva tout-à-coup embarrassée dans un filet, qu'on venait de jeter sur moi. Je tombai, & cherchant à me dégager, je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la Nymphe & ses compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais, en m'entortillant de plus en plus. Me voici, dit la cruelle, en se

tenant près de moi avec ses compagnes, & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis; & tu ne saute pas comme un veau folâtre? Eh bien, cruel! repose donc ici, & moi, je vais porter mon désespoir dans ma grotte solitaire. A ces mots, elles s'en retournerent en effet; & du plus loin, je les entendis qui poussaient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces, si jamais je retourne près de sa cabane. Crois-moi, dit le Faune, va danser avec ton bouc, & oublie ton amour, ou taille ton aventure dans le bois de chêne.





Adieu pour jamais, Amour; tes Flêches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer.

Le Barbier l'aîné Inv. 1784. L. M. Halbou Sculp.

R

OÙ s

ces brou

Les ti

chênes

nent a

vos so

mélanc

chêne

lierre.

les pas

si ce n'

sent e

arbre

aride,

ruisse

le lon

brouss

condu

T

LA FERME

RÉSOLUTION.

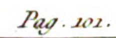
OÙ s'égarent mes pieds déchirés à travers ces épines & ces brouſſailles entrelâcées? Ciel! quelle horreur me ſaiſit! Les tiges rougeâtres des pins & les ſouches élancées des chênes s'élevent du milieu des buiſſons ſauvages, & ſoutiennent au-deſſus de ma tête une voûte lugubre; arbres antiques, vos ſombres rameaux ſecouent ſur moi les ténebres & la mélancholie. Je veux m'aſſeoir ici ſur ce vieux tronc de chêne creuſé par la pourriture, & entouré d'un réſeau de lierre. Je veux reſter dans ce lieu, où n'ont jamais pénétré les pas d'aucun mortel; perſonne ne pourra m'y rencontrer, ſi ce n'eſt quelque oiſeau ſolitaire, ou les abeilles qui ramaſſent en bourdonnant leur miel dans le tronc de quelque arbre voiſin, ou quelque Zéphyr qui, nourri dans ce déſert aride, n'a encore voltigé ſur le ſein d'aucune belle. Et toi, ruiſſeau bouillonnant, où portes-tu ton onde & ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tiſſu ſauvage de ces brouſſailles hériſſées? Je vais ſuivre tes flots; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée.....

Ciel ! quelle perſpective s'étend devant mes yeux ! me voilà ſur le bord d'un rocher eſcarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'aſſeoir ici ſur cette pointe de rocher qui s'avance comme ſuſpendue, & d'où le ruiſſeau ſe précipite dans cette ſombre forêt de ſapins, où il arrive diviſé en une pouſſiere humide, & retentit dans ſa chûte comme le tonnerre dans le lointain. Des brouſſailles ſeches pendent triſtement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent ſans ordre ſur le front miſantrope de Timon; de Timon, qui n'a jamais connu la douceur d'un baiſer cueilli ſur les levres d'une jeune beauté. Deſcendons dans le vallon; là mes pas errans triſtement, parcourront les bords du fleuve qui ſerpente dans le fond de cette vallée déſerte. Je te ſalue, vallée ſolitaire, & toi, fleuve, & toi, ſombre forêt. Rive affreuſe, je vais errer ſur ton ſable aride. Bois, fait pour être l'aſyle de la mélancholie, je veux, hermite nouveau, me repoſer ſous ton ombre. Adieu pour jamais, Amour; tes fleches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer : je veux cultiver la ſageſſe dans la ſolitude. Adieu, charmante brune, avec tes grands yeux noirs, dont les éclairs ont lancé l'amour dans mon cœur, hélas ! juſqu'à préſent trop peu ſur ſes gardes. Adieu donc : hier encore, vêtue de blanc dans ton ajuſtement d'été, tu ſautais d'un air folâtre autour de moi,

comme ces ondes ſautent, en ſe jouant, avec les rayons du Soleil. Et toi, belle blonde, adieu. Je me rappelle encore ton regard languiſſant.... Hélas ! tu n'as que trop maîtriſé mon cœur ; & ces deux globes d'albâtre, ah ! je crains bien que cette image ne vienne ſouvent troubler juſques dans ma retraite mes ſombres méditations, & m'arracher encore des ſoupirs. Adieu, Melinde ; adieu, beauté majeſtueuſe, au maintien grave, à la démarche noble, au front impoſant comme Pallas. Et toi, petite Chloé, dans ta gaieté folâtre, tu ſautais & tu cherchais à rencontrer mes levres pour me donner un baiſer. Adieu ! adieu ! je vais me réfugier dans ces campagnes, je me repoſerai à l'ombre de ces pins ; enſeveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'Amour : avançons ſous ces ceintres de feuillages, dans ces allées lugubres, &.... mais.... Ciel ! Qu'apperçois-je là ſur le ſable du rivage ? Je tremble. Ah !.... c'eſt la trace d'une jeune fille.... le joli pied ! qu'il eſt petit ! qu'il eſt bien fait !.... Graves méditations ! mélancholie ſombre ! ah ! où êtes-vous ? Que ſa démarche eſt réguliere ! c'en eſt fait, je la ſuis.... Ah, belle enfant ! je me hâte de courir ſur tes traces ; oh, ſi j'étais aſſez heureux pour te rencontrer ! je te preſſerais dans mes bras, je te donnerais mille baiſers. Ne fuis pas, chere enfant, te dirais-je, ou fuis du moins

comme la rose fuit les caresses du Zéphyr ; elle s'efforce de s'y dérober, elle se penche du côté opposé, mais c'est pour revenir plus riante à l'instant d'après s'offrir à ses baisers.





Hatés-vous, Zéphirs! dérobés à chaque fleur:
ses plus doux parfums;.... volés vers Chloé.

Le Barbier l'Ainé, Inv. 1786. Ph. Triere, Sculp.

CHANSON DU MATIN.

JE te ſalue, diligente Aurore ; Jour naiſſant, je te ſalue. Déja la lumiere éclate derriere la ſombre forêt qui couvre la montagne.

Déja elle ſe joue dans les eaux de cette caſcade, dans la roſée qui couvre chaque feuille ; la joie & les plaiſirs arrivent avec tes rayons.

Le Zéphyr qui dormait ſur les fleurs abandonne ſon lit ; il voltige d'une fleur à l'autre, & réveille ceux qui dorment encore.

La troupe bigarrée des Songes quitte en voltigeant le front des mortels : tel on voit l'eſſaim des Amours errer autour des joues de Chloé.

Hâtez-vous, Zéphyrs ; dérobez à chaque fleur ſes plus doux parfums ; hâtez-vous, volez vers Chloé dans cet inſtant où elle va s'éveiller.

Allez voltiger autour de ſon lit de duvet, éveillez doucement cette belle en vous jouant ſur ſon ſein & ſur ſes levres vermeilles.

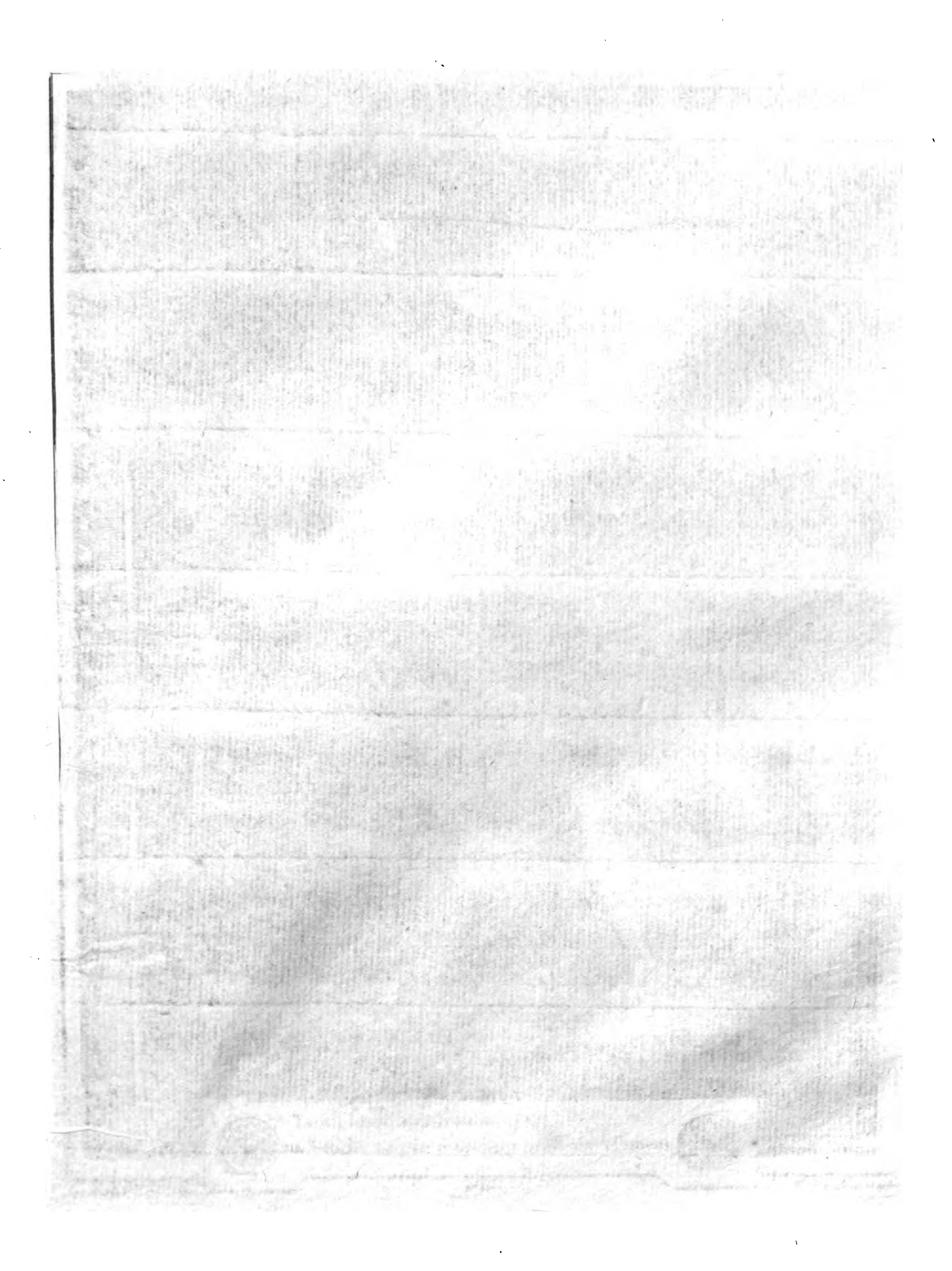
Auſſi-tôt qu'elle s'éveillera, murmurez tout bas à ſon oreille, que dès avant l'aurore, ſeul aux pieds de la caſcade, je ſoupirais ſon nom.





Tu vis mon étonnement muet,
ma bouche ne put t'exprimer mon ravissement.

Le Barbier, l'aîné, Inv. 1785. I. M. Halbou, Sculp.



TE souvi
hier au m
autour de
ce que tu
mes bras
éloquem
autres P
je vis le
debout c
plus pet
Le petit
charman
fur ton f
chercher
ombres
defcendi
fein pal
Dieu! a
en foup
ma pr
que m
récomp
Fais qu
fi éloqu

A CHLOÉ.

Te fouviens-tu, Chloé, de cette feuille de rofe qui nageait hier au milieu des airs, tandis qu'un doux parfum s'exhalait autour de nous. Je veux te dire que je vis dans cet inftant, ce que tu ne pus voir. Affis à tes côtés, je te preffais dans mes bras : mes regards paffionnés & mes foupirs parlaient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis, (car à nous autres Poëtes il eft fouvent donné de voir bien des chofes :) je vis le petit Amour porté fur cette feuille de rofe. Il était debout comme le Dieu des mers fur fa conque : des Zéphyrs plus petits que les abeilles étaient attelés à fon char léger. Le petit Dieu étoit raviffant comme un de tes regards, & charmant comme ton fourire. Il dirigea fa courfe directement fur ton fein, & s'arrêta fur le bord de ton corfet. Les Zéphyrs chercherent un abri fous les fleurs de ton bouquet, dont les ombres flottantes fe jouaient fur ta gorge. Le petit Dieu defcendit de fon char, & fe mit à voltiger autour de fon fein palpitant, fe repofant jufte au milieu, & s'y étendit. Dieu! avec quelle volupté! Puiffant Dieu d'Amour, lui dis-je en foupirant tout bas, ô le plus puiffant des Dieux! entends ma priere! aucun mortel n'a encore fenti ton pouvoir autant que moi. Récompenfe enfin mes agitations & mes peines; récompenfe un Poëte, qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais que la tendreffe de Chloé, qui, dans cet inftant, fe peint fi éloquemment dans fes yeux, ne s'éteigne jamais dans fon

cœur. Qu'aisément, (ô pensée plus affreuse que la mort!) ah! qu'aisément elle pourroit manquer de foi! elle au-devant de qui volent tous les cœurs, aussi-tôt qu'elle se montre avec ses attraits irrésistibles! Entends, entends ma priere, ô le plus puissant des Dieux!

L'amour alors appuyant un de ses bras sur le haut de ton sein de lis, élevant de sa droite son arc, sûr de la victoire.... Les graces, dit-il d'une voix que moi seul pouvais entendre, les graces invisibles ont élevé son enfance, & les divinités qui président à l'amour, ont pris soin de perfectionner chacun de ses charmes. Son regard & son sourire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les fleches de mon carquois. Celui qui l'entend est transporté; celui qui la voit, est forcé de l'aimer. Elle t'aime, elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera, je le jure par mes fleches inévitables. Elle qui possede réunis tous les attraits de l'Amour, qui, partagés entre les compagnes de Vénus, charment encore tous les yeux; elle t'aimera, ô le plus fortuné des mortels!

Ainsi parla le Dieu de l'amour: & descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein, il remonta dans son char de rose.... Je me hâte, ajouta-t-il, de retourner à Gnide: là je veux que la statue de Chloé, en marbre éclatant, se voie à côté de celle de ma mere. Elle sera l'image de la tendresse fidelle, & quiconque nourrira dans son cœur une flamme pure, offrira des fleurs sur son autel.

Aussi-tôt

Auſſi-tôt la feuille de roſe remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet, ma bouche ne put t'exprimer mon raviſſement, je ne pus que te preſſer contre mon cœur, ſerrer mes bras autour de ton cou, & ſoupirer.





Aimable Printemps, c'est toi que je revois, paré des graces riantes de la jeunesse.....

Le Barbier l'Aîné inv. L. Pauquet sculpsit

L E

QUELLE

de moi les

pénetre.

des graces

pourpre ,

badinage

parcouran

d'avance

tendu , il

encore to

entrelâcé

ſur les p

terre. L'

colonnes

votre re

d'impati

chacune

à exhal

temps.

Les

cent

bocage

malin

ſiere be

LE PRINTEMPS.

Quelle douce ſymphonie, quel divin tranſport chaſſe loin de moi les Songes trompeurs du matin ? Une joie céleſte me pénetre. Aimable Printemps, c'eſt toi que je revois, paré des graces riantes de la jeuneſſe. L'Aurore, dans ſes habits de pourpre, te ramene de l'Orient, elle ramene avec toi le badinage enjoué, le rire éclatant & l'Amour.... l'Amour! qui parcourant des yeux les bocages & les prairies, ſemble ſourire d'avance à ſes victoires prochaines. Déja il déploie ſon arc tendu, il ſecoue ſon carquois redoutable. Les Graces groſſiſſent encore ton cortege, aimable Printemps, elles marchent les bras entrelâcés. Troupe charmante, vous arrivez tous enſemble ſur les premiers rayons que le Soleil du matin envoie à la terre. L'innombrable eſſaim des oiſeaux ſe joue parmi les colonnes enflammées qui traverſent les nuages. Ils volent à votre rencontre, ils vous ſaluent par leurs chants. Pleines d'impatience, les jeunes roſes ſe preſſent de ſortir du bouton, chacune d'elles veut être la premiere à épanouir ſon ſein, à exhaler ſes doux parfums, à ſourire à l'approche du Printemps.

Les Zéphyrs s'annoncent par leurs jeux folâtres ; ils s'élancent de la colline dans le vallon, ils voltigent dans les bocages, ils traverſent les forêts ; ils revoient avec un ſouris malin les lieux où ils ont découvert à l'amoureux Berger la fiere beauté qu'il aime, cachée pour écouter ſes chants ; ils

reconnaiſſent les lieux où ils ont malicieuſemenr fait rougir la jeune Bergere, danſante au milieu des Bergers ; ils ſe diſperſent dans les bois, parmi les buiſſons ; & par leur murmure, ils apprennent ton retour aux Nymphes endormies & aux Faunes retirés dans leurs grottes. Ceux-ci ſortent en chancelant, ils vont avec les Satyres aux pieds de chevre appeller, par leurs cris de joie & par le ſon de leurs pipeaux, les Nymphes enjouées. Les Nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avaient tenu fermées pendant l'Hiver. Les ruiſſeaux qu'elles recommencent à verſer, tantôt murmurent entre les tiges des arbres ſous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entrelâcés, tantôt ſe précipitent en caſcades bruyantes du ſommet des côteaux couronnés de bois ; leurs eaux ſe répandent en ſerpentant à travers les prairies ; & raſſemblées enfin entre des boſquets délicieux, elles y forment des lacs paiſibles. Là ſouvent elles embraſſent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens, aimable Printemps, viens répandre par-tout la joie. O mes amis, le Printemps régnait lorſque notre barque mollement balancée ſur le lac ſillonnait le cryſtal de ſes ondes. Les flots argentés bondiſſaient à l'entour de nous comme un troupeau ; les Zéphyrs badins ſe jouaient avec eux, & les chaſſaient vers la barque contre laquelle chaque flot venait battre & ſe briſer avec bruit. D'autres étaient chaſſés depuis la barque juſques ſur le rivage ombragé, dont l'écho retentiſſait de notre joie & riait avec nous. Ils fuyaient

parmi les roſeaux, dont la tête inclinée légerement au gré du vent, ſemblait les appeller; mais bientôt ils revenaient encore ſauter à l'entour de notre barque. Alors, mes amis, vous me proclamâtes Roi ſur le rivage, vous ceignîtes mon front d'une couronne de pampre : le plaiſir & la joie étaient au milieu de nous.

Le Printemps régnoit encore, ô mes chers amis! lorſque, ſur cette colline élevée, nous conſtruisîmes, avec des rameaux verds, une cabane, à l'ombre de laquelle, étendus ſur le gazon, nous buvions & nous chantions, en nous embraſſant, des couplets folâtres. Les Divinités des bois nous écoutaient & chantaient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages & ſur le penchant des côteaux, elles répetent les mêmes chanſons au milieu de leurs danſes, & dans l'ivreſſe de leurs feſtins.

Aimable Printemps, hâte-toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles & leur parure : Bacchus avec le vieux Silene & tout ſon cortege ſaluent ton retour par un rire enjoué; car où riroit-on plus gaiement qu'à l'ombre d'un verd feuillage? Souvent, ſous l'ombrage frais d'un berceau, l'Amour vient trouver le folâtre Bacchus; les Muſes viennent auſſi le viſiter, car il ſe plaît à entendre leurs chanſons; le Dieu chante en leur préſence, & leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire, qui font ſauter ſur ſa tête la couronne de pampre dont ſa face eſt ombragée; une coupe pleine à la main, il chante ſes voyages dans les

régions éloignées de l'Inde, il raconte comment il en a vaincu les peuples basanés ; comment, dans sa premiere enfance, se trouvant dans un vaisseau de Corsaires, il métamorphosa ces brigands en dauphins, comment des guirlandes de pampre & de lierre serpentaient à l'entour du mât & des rames, comment il fit jaillir des flots de vin doux ; alors il vuide la coupe, puis il rit & recommence à conter comment il a donné naissance à la rose. Je voulais, dit-il, embrasser une jeune Nymphe : la belle fugitive volait d'un pied léger sur les fleurs, & regardait en arriere ; elle rioit malignement, en me voyant chanceler & la poursuivre d'un pas mal assuré. Par le Styx, je n'aurais jamais atteint cette belle Nymphe, si un buisson d'épine ne s'était embarrassé dans un pan voltigeant de sa robe. Enchanté, je m'approchai d'elle, & lui frappant tendrement les joues : Belle, lui dis-je, ne t'effarouche pas tant, je suis Bacchus, Dieu du vin, Dieu de la joie, éternellement jeune. Alors saisie de respect, elle se laissa baiser. Pour marquer ma reconnaissance au buisson d'épine, je le touchai de ma baguette, & j'ordonnai qu'il se couvrît de fleurs dont l'aimable rougeur imiterait la nuance que la pudeur étendait sur les joues de la Nymphe. J'ordonnai, & la rose naquit.

Pan écoute ce récit, assis sur un coussin de mousse ; sa tête couronnée de rejettons de sapins, s'appuie dans l'attitude d'une attention profonde sur un de ses bras : Bacchus, dit-il, je ne fus pas si heureux que toi, lorsque je poursuivis Syrinx. Puis s'adressant à l'Amour qui riait encore de sa malice ;

Impitoyable Amour ! que tu as cruellement bleſſé mon cœur, lorſque cette Nymphe fut changée en roſeaux. Il dit, & ſes yeux baiſſés contemplent triſtement ſa flûte compoſée de ſept chalumeaux, puis il les tourne ſur ſa coupe, il boit & chaſſe loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte auſſi ſes victoires, & comment il a triomphé des beautés ſéveres. Ah ! brune charmante, quels ſeront les tranſports de ma joie ! ſi jamais ton nom peut entrer dans ſes chants de victoire.

EN



Mais, je la vois venir la belle
Daphné; je vole à ses côtés.

Dessiné par le Barbier
Peintre du Roi

Gravé par De Longueil Grav.
du Roi et de l'Ac. Imp. et R.le de Viene

En attendant Daphné à la promenade.

Elle ne vient point encore, la belle Daphné ! je veux me coucher ici ſur l'herbe, & l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces moments à obſerver autour de moi la campagne, & je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de ſapins, dont les tiges rougeâtres ſe preſſent les unes les autres, & s'élancent comme des fleches à travers tes ombres épaiſſes ; chênes antiques, & toi, fleuve majeſtueux & rapide, qui du ſein de ces montagnes griſâtres, roules à grand bruit tes flots argentés, ce n'eſt point vous que je veux voir. Le gazon qui m'environne ſera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux murmure, faible ruiſſeau, qui t'échappes à travers le creſſon & le beccabunga, dont les fleurs azurées s'élevent au-deſſus de ta ſurface ! Ton onde amoncelée autour de leurs tiges tremblotantes y forme de petits anneaux étincelans. Une herbe épaiſſe couvre les deux bords, & les embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi, comme pour ombrager ton cours ; tes eaux limpides coulent ſous leur voûte émaillée, & brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon ; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure, éclairée par le Soleil ! L'ombre de chaque tige agitée voltige çà & là ſur

les tiges voiſines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux & leurs feuillages diverſifiés : d'autres s'élevent au-deſſus de l'herbe qui les environne, & balancent au gré des zéphyrs leurs tiges chargées de fleurs. Mais toi, violette purpurine, ſymbole du vrai ſage, tu reſtes humblement confondue avec les plantes les plus communes, & tu répands autour de toi les plus doux parfums, tandis que des fleurs ſans odeur portent au-deſſus des gazons leur tête altiere, & appellent faſtueuſement nos regards. Des vermiſſeaux ailés ſe pourſuivent ſous l'herbe ; tantôt mon œil les perd dans l'ombre verdâtre ; tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du Soleil, ou s'envoler par légions innombrables, & faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle fleur, parée des plus belles couleurs, ſemble être bercée par les vents au bord de cette fontaine ? Quelle fraîcheur ! quel vif éclat ! . . . mais non, agréable erreur ! le papillon s'envole & laiſſe loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre inſecte paſſe en bourdonnant, couvert d'une armure noire & porté ſur des ailes d'un rouge éclatant ? Il ſe poſe ſur la campanelle voiſine ; peut-être eſt-ce près de ſa compagne ! O ruiſſeau ! rallentis ta courſe ! adoucis ton murmure ! & vous, Zéphyrs, craignez d'agiter l'herbe fleurie . . . . Eſt-ce une illuſion, ou bien entendais-je en effet des

ſons d'une fineſſe & d'une douceur inexprimable? Ils chantent, n'en doutons pas; mais notre oreille eſt trop émouſſée pour ſentir une harmonie auſſi délicate, comme notre œil eſt trop peu perçant pour appercevoir les tendres linéaments de leur organiſation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi? Qui peut faire mouvoir ainſi toutes les fleurs? C'eſt un eſſaim de petites abeilles; quittant leur habitation lointaine, elles ont pris gaiement leur eſſor, pour ſe répandre au loin ſur les prairies & dans les jardins. Là elles choiſiſſent avec une attention éclairée, & raſſemblent avec ardeur le jaune butin, dont elles vont, à leur retour, groſſir le tréſor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empreſſement au bien commun, & il ne s'y trouve aucun citoyen oiſif. Elles voltigent çà & là de fleurs en fleurs: tantôt dans le cours de leurs recherches, elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie; tantôt elles pénetrent avec effort & s'enſeveliſſent toutes entieres entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur ſe referme de nouveau, & dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enleve les tréſors, que peut-être, un jour plus tard, elle aurait d'elle-même étalés au Soleil & à la roſée du matin.

Là-bas ſur cette fleur élevée de trefle ſe poſe un petit papillon; il déploie ſes ailes bigarrées; de petites taches de

pourpre ſont répandues ſur leur fond d'argent, & ſur leurs bords une liſiere d'or ſe marie avec les nuances d'un beau verd. Le voilà pompeuſement aſſis ; une petite aigrette de plumes argentées pare ſa tête mignonne. Beau papillon ! incline la fleur qui te porte vers le ruiſſeau, & contemples-y ta beauté ; alors tu reſſembleras à la charmante Belinde, qui oublie devant ſon miroir qu'elle devrait être quelque choſe de plus qu'un papillon. Sa parure n'eſt pas ſi brillante que tes ailes, mais elle penſe auſſi peu que toi.

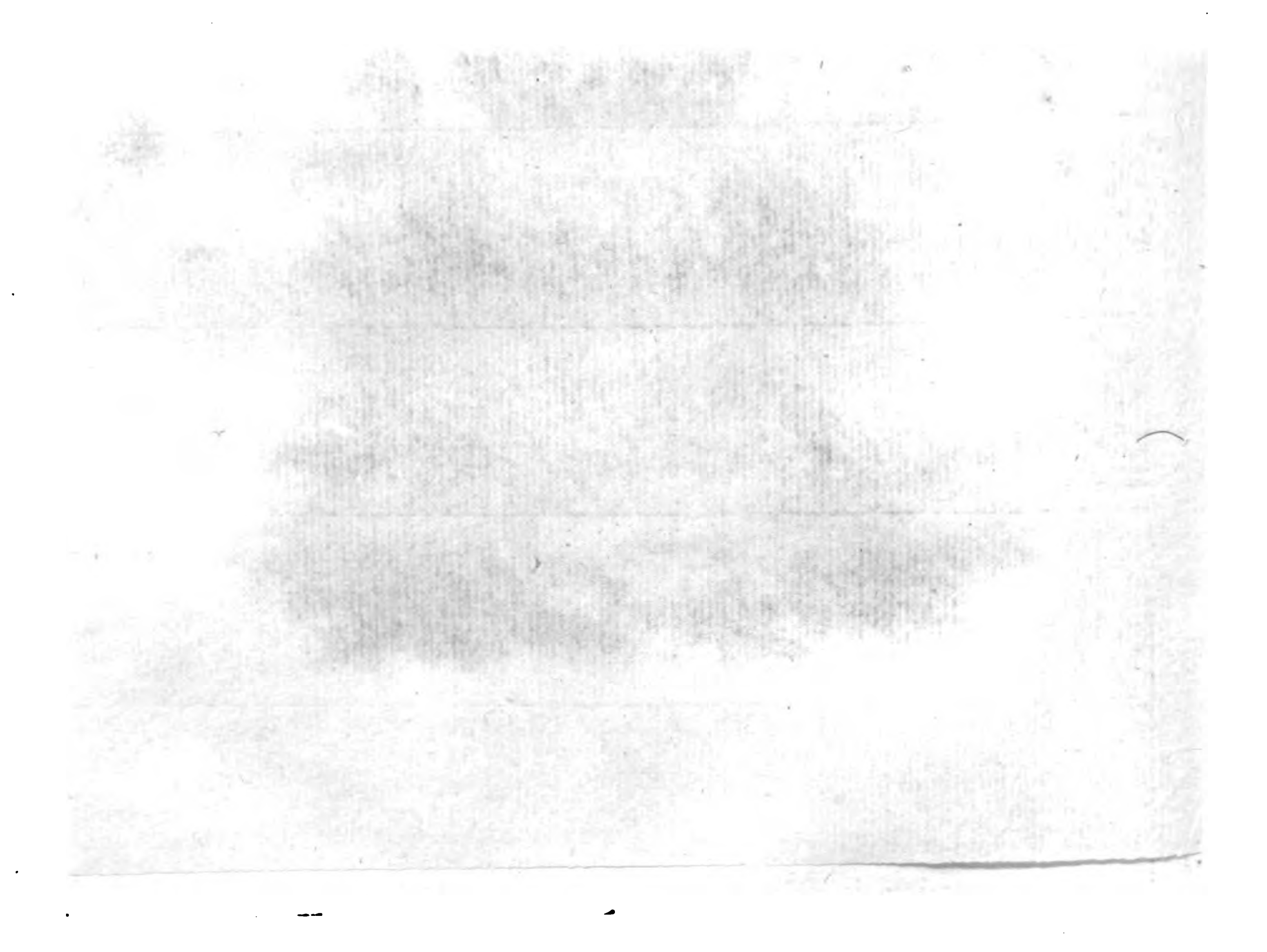
Quel jeu tumultueux commencez-vous, folâtres Zéphyrs ! les voilà qui courent l'un après l'autre, & ſe roulent ſur le gazon. Semblable aux flots qu'un ſoufle léger chaſſe devant lui ſur la ſurface d'un étang, l'herbe ondoyante ſe courbe devant eux, & leur cede en murmurant. Le petit peuple chamarré, dont elle eſt l'aſyle, s'envole & contemple avec effroi du milieu des airs tout ce bouleverſement. Enfin les Zéphyrs ſe repoſent de nouveau, l'herbe & les fleurs rappellent leurs habitans & les invitent doucement à redeſcendre.

Mais qu'apperçois-je ? que ne puis-je me rendre inviſible ! Fleurs, cachez-moi ! voici le jeune Hyacinthe qui paſſe là-bas avec ſon bel habit tout éclatant d'or. Il traverſe à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds ; il paſſe à côté de la nature en ſiflant. C'eſt en vain qu'elle lui ſourit : c'eſt pour lui une beauté trop antique ; il court chez la divine

Henriette : c'eſt-là que le beau monde ſe raſſemble autour d'une table de jeu ; c'eſt-là que ſon habit ravira les yeux des plus fins connaiſſeurs, bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau ſoir. Oh qu'il va rire ! s'il me voit loin du beau monde ramper ſur l'herbe parmi des inſectes ; mais daignez m'excuſer, illuſtre Hyacinthe, ſi j'ai la ſotiſe de perdre l'occaſion de contempler l'élégance de votre démarche & l'éclat de votre habit : je ſuis occupé à conſidérer un vermiſſeau qui monte ſur ce brin d'herbe ; ſes ailes changeantes étalent pompeuſement ſur un fond d'un beau verd doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez, illuſtre Hyacinthe, pardonnez à la nature, d'avoir donné à un miſérable inſecte un habit plus magnifique que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer ; à vous, dont l'eſprit ſublime abandonne dédaigneuſement la conſcience & la religion au ſtupide vulgaire.

Mais, je la vois venir, la belle Daphné ! je vole à ſes côtés. Adieu, fleurs charmantes ; & vous, petits habitants des prairies, je vous quitte ; mais vous me ferez encore éprouver plus d'une fois les mêmes tranſports. Vous me ferez encore goûter le plaiſir raviſſant de contempler dans les plus petites merveilles de la nature, l'heureuſe harmonie du beau & de l'utile, attachés l'un à l'autre par des liens indiſſolubles, & pour jamais unis dans des embraſſements éternels.

La belle Daphné vient, la voilà déja près de moi. Comme ſa robe verte flotte légérement au gré des zéphyrs ! Comme ſa bouche ſourit agréablement ! Que ſes yeux ſont beaux ! mais tous les charmes de ſes beaux yeux ſeraient perdus pour moi, s'ils ne peignaient pas les ſentiments de la plus belle ame & du cœur le plus noble.





Qu'il est agréable d'être abordé d'un air content
par un homme auquel on a fait du bien!

Dessiné par le Barbier l'ainé. 1785. Gravé par C. L. Gaucher.

L

SI j'oſais
ſouhait ;
ſonges ; j
moins qu
d'autrui ;
ce ne ſe
mes ſe
éloigné
Oh
fracas d
de mil
ennobli
d'une c
toit ruſti
de l'env
Des
ombrag
habiter
fraîche
petite
murm
cette
douces
toit en

LE SOUHAIT.

Si j'oſais attendre du deſtin l'accompliſſement de mon unique ſouhait ; (car d'ailleurs tous mes ſouhaits ne ſont que des ſonges ; je me réveille & je ne ſçais plus ce que j'ai rêvé, à moins que je n'aie déſiré quelque choſe pour le bonheur d'autrui ;) ſi donc j'oſais attendre une pareille faveur du deſtin, ce ne ſerait ni l'abondance que je deſirerais, ni de régner ſur mes ſemblables, ni que mon nom fût répété chez les nations éloignées.

Oh que ne puis-je, inconnu, tranquille, vivre loin du fracas de la ville, où les cœurs droits marchent environnés de mille pieges inévitables, où les mœurs & les uſages ennobliſſent mille extravagances ! Que ne puis-je, au ſein d'une campagne ſolitaire, couler mes jours paiſibles ſous un toit ruſtique, auprès d'un jardin champêtre, également à l'abri de l'envie & de la célébrité !

Des noyers ceintrés en berceaux couvriraient de leur ombrage ma maiſon ſolitaire. Sous leurs feuillages verds habiteraient devant ma fenêtre, le doux Zéphyr, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une ſource limpide murmurerait ſous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la cane ſe jouerait avec ſes petits. Les douces colombes deſcendraient, pour s'y déſaltérer, de leur toit ombragé ; elles ſe promeneraient ſur le gazon en redreſſant

leur col nuancé de mille couleurs, tandis que le coq majeſtueux aſſemblerait autour de lui dans la cour ſes poules glapiſſantes. Tous enſemble accourraient au ſon de ma voix, & viendraient en foule demander, d'un air careſſant, la pâture à leur maître.

Les oiſeaux, dont la liberté ne ſerait jamais troublée, habiteraient le feuillage touffu des arbres voiſins, & s'appelleraient familierement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour ſeraient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un ſpectacle auſſi agréable qu'utile. Elles aimeraient le ſéjour de mon verger, s'il eſt vrai, comme le diſent les habitants de la campagne, qu'elles ne ſe fixent que dans les lieux où regnent la paix & le repos. Derriere la maiſon ſerait placé mon jardin ſpacieux, où l'art ſimple ſe prêterait avec docilité à ſeconder les agréables caprices de la nature. On ne le verrait point ſe révolter contre elle, regarder ſes productions comme une matiere ſervile, & les plier à des formes bizarres & groteſques. Un mur de noiſetiers fermerait ce jardin; à chacun des coins, il y aurait une tonnelle de vigne ſauvage. Là ſouvent je me déroberais aux rayons brûlants du Soleil, & je verrais le jardinier hâlé retourner la terre des planches, pour y ſemer des légumes ſavoureux. Souvent excité par ſon ardeur au travail, je prendrais de ſes mains la bêche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés il rirait de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderais, tantôt à lier contre

des

des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre ſoin des roſiers, des œillets & des lis diſperſés.

Hors du jardin, un clair ruiſſeau arroſerait mes prés couverts d'une herbe épaiſſe ; de-là il ſerpenterait à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverais moi-même avec ſoin. Vers le milieu, je raſſemblerais ſes eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerais une petite iſle, & ſur cette iſle j'éleverais un berceau de verdure. Oh ! ſi je pouvais voir encore un petit côteau de vigne s'étendre le long de la plaine ; ſi je poſſédais encore un petit champ couvert d'épis ondoyans, le plus riche des Rois pourrait-il me paraître digne d'envie ?

Mais que ma cabane ſoit placée loin de la maiſon de campagne où ſe retire Dorante, pour n'être point interrompu dans ſes graves converſations : c'eſt chez lui qu'on apprend que la France ne ſonge point à faire la guerre ; on y peut entendre tout ce que Mopſe ferait s'il était Roi de la Grande-Bretagne ; & tandis qu'autour d'une table bien ſervie, on prononce ſur toutes les ſciences & ſur les défauts de notre Gouvernement, la majeſtueuſe importance eſt empreinte ſur le front vuide des conviés. Que ma retraite ſoit loin de la demeure d'Oronte, qui n'eſt ſans ceſſe occupé qu'à raſſembler dans ſon cellier les vins des climats les plus éloignés. Si la nature lui paraît avoir quelque charme, c'eſt uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs, ou traverſent les bois, ou nagent dans les flots : il vole à la

campagne, pour pouvoir s'y abandonner en pleine libertê aux excès de la débauche ; on eſt ſi mal à ſon aiſe dans cette maudite ville, où un ſot voiſin remarque tout ce qu'on fait ! Malheureux ! que jamais il ne t'arrive d'être un ſeul jour ſans autre compagnie que toi ; tu ne pourrais la ſupporter. Peut-être t'échapperait-il de jeter ſur toi-même un regard dont tu ſerais épouvanté. Mais ne crains rien, les chevaux eſſouflés de tes amis ſe hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci, tout en jurant, ſautent à bas de leur monture innocente ; la joie effrénée, la déraiſon tumultueuſe & la folie les accompagnent à table juſqu'à ce que l'abrutiſſement de l'ivreſſe termine cette ſcene bruyante. Puiſſai-je être encore plus loin de toi, famélique Harpagon, dont la porte eſt gardée par des chiens décharnés, qui, dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre, renvoyé avec menace, le pain qu'il a trempé de ſes larmes ! Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémiſſent de la rigueur de tes pourſuites. Rarement la fumée s'éleve au-deſſus de ta cheminée abattue ; & ſans doute il eſt juſte que tu ſouffres la faim, puiſque tes richeſſes ſont la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un bruſque chagrin ? Revenez, images agréables, revenez & rendez à mon ame la ſérénité. Ramenez-moi autour de ma petite maiſon. J'aurai pour voiſin le bon Villageois dans ſa chaumiere enfumée ; les ſecours d'une bienveillance réciproque, les conſeils ſinceres de l'amitié

nous feront ſourire tendrement en bons voiſins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorſque le fracas tumultueux arrache au ſommeil l'habitant de la ville ; lorſque le mur voiſin le dérobe aux regards bienfaiſants du Soleil levant ; lorſque le ſpectacle admirable de l'aurore eſt interdit à ſa vue empriſonnée : alors réveillé par le vent frais du matin & par les doux concerts des oiſeaux, je ſortirais des bras du repos pour voler au-devant de l'aurore, ou dans les prairies émaillées, ou ſur le penchant du côteau voiſin. Du haut des collines, j'exprimerais mon raviſſement par des chants de joie. Quoi de plus raviſſant, en effet, que la belle nature, lorſque ſes beautés diverſifiées à l'infini ſe confondent dans un mêlange plein d'harmonie ? Homme audacieux ! comment oſe-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin ? Conſtruis des labyrinthes avec des murailles de verdure ; preſcris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever ; que tes allées ſoient couvertes d'un ſable pur, afin qu'aucune brouſſaille n'embarraſſe les pas de ceux qui ſe promenent. Pour moi, j'aime les prés ruſtiques & les bois ſauvages. La nature fait régner dans leur variété confuſe un ordre caché, conforme aux regles ſecretes de l'harmonie & du beau, dont l'effet ſe fait ſentir à notre ame par le plus doux ſaiſiſſement.

Souvent aux douces clartés de la Lune, je me promenerais jusqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du systême de l'univers; tandis que des mondes & des soleils sans nombre brilleraient au-dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrais le Laboureur, lorsqu'il chante derriere sa charrue en traçant un sillon pénible: ou j'irais voir la troupe des moissonneurs rangés en file; j'écouterais leurs chansons rustiques, & leurs historiettes naïves, & leurs propos joyeux: ou bien, lorsque l'Automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrais parmi eux. Je verrais les jeunes filles & les jeunes garçons rire ensemble sous les berceaux de pampre en détachant les raisins mûrs. Lorsque les trésors de l'Automne sont recueillis, ils marchent en poussant des cris d'alégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend. La premiere faim est appaisée: la gaieté rustique commence à paraître, accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire remplit de nouveau les flacons de vin, & il exhorte tout le monde à se réjouir. Alors Guillaume raconte, comment il a fait un grand voyage jusques bien avant dans la Souabe; comment il y a vu des maisons plus grandes & plus belles que l'Eglise du village; comment six chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paissent de l'herbage du meûnier, traînaient un Monsieur

dans un char de glaces, & comment, dans ce pays, les payſans portent des chapeaux verds faits en pointe. Il raconte tant de belles choſes, que le jeune valet reſte la bouche ouverte, la tête appuyée ſur ſa main dans une attention ſi profonde, qu'il allait oublier que ſa maîtreſſe eſt aſſiſe à côté de lui, ſi elle ne l'avait pincé en riant à la joue. Georges raconte, à ſon tour, comment ſon voiſin a été une fois pourſuivi par un follet, qui s'était perché ſur un panier, & qui l'aurait ſuivi juſques ſur la goutiere, s'il ne s'était pas mis à jurer. Tous ſortent enſuite de la cabane, pour danſer au clair de la Lune juſqu'à ce que minuit ſonne & les invite au repos.

Mais lorſque des jours ſombres & pluvieux, lorſque la rigueur de l'Hiver ou l'ardeur brûlante de l'Eté m'interdiraient la promenade, je m'enfermerais dans un cabinet ſolitaire où je jouirais des doux entretiens de la plus illuſtre ſociété, des entretiens de ces grands Génies, l'honneur & la gloire de chaque ſiecle, qui ont verſé dans des ouvrages inſtructifs les tréſors de leur ſageſſe. Société vraiment noble ! qui éleve notre ame, & la rétablit dans ſa dignité naturelle. L'un me développerait les mœurs des nations étrangeres & les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées ; un autre me dévoilerait les myſteres de la nature & m'introduirait dans ſon laboratoire ſecret : celui-ci m'inſtruirait de la conſtitution intérieure des nations & de leur hiſtoire, la honte, tout à la fois, & la gloire de la race humaine ; celui-là me

ferait connaître la grandeur & la destination de notre ame & les charmes de la vertu ; autour de moi seraient rangés les Sages & les Poëtes de l'antiquité. Le sentier qu'ils ont suivi est le sentier du vrai beau ; mais un petit nombre ose y marcher ; la foule des ames faibles perd bientôt courage, & retourne en arriere pour suivre des routes plus faciles, semées de paillettes de faux or & de fleurs sans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre ? *O Klopstock*, génie créateur, & toi, *Bodmer*, qui, avec *Breitinger*, arborais le fanal de la critique pour l'opposer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux & des déserts arides ; & toi, *Wieland*, dont la Muse visite souvent sa grave sœur la Philosophie, & va puiser dans ses retraites les plus écartées, la matiere sublime qui, dans tes riches compositions, prend la forme enchanteresse des Graces : ô combien de fois vos chants m'entraîneraient dans de saints transports ! Et toi, peintre de la nature, cher *Kleist*, la douceur de ton chant me ravit comme l'éclat d'un soir sans nuage ; mon cœur devient calme & paisible comme nos campagnes pendant un beau clair de Lune. Et toi, *Gleim !* quand tu exprimes sur ta lyre la tendresse, la naïveté & les charmes d'un badinage innocent.... Mais nommerai-je tous vos noms ? ils sont en petit nombre. Hélas! ce siecle corrompu méconnaît votre mérite ; il est réservé à une meilleure postérité de vous apprécier.

Souvent aussi je m'occuperais à transcrire les chansons que j'aurais composées dans mes promenades solitaires, tantôt à

l'ombre d'un bocage, tantôt auprès d'une cascade bruyante, tantôt sous une treille au clair de la Lune ; ou bien parcourant des estampes choisies, je verrais comment les grands Artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature, ou j'essaierais moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scenes.

Quelquefois, interrompu tout-à-coup, j'entendrais frapper à ma porte. Quelle joie ! si, au moment qu'elle s'ouvrirait, un ami volait dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade, en approchant de la cabane solitaire, je verrais mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avançant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là, sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feraient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonnerait les mets que nous fourniraient mon jardin, mon vivier & ma nombreuse basse-cour. A notre retour, nous trouverions la table servie sous une treille ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois assis sous la feuillée au clair de la Lune, le verre à la main, nous ririons & nous répéterions des chansons badines, à moins que les chants mélancholiques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe ! Ah ! depuis trop long-temps mon imagination s'égare à ta poursuite, fantôme mensonger ! Chimérique souhait ! je ne te verrai jamais accompli.

Toujours l'homme eſt mécontent ; nos yeux contemplent ſans ceſſe l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous ſommes ſéparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuiſons en ſoupirs, & nous oublions de remarquer le bien qui était deſtiné à chacun de nous ſur la route de notre vie. La vertu eſt notre vrai bonheur. Celui-là eſt ſage, celui-là eſt heureux qui remplit ſans murmurer la place que lui a deſtinée l'Architecte éternel qui a conçu le plan du tout. Oui, divine Vertu, c'eſt toi qui fais notre bonheur ; c'eſt toi qui verſes la joie & la félicité ſur toutes les ſituations de notre vie. Qui pourrais-je envier, quand le moment ſera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur ? Alors je mourrai ſatisfait, pleuré des ames nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis. Lorſque vos pas vous conduiront auprès de la colline où ſera mon tombeau, ſerrez-vous la main, embraſſez-vous, mes chers amis. C'eſt ici, vous direz-vous, que repoſe ſa cendre ; ſon cœur fut droit ; Dieu récompenſe aujourd'hui ſes efforts, par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre repoſera près de la ſienne, & nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle. Et toi, chere & tendre amie, quand tu paſſeras auprès de la colline où ſera mon tombeau, quand les marguerites & les ſoucis agités ſur ma tombe me rappelleront à ton ſouvenir, qu'alors quelques pleurs s'échappent de tes yeux. S'il eſt permis aux Bienheureux de viſiter ces belles campagnes, ces

bocages

bocages paiſibles où nous paſſions ſouvent des heures délicieuſes à méditer ſur les hautes deſtinées de notre ame, s'il leur eſt permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé; ah! ſouvent mon ame viendra planer autour de toi! Souvent lorſque, remplie d'un ſentiment noble & ſublime, tu méditeras dans la ſolitude, un ſoufle léger effleurera tes joues; qu'un doux

EVANDRE

ET

ALCIMNE,

PASTORALE.

EVANDRE

ET

ALCIMNE,

PASTORALE.





Oh! ce n'est point un songe: c'est toi, c'est toi ma chère Alcime!

L. Barbier l'aîné Inv. 1785. N. Thomas, Sculp.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

La Scene représente un lieu solitaire, planté d'arbres.

LAMON, CHLOÉ.

CHLOÉ. OÙ allez-vous, mon voisin, avec cet air pensif & occupé ? Il est vrai que nous autres, gens de la campagne, nous avons toujours quelque chose à faire, si nous voulons que nos troupeaux & que notre petit bien soit en bon état.

LAMON. C'est parler en femme sensée : notre vie, en effet, est toujours active. Je viens, dans ce moment, de remplir un devoir sacré auquel je ne manque jamais. J'ai offert à Pan les premiers fruits des cinq jeunes arbres que j'ai plantés en mémoire du jour où Evandre, le fils de mes soins, m'a été confié. Ils ont dix-huit ans, & ils sont d'une si belle venue, qu'il semble que les Dieux veulent me donner un heureux présage pour l'avenir.

CHLOÉ. Les Dieux récompensent ta piété ; ils encouragent toujours l'homme droit qui les honore ; mais on doit être plus religieux encore à leur égard, quand on est dans l'attente de quelque grand événement. Comment se terminera celui qui nous tient en suspens ? car nous pouvons ici, sans rien craindre, nous entretenir de notre secret. (*Elle regarde*

autour d'elle.) Quel ſera le ſort d'Alcimne, qui eſt auſſi la fille de mes ſoins, ſi les Dieux me conſervent aſſez long-temps pour le voir éclairci? Il y a ſeize ans qu'on me l'a confiée. « Veillez ſur elle, m'a dit celui qui me l'a remiſe, » comme ſur un dépôt bien cher; vous travaillerez pour votre » bonheur à venir. Renfermez ſur-tout ce ſecret dans votre » cœur ».

LAMON. Les Dieux ont ſûrement de grandes vues ſur eux. Evandre eſt le plus beau des Bergers de la contrée ; il eſt beau comme la ſtatue du temple de Delphes ; il eſt ſage comme un homme à qui les années ont donné de l'expérience ; il eſt intrépide comme Hercule ; il ſe battrait contre un lion ; il n'a point ſon égal à la lutte, à la courſe & dans tous les exercices qui demandent de la force & de la légéreté : pour ſes chanſons, on croirait qu'Apollon les lui inſpire en ſonge.

CHLOÉ. Alcimne n'a pas moins d'avantages ſur les jeunes filles de nos campagnes ; elle eſt belle comme les Graces, elle réunit en elle ſeule tous les agrémens qui parent une Bergere accomplie ; elle l'emporte ſur ſes compagnes, comme la roſe l'emporte ſur les fleurs de nos prairies.

LAMON. Leur amour me cauſe des inquiétudes en même temps qu'il me donne des eſpérances. Peut-être eſt-ce la volonté des Dieux qu'ils s'aiment : mais ..... nous ne la connaiſſons point. Je me flate que les deſtins ne les ſépareront pas ; cependant ce n'eſt point à nous à régler leur ſort, comme s'ils nous appartenaient : on nous les redemandera peut-être

bientôt. Nous ne pouvons donc consentir à leur union, & il faut même nous résoudre à éloigner leurs espérances.

CHLOÉ. Rien n'est plus raisonnable, Lamon. J'espere que nous touchons à l'instant où ces secrets nous seront connus. Je suis naturellement impatiente : aussi je souhaite encore plus que toi que ce moment arrive.

LAMON. Les Dieux régleront tout pour le mieux. Quelle serait ma douleur si mes espérances étaient trompées! Combien ils méritent l'un & l'autre d'être heureux ! Qu'il est affligeant pour moi, de ne pouvoir accomplir leurs tendres desirs ! Il faudra bien avoir recours à quelque prétexte, pour couvrir nos refus. J'ai toujours eu horreur du mensonge : celui que j'imagine est innocent ; le Ciel nous le pardonnera. Nous leur dirons à tous les deux, que, dans la même nuit, nous avons eu un songe qui ne nous permet pas de les unir.

CHLOÉ. Le prétexte est bien trouvé : dès que nous sommes obligés de les tromper, nous ne pouvons employer de meilleur moyen ; autrement nous ne pourrions nous défendre de leurs instances. Mais, adieu ; il faut que je retourne à mon jardin. Voici ton fils qui vient ; pour n'en être pas vue, je vais passer derriere cette haie.

LAMON. Je m'en vais aussi. Je veux échapper aux prieres qu'il ne manquerait pas de me faire.



SCENE II.

EVANDRE *seul.*

JE la cherche en vain depuis long-temps. Elle n'eſt point ici ; elle n'eſt point à la fontaine, ni ſous ces noiſetiers ; elle devait y venir cependant. Sa mere l'a peut-être occupée à deſſein à quelque ouvrage. (*Il regarde autour de lui.*) J'en ſuis preſque ſûr. D'un autre côté, mon pere m'évite ; il paraît craindre que je ne lui parle d'Alcimne. Je ne ſçais que penſer de tout cela. Trouverait-il mauvais que j'aimaſſe la plus aimable des Bergeres ? Mais lui-même lui donne la préférence ſur toutes ſes compagnes. Cette conduite m'inquiete, m'inquiete fort. Mais où eſt-elle ? Elle ne vient pas. Je vais, en l'attendant, graver ſon nom ſur l'écorce unie de cet arbre. (*Il tire un couteau de ſa pannetiere.*) Tu porteras ſon nom & le mien, arbre fortuné ; ſois le plus beau de ceux qui t'environnent : tu n'as point à craindre les coups de la hache ; le paſſant dira en te voyant : *Cet arbre eſt conſacré à l'amour.*



SCENE

SCENE III.

ALCIMNE, EVANDRE.

(*Pendant qu'Evandre grave ſur l'arbre le nom d'Alcimne, elle ſurvient, ſe gliſſe légérement derriere lui, & lui met les deux mains ſur les yeux.*)

ALCIMNE. DEVINE qui c'eſt?

EVANDRE. O Alcimne, ô ma chere Alcimne!

ALCIMNE. Tu te trompes.

EVANDRE. Non, je ne me trompe pas. Où es-tu donc reſtée ſi long-temps?

ALCIMNE. Eh bien! ſi tu ne te trompes pas, embraſſe-moi. (*Elle retire ſes mains, & ils s'embraſſent.*) C'eſt le Berger Milon qui m'a retenue : peut-être même me ſuit-il encore. Que ſon amour me peſe!

EVANDRE. Dieux! le voici.

SCENE IV.

MILON, ALCIMNE, EVANDRE.

MILON (*à Alcimne.*)

OH! je me doutais bien que tu trouverais ici Evandre. Evandre n'a point ſon égal à la lutte, à la courſe, pour le

chant & auprès des Bergeres. Evandre, tu dois avoir déja gagné bien des agneaux.

ALCIMNE. Il y a long-temps que nous sçavons cela.

MILON. Il faut que je vous fasse rire de la simplicité de Battus, qui, auprès de ce vieux chêne que vous voyez...

ALCIMNE. Il y a un siecle que nous en avons ri. Mais.... que viens-tu faire ici ?

MILON. Oh ! ne te fâche pas. Un regard d'amitié est tout ce que....

ALCIMNE le regarde d'un air dédaigneux. Tu as ce que tu demandes. Va-t'en maintenant.

MILON. Ah ! ce n'est pas comme cela que je le voulais. Tu me traites aussi avec trop de mépris. Il faut que je te chante quelques couplets que ce matin .....

ALCIMNE. Mais si je ne veux pas les entendre.

MILON. Je ne les chanterai pas moins.

ALCIMNE. Chante donc ; je me suis bouché les oreilles.

MILON. Evandre, tu as beau charmer toutes nos Bergeres, tu ne joues pas mieux de la flûte que moi. En voici une que je me suis faite avant-hier, elle est excellente. Elle m'a déja fait gagner deux chevres sur deux Bergers que j'ai appellés en défi ; & je suis sûr que tu t'avoueras vaincu toi-même : écoute....

EVANDRE. Ah ! sans t'écouter, je l'avoue.

MILON. Tiens, je gage mes meilleures chevres.

ALCIMNE. Et moi tout un troupeau, qu'il n'est point d'homme plus insupportable que toi. Veux-tu donc babiller

éternellement ? Tu es comme une branche d'épines qui s'attache aux jambes du paſſant ; il faut que je te traîne toujours après moi.

MILON. Oh ! je le vois bien, vous voulez être ſeuls.

EVANDRE. Tu as été bien long-temps à le deviner.

MILON. Je m'en vais. (*Il s'en va & revient.*) J'oubliais juſtement quelque choſe qu'il faut que je vous conte. Hier le Soleil ſe couchait dans la mer lorſque j'allai ſur le rivage, & . . . .

ALCIMNE. Tu n'as pas encore fini ?

MILON. Je n'ai pas commencé. J'étais donc ſur le rivage, lorſque j'apperçus le pécheur Aſphalion qui tendait ſes filets : « J'ai vu, m'a-t-il dit, avant le coucher du Soleil, cinq gros » vaiſſeaux en pleine mer » ; & il croit qu'ils aborderont ſur notre rivage, s'ils n'y ſont pas déja . . . . .

ALCIMNE. Mais . . . . . rien ne les empêche d'aborder, ni toi de t'en aller.

MILON. Reſtez donc ſeuls. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ALCIMNE, EVANDRE.

ALCIMNE. EST-IL enfin parti ce babillard? (*Elle regarde de tous côtés.*) Oui ; mais dût-il m'écouter encore derriere ce buiſſon, je ne t'en ouvrirai pas moins mon cœur, mon

bien-aimé. J'avais, je t'assure, autant d'impatience de te revoir, qu'en a une jeune serine de revoir ses petits, lorsqu'un méchant enfant l'a surprise & la retient dans ses mains. Il a beau la caresser, elle est inconsolable, & elle épie le moment où elle pourra s'échapper. Elle ne regagne pas son nid avec plus d'empressement que j'en ai eu à courir vers toi, & à me dérober à Milon qui vouloit m'arrêter.

EVANDRE. O ma bien-aimée! qu'un amour aussi tendre me rend heureux ! Tout à l'heure, en passant près d'un rosier, j'y ai cueilli ces roses. Leurs boutons se touchaient & fleurissaient ensemble. Unies de la sorte, elles répandent, elles confondent leurs doux parfums ; elles seront encore unies, même en se flétrissant. Place, ma bien-aimée, place sur ton sein, cette image fidelle de notre amour.

ALCIMNE. Oui, sans doute, je vais la placer sur mon sein. Vois comme elles sont belles! C'est ainsi que notre union nous embellit.

EVANDRE. C'est ainsi que nous passerons nos jours. Ils seront charmants comme le parfum de ces roses.

ALCIMNE. Comme elles, nos cœurs unis s'épanouiront ensemble. Mais, dis-moi, m'as-tu attendue long-temps?

EVANDRE. Non. Mais quand je ne te vois pas, toutes les minutes sont bien longues.

ALCIMNE. J'ai été bien effrayée, quand, en venant ici, j'ai trouvé Milon derriere ce bosquet, lui que j'aime comme l'abeille aime le bourdon. Il était au milieu du chemin. « Toutes les Bergeres, m'a-t-il dit, qui passent dans ce

» ſentier, pour droit de paſſage, me doivent un baiſer ».
Laiſſe-moi donc aller, lui ai-je dit de mauvaiſe humeur : mais il n'en aurait rien fait, ſi je ne me fuſſe aviſée de lui demander à qui appartenait une géniſſe blanche que je voyais courir dans le marais, & qui s'était ſûrement égarée. Il a regardé, & alors je me ſuis gliſſée derriere lui ; & j'étais déja loin avant qu'il s'apperçût de ma ruſe, lorſque l'odieux perſonnage a couru après moi de toutes ſes forces. Mais tu as l'air tout penſif.

EVANDRE. Moi ?

ALCIMNE. Oui, toi ; on croirait que tu as quelque choſe à dire, qui te fait de la peine. Allons, ne m'inquiete pas.

EVANDRE. Moi..... je ne ſçais trop ſi je dois te le dire.

ALCIMNE. Tu m'inquiéteras davantage, ſi tu ne me le dis pas.

EVANDRE. Eh bien ! je t'avouerai que ce qui m'inquiete, ce ſont les retards qu'apporte mon pere à notre bonheur. Il ſemble éviter de ſe trouver avec moi tête-à-tête ; & quand il ne peut faire autrement, ſi je viens à lui parler de notre amour, il paraît troublé, & ne me répond que par des propos vagues.

ALCIMNE. La conduite de ma mere me donne les mêmes inquiétudes.

EVANDRE. Hier il offrit aux Dieux les prémices des cinq arbres qu'il a plantés dans mon premier printemps. Le haſard m'amena dans le lieu où il faiſait ſon offrande. Pour

ne point troubler sa piété, je restai caché derriere un buisson, & je l'entendis faire cette priere : « Dieux bienfaisants ! » exaucez mes vœux, & agréez mon offrande. Soyez favo- » rables à mon fils, accomplissez, pour son bonheur, les » destinées extraordinaires qui l'attendent ». Il continua de prier : mais le vent, en agitant les feuilles, m'empêcha d'en entendre davantage.

ALCIMNE. Ah ! que je souhaite avec ardeur que le Ciel exauce sa priere !

EVANDRE. Quelles destinées m'attendent ? Fassent les Dieux qu'elles soient heureuses ! Ah ! c'est ton amour seul qui peut faire mon bonheur.

ALCIMNE. Mon bien-aimé, ne nous laissons point affliger par ces tristes pensées ; ne nous alarmons pas d'un malheur qui n'arrivera peut-être jamais. Allons, reprends ta gaieté ; souris à ton Alcimne. Ecoute, chantons tour-à-tour la chanson que nous aimons tant.

EVANDRE. Près de toi j'oublie tous mes chagrins. Commence, je chanterai après.

ALCIMNE. Je vais commencer.

Quand Zéphyr & le Printemps
Ont abandonné nos champs,
La triste Flore soupire ;
Le plaisir fuit, la rose expire.
C'est ainsi, mon bien-aimé,
Que mon cœur, en ton absence,
Par la douleur consumé,
Languit & meurt d'impatience.

EVANDRE.

Quand, au retour du Printemps,
Zéphyr careſſe nos champs,
Il conſole la Nature;
Il ranime la verdure.

Ainſi ſe calment mes ſoucis,
Quand je te vois paraître;
De ta bouche un tendre ſouris
Me donne un nouvel être.

Tous deux enſemble.

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais ſerment par ce bocage,
Aſyle de nos amours;
Je ne ſerai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais ſerment par ce bocage,
Aſyle de nos amours:
Oui, je t'aimerai toujours.

ALCIMNE.

L'abeille diligente,
Quand l'Hiver pareſſeux la condamne au repos,
Gémit dans l'attente
De la ſaiſon charmante,
Qui la rappelle à ſes travaux.

Ta Bergere fidelle,
Loin de tes yeux,
Gémit comme elle:
Son cœur, ſon tendre cœur ſans ceſſe te rappelle,
Et te cherche en tous lieux.

EVANDRE.

Quand la rose vermeille
Exhale ses parfums, étale ses attraits,
L'abeille
S'éveille,
Et revole dans nos bosquets.

Ainsi ma tendresse,
A l'aspect enchanteur de tes jeunes appas,
Précipite mes pas;
Ainsi je m'empresse
A voler dans tes bras.

Tous deux ensemble.

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours:
Je ne serai jamais volage.

Oui, je t'aimerai toujours;
J'en fais serment par ce bocage,
Asyle de nos amours:
Oui, je t'aimerai toujours.

SCENE VI.

ALCIMNE, EVANDRE, MILON.

MILON. VOUS avez fort bien chanté.

ALCIMNE. Comment! tu es déja revenu? ou bien n'étais-tu pas parti? Le tour serait assez familier.

MILON.

MILON. Je m'étais retiré, &, en revenant, je n'ai entendu que le dernier couplet de votre chanſon.

ALCIMNE. Mais que veux-tu donc, malheureux importun ?

MILON. C'eſt l'intérêt que je prends à ce qui te regarde qui m'a fait revenir. Vous vous amuſez à chanter & à vous conter des douceurs, ſans faire attention à ce qui ſe paſſe autour de vous. N'entendez-vous pas d'ici tout le bruit qui ſe fait ſur le rivage ?

EVANDRE. A quelle occaſion ?

MILON. Les vaiſſeaux dont parlait Aſphalion ſont abordés.

ALCIMNE. Eh bien ! en quoi cela nous intéreſſe-t-il ?

MILON. En rien, dès que vous voulez encore vous moquer de moi.

EVANDRE. Parle toujours.

MILON. Je n'ai rien à dire.

ALCIMNE. Oh, oh, tu joues l'homme piqué. Parle donc.

MILON. Ces étrangers ſont deſcendus à terre ; ils dreſſent déja leurs tentes ſous l'allée de tilleuls, tout près d'ici. Je voulais vous prévenir, de peur qu'ils ne vous ſurpriſſent : nous ne connaiſſons pas leurs intentions ; mais vous n'êtes pas ici en ſûreté.

ALCIMNE. Je te remercie de ton attention, Milon. Je ſuis, en effet, toute effrayée. Allons-nous-en.



ACTE II.

SCENE I.

(*On voit dans l'éloignement des tentes ſous des arbres.*)

PYRRHUS, ARATES.

PYRRHUS. QUE je ſuis impatient de revoir mon fils! Je puis actuellement me livrer ſans danger à ma tendreſſe. L'oracle m'ordonna de le laiſſer dix-huit ans inconnu parmi des Bergers ; & voici le dix-huitieme Printemps qu'il vit parmi eux. Quand je l'y envoyai, il était auſſi beau qu'on nous peint l'Amour. J'eſpere que les principes naturels de droiture & de vertu ne ſeront point altérés en lui.

ARATES. Je ſuis auſſi empreſſé de revoir ce jeune Prince. Que nous ſerions heureux, ſi nous trouvions tous deux nos enfants dans l'état où nous les ſouhaitons! Il y a ſeize ans, comme vous le ſçavez, que j'ai envoyé dans ces mêmes lieux ma fille, le Ciel me l'ayant commandé dans un ſonge. Avant de m'embarquer avec vous, j'ai fait des ſacrifices à mes Dieux domeſtiques ; ils m'ont apparu deux fois, pour me promettre que mes vœux, pour le bonheur de ma famille, ſeraient accomplis.

PYRRHUS. Daignent les Dieux exaucer nos deſirs! Peut-être mon fils renoncera-t-il à regret à la tranquillité dont il

jouit parmi ces Bergers, & à l'abri de ces ombrages frais. Les agrémens champêtres de ces lieux font fur moi des impreffions fi douces & fi puiffantes, qu'elles paffent jufques dans mon ame. Je crois refpirer un air plus pur & plus fain dans cet afyle de la belle & fimple Nature. Je fens ici ce qu'on éprouve en revoyant fon pays natal, après une longue & trifte abfence.

ARATES. Notre genre de vie, en effet, eft fi éloigné de la fimplicité primitive, qu'elle nous paraît tout-à-fait étrangere ; elle doit produire une impreffion extraordinaire fur l'ame de quiconque y revient une fois, fi cependant il n'a pas étouffé dès fa tendre jeuneffe le goût de cette noble fimplicité.

PYRRHUS. Il y a déja une heure que j'attends mon fils. Je vois venir un jeune homme qui me paraît fi beau, que, fi c'eft lui, tous mes defirs font exaucés. Il vient droit à nous.

SCENE II.

PYRRHUS, ARATES, EVANDRE.

EVANDRE. Je vous falue, Meffieurs.

PYRRHUS. Bon jour, jeune Berger. Eft-ce la curiofité, ou quelqu'affaire qui te conduit vers nous ?

EVANDRE. C'eft la curiofité. C'eft toujours une nouveauté pour nous de voir des gens de la ville. Mais dites-moi,

Messieurs, n'êtes-vous pas venus avec le Prince de Krissa, qui aborda hier sur notre côte ?

ARATES. Oui.

PYRRHUS. Ne renoncerais-tu pas volontiers à la triste vie que tu menes ici, pour nous suivre à la ville ?

EVANDRE. Moi ? Ha ! ha ! je m'en garderai bien. J'allai une fois à Delphes, lorsque je n'étais encore qu'un jeune enfant. J'étais émerveillé de tout ce que j'y voyais : mais je ne changerais pas notre beau pays pour la ville, où il faut parcourir tant de rues avant d'arriver dans la pleine campagne.

PYRRHUS. Tu es simple : tu te feras aisément à la vie qu'on y mene.

EVANDRE. Je n'irais qu'avec peine habiter parmi des gens qui ont une façon de vivre toute différente de la nôtre. Ils rient de notre simplicité. Nous sommes cependant aussi heureux qu'ils le sont : ils ont besoin de tant de choses pour l'être ! mais nous, nous sommes contents de ce que nous avons ; nous cultivons en paix nos champs ; nous soignons nos troupeaux, & leur fécondité est le salaire de nos travaux. A entendre ces gens, notre abondance n'est que pauvreté : cette idée est assez singuliere. Non, je ne voudrais pas retourner à la ville. Lorsque j'y allais, je m'arrêtais à chaque pas ; j'ouvrais de grands yeux à la vue des grandes maisons, hautes comme des montagnes, & dont les habitants sont plus petits que nous. Les passants se moquaient de moi, sur-tout quand je leur faisais des questions. « Jeune Berger, disait » l'un, sçais-tu chanter ? Oui, disais-je, je sçais chanter » ;

& alors je chantais à-pleine voix ma plus jolie chanſon. On s'attroupait autour de moi, & on me raillait ; je chante cependant bien, tous les Bergers en conviennent. Les femmes n'y ſont pas plus honnêtes. Quand j'en ſaluais quelqu'une avec amitié, elle paſſait ſon chemin comme ſi elle ne m'eût pas vu ; elles ne ſont cependant ni ſi fraîches, ni ſi belles que nos Bergeres.

PYRRHUS. Si tu m'aimes autant que je t'aime, tu ne refuſeras pas de venir avec moi.

EVANDRE. Je vous ai aimé dès que je vous ai vu. Mais, pour vous ſuivre à la ville, abandonnerai-je mon pere que j'aime auſſi, & dont la vieilleſſe a beſoin de ſecours ? Il a pris les ſoins les plus tendres de ma jeuneſſe ; ne dois-je pas, par reconnaiſſance, lui rendre ces ſoins dans ſon âge avancé ? Demeurez avec nous, Meſſieurs ; nous vous donnerons ce que nos arbres & nos troupeaux nous fourniſſent de meilleur. Mais vous me faites jaſer ici, & vous ne me dites pas où je pourrai trouver le Prince.

ARATES. Dis-nous ce que tu lui veux.

EVANDRE. Mon pere m'a chargé de lui porter ces fruits. Je les ai cueillis ſur des arbres qu'il a plantés il y a dix-huit ans, lorſque j'entrais, m'a-t-il dit, dans mon premier printemps. Ils ſont mûrs & doux comme du miel. Où le trouverai-je, Meſſieurs ?

PYRRHUS (*à Arates.*) Dieux ! mon fils a cet âge. Celui à qui il fut confié, devait planter des arbres dans ce même printemps où je le lui envoyai. Arates, ah ! ſi c'était mon fils !

ARATES. Votre conjecture eſt vraiſemblable. Quel autre Berger vous enverrait des fruits ?

EVANDRE. Mais vous ne me dites pas où je trouverai le Prince. Il faut que je m'en aille ; j'ai encore bien des choſes à faire dans notre jardin fruitier, & auprès de notre troupeau ; d'ailleurs ma Bergere m'attend à la fontaine.

PYRRHUS. Eh bien ! jeune homme, apprends que c'eſt moi que tu cherches.

EVANDRE. Vous êtes le Prince de Kriſſa ?

PYRRHUS. Oui, c'eſt moi. Où eſt ton pere, & comment s'appelle-t-il ?

EVANDRE. Mon pere demeure derriere ce bois, & ſe nomme *Lamon.*

PYRRHUS (*à Arates.*) O mon ami ! je ne ſçais qui m'empêche de l'embraſſer, c'eſt-là le nom de celui à qui on l'a remis.

ARATES. Je n'en douterais preſque plus.

EVANDRE. Tenez, voilà mon pere lui-même qui vient.

SCENE III.

PYRRHUS, ARATES, LAMON, EVANDRE,
Un Domeſtique de Pyrrhus.

Le Domeſtique (*à Pyrrhus.*) MON Prince ! c'eſt-là l'homme à qui votre fils a été confié, il y a dix-huit ans.

PYRRHUS (*à Lamon.*) Mon ami, eſt-ce vous à qui on remit un jeune enfant, il y a dix-huit ans ?

LAMON. Oui, mon Prince, c'eſt moi ; & ce jeune enfant, c'eſt celui qui vous a porté des fruits. Ils ont été cueillis ſur les arbres que j'ai plantés dans le printemps où il me fut confié ; & voici le billet cacheté qu'on me remit avec lui.

EVANDRE. Dieux ! qu'ai-je entendu ?

PYRRHUS (*à Evandre.*) Je ne me ſuis pas trompé ; embraſſe-moi, tu es mon fils : embraſſe ton heureux pere. (*Ils s'embraſſent.*)

EVANDRE (*à Pyrrhus.*) Mon pere ! que les Dieux vous béniſſent !

PYRRHUS. Oui, je ſuis ton pere. Quelques mois après ta naiſſance, les Dieux m'ordonnerent de t'éloigner de la maiſon paternelle ; c'eſt pour leur obéir que j'ai confié à ce Berger ta tendre enfance.

EVANDRE (*à Lamon.*) Et toi, tu n'es donc pas mon pere ? O ! je te donnerai toujours ce nom que ton amitié pour moi t'a ſi juſtement mérité.

PYRRHUS. Dieux ! recevez mes actions de graces pour m'avoir donné un fils ſi ſenſible & ſi reconnaiſſant. Mais toi, mon ami, (*à Lamon*) comment pourrais-je m'acquitter de tout ce que je te dois ?

LAMON. Que les Dieux ſoient loués ! Ils ont rempli mes vœux. Je me croirai bien payé des ſoins que j'ai pris de ſon enfance, s'il m'aime toujours & s'il eſt heureux.

je n'ai aucun beſoin de tout ce que vous pourriez me donner.

PYRRHUS. Bergers, que votre ſort eſt digne d'envie! Mais, Arates, je ne veux pas me livrer plus long-temps à ma joie, ſans en remercier les Dieux; hâtons-nous d'aller leur offrir un ſacrifice. Pour toi, mon fils, je te reverrai bientôt: reſte ici, ma Cour va ſe rendre auprès de toi, empreſſée de voir ſon Prince & charmée de l'avoir retrouvé.

SCENE IV.

EVANDRE ſeul.

JE ne puis revenir de mon étonnement; je ne ſçais ſi je dors ou ſi je veille. Ce que j'ai de mieux à faire pendant que je ſuis ſeul, c'eſt d'aller trouver ~~Alcimne, & de~~ lui conter tout ce qui s'eſt paſſé. Mais je vois venir quelqu'un. Quel peut être cet homme qui me fait tant de courbettes?

SCENE V.

EVANDRE, *un jeune Courtiſan.*

Le Courtiſan. PERMETTEZ-MOI, mon Prince, de faire éclater à vos yeux les tranſports de ma joie.

EVANDRE. A quelle occaſion, mon ami?

Le Courtiſan. Sur ce que la volonté de l'Oracle eſt enfin accomplie; ſur ce que vous allez ſortir de l'état uniforme & abject

abject, auquel un destin trop rigoureux a condamné votre premiere jeunesse.

EVANDRE. Je bénis les Dieux de l'avoir ainsi ordonné. Je n'oublierai jamais les jours heureux de ma jeunesse, ces agréables occupations, ces plaisirs innocents....

Le Courtisan. Plaisirs innocents! ha, ha, ha, mon Prince! vous ne connaissez pas encore le plaisir. Venez à la Cour, vous l'y trouverez. Pour moi, je ne remercierais jamais les Dieux de m'avoir exilé parmi les Bergers.

EVANDRE. Tu te croirais donc bien malheureux, s'il te fallait habiter en ces lieux charmants?

Le Courtisan. Je m'y plairais peut-être avec une société choisie.

EVANDRE. Les beautés simples & variées de la nature ne font donc sur toi aucune impression agréable.

Le Courtisan. On n'y trouve d'agrément, que lorsque l'on ne connaît rien de mieux.

EVANDRE. Quand une belle aurore se leve sur des côteaux riants, quand elle ranime les plantes & les oiseaux, ne sens-tu aucun plaisir?

Le Courtisan. L'aurore! Eh! je ne l'ai jamais vue.

EVANDRE. Aucun Berger ne t'enviera ton bonheur.

Le Courtisan. Je le crois bien, le bonheur dont je jouis n'est point à sa portée.

EVANDRE. Mais dis-moi, qui es-tu?

Le Courtisan. Je suis attaché à la Cour.

EVANDRE. Quelles y sont tes occupations?

Le Courtiſan (*à part.*) Il croit, je penſe, que j'y ſuis employé au moins à mener la charrue. (*A Evandre.*) Mes occupations ! c'eſt de m'habiller magnifiquement, de faire bonne chere, de danſer, d'inventer de nouveaux plaiſirs, de faire ma cour à nos belles.....

EVANDRE. Tu n'as rien autre choſe à faire ?

Le Courtiſan. Rien autre choſe. Que voulez-vous donc que je faſſe de plus ?

EVANDRE. Pour nous, qui ſommes de bonnes gens, nous n'appellons occupations que ce qui nous rend utiles aux autres ; en travaillant pour eux, nous travaillons à notre ſatisfaction & à notre bonheur ; nous eſtimons plus l'induſtrie de l'abeille que la parure du papillon.

Le Courtiſan (*à part.*) Bons Dieux ! quelle baſſeſſe dans ſa façon de penſer ! que notre Prince ſert ſa bergerie ! (*A Evandre.*) Les gens ~~du commun~~ paſſent leurs jours dans la peine & la fatigue ; mais nous, à la Cour, nous jouiſſons de la vie. Des plaiſirs toujours variés, ne laiſſent aucun accès à des réflexions qui pourraient nous attriſter. Dans les jeux publics, nous payons des hommes qui s'eſtropient, ou qui s'éreintent pour nous amuſer, ou qui, pour mériter nos ſuffrages, expoſent leur vie ſur des chevaux indomptés. Des gens de notre rang n'ont garde de courir ces dangers ; nous avons le privilege de paſſer nos jours dans une charmante oiſiveté. Nous volons de plaiſirs en plaiſirs, & de belles en belles. Toutes celles de la Cour ſont déja tombées dans mes filets ; mais aucune ne peut m'accuſer de lui être reſté fidele.

EVANDRE. Il faut apparemment que ton cœur ſoit auſſi glacé que nos plantes au plus fort de l'hiver, ou que ces belles ſoient fort laides.

Le Courtiſan. Elles ſont charmantes : mais j'aime tant la diverſité, qu'il m'eſt impoſſible de m'attacher à quelqu'une d'elles en particulier. Cette fidélité, dans le grand monde, eſt un ridicule. Toujours ſoupirer pour le même objet ..... Ha! ha! ha! une fois dans ma vie, il y a bien des années, je m'aviſai de vouloir être conſtant ; mais j'ai ſçu m'affranchir de cette tyrannie. Il eſt vrai que cette femme étoit belle comme Vénus ; auſſi je crois l'avoir aimée, Dieu me pardonne! un jour preſque tout entier. Ha! ha! ha!

EVANDRE (*à part.*) O le ſot perſonnage! (*haut.*) Ton ignorance me fait pitié! Toi, qui ſçais tant de choſes, tu ne ſçais donc pas que le bonheur d'aimer eſt le plus grand que les Dieux aient accordé à l'homme? Je te plains d'être ſi peu ſenſible au plaiſir le plus délicieux de la vie. Quand tu parles ainſi, j'aimerais autant t'entendre dire que la poire ſucculente eſt amere, & que le parfum de la roſe eſt déſagréable.

Le Courtiſan. D'après votre éducation, mon Prince, votre façon de penſer ne m'étonne pas ; mais vous ne ſerez pas long-temps à la trouver vous-même ridicule.

EVANDRE. Que les Dieux m'en préſervent! Avant que je puiſſe changer ainſi, on verra les pommes croître au milieu des épines.

Le Courtiſan. Mon Prince, il faut que je prenne congé de vous. Agréez les témoignages de mon reſpect.

EVANDRE. Tu peux t'en aller, tu m'ennuies.

Le Courtisan (en s'en allant.) O Dieux! qu'il eſt ſimple! qu'il eſt ridicule! Ce ſerait conſcience de lui faire quitter ſes troupeaux.

SCENE VI.

EVANDRE, *un Officier de la Garde du Prince.*

EVANDRE, (en regardant autour de lui.)

CET odieux perſonnage eſt enfin parti. Il faut que je demande à celui-ci pourquoi il marche ainſi armé. Qui es-tu, mon ami? Que veut dire cet attirail menaçant? Pourquoi cet épieu ferré dans ta main? Qu'eſt-ce qui pend-là à ton côté?

L'Officier. Mon Prince, c'eſt mon épée.

EVANDRE. Mais pourquoi vas-tu affublé de la ſorte en temps de paix? Pour moi, je me moquerais d'un homme qui, pendant l'hiver, traînerait après lui tous les outils dont il ſe ſert dans l'été, pour cultiver ſon champ ou ſon jardin.

L'Officier. Je ſuis le premier Officier de la Garde du Prince votre pere.

EVANDRE. Vous êtes donc pluſieurs? Et vous êtes toujours équipés de cette maniere?

L'Officier. Oui, nous ſommes pluſieurs, & nous ſommes toujours équipés de cette maniere. Ha! ha! .... vous me pardonnerez, mon Prince, je ne puis m'empêcher de rire.

EVANDRE. Vous habitez donc un pays où vous avez bien des dangers à courir!

L'Officier. Pourquoi, mon Prince?

EVANDRE. Parce que vous êtes toujours ſur vos gardes. Il faut que vous ayez bien des loups & des autres bêtes carnacieres. Pour nous, nous n'avons pas beſoin de prendre ces précautions; il eſt bien rare que ces animaux attaquent nos troupeaux. Votre pays n'eſt donc pas bon pour les troupeaux?

L'Officier. Nous vivons dans un pays où l'on ne connaît ces bêtes féroces que de nom.

EVANDRE. C'eſt donc ſans néceſſité que vous gardez votre Prince avec tant de ſoin?

L'Officier. Sans néceſſité, mon Prince! notre Souverain peut avoir parmi ſes ſujets des ennemis cachés, qu'il faut écarter de ſa perſonne.

EVANDRE. Il faut donc que ce ſoit un méchant peuple, chez qui je ne voudrais pas vivre. J'aimerais autant qu'on gardât un pere contre ſes enfants. Dieux! dans quel pays voudrait-on m'emmener! Mais vous avez, ſans doute, autre choſe à faire, qu'à veiller ſur les jours de votre maître?

L'Officier. Oui, mon Prince, nous l'accompagnons encore à la guerre. Quand un Prince veut étendre ſes états, nous marchons en grand nombre ſur les terres de ſes voiſins, qui nous oppoſent autant d'hommes armés comme nous, ou même davantage. Des deux côtés, on ſe range en bon ordre; on en vient aux mains, & on tue le plus de monde

qu'on peut : on érige à ceux qui ont été les plus braves....

EVANDRE. Avec ta permiſſion, qu'eſt-ce qu'un homme brave? A qui donnes-tu ce nom?

L'Officier (à part.) O Dieux! quelle ſimplicité! Je vois bien qu'il faut lui parler comme à un enfant; il n'a aucune idée du courage & de la gloire. (*Au Prince.*) Les plus braves ſont ceux qui ont tué le plus d'ennemis, & qui leur ont fait le plus de mal. Pour illuſtrer leur mémoire, on leur érige des ſtatues de bronze ou de marbre.

EVANDRE. C'eſt affreux. O! je n'en veux pas ſçavoir davantage; je friſſonne encore de ce que je viens d'entendre. Mais mon pere cependant n'eſt pas un Prince cruel.

L'Officier. Non : c'eſt un Prince pacifique; auſſi nous vieilliſſons dans l'état honorable que nous tenons auprès de ſa perſonne, & il nous prive des occaſions d'acquérir de la gloire.

EVANDRE. Et tu t'en plains! O Dieux! c'eſt en égorgeant des hommes qu'on acquiert de la gloire! Parmi nous, on regarderait avec horreur celui qui s'emparerait du champ de ſon voiſin; & cependant ce ne ſerait, en comparaiſon, qu'une petite injuſtice.

L'Officier. Oui; mais le cas eſt différent. On pendrait cet homme-là ſans miſéricorde.

EVANDRE. O! je n'y puis plus tenir. Retire-toi; mon cœur eſt révolté de tout ce que tu m'as dit; je ne veux plus faire de queſtions; je ne veux plus voir perſonne..... Mais en voilà déja un autre qui vient.

SCENE VII.

EVANDRE, *un autre Courtiſan.*

Le Courtiſan. PERMETTEZ, Monſeigneur ! (*Il s'incline juſqu'à terre.*)

EVANDRE. Voilà un homme ſingulier. Que veux-tu ? Cherches-tu à terre quelque choſe que tu aurais perdu ?

Le Courtiſan. Non, mon Prince ! permettez-moi de témoigner à votre Alteſſe la ſoumiſſion profonde avec laquelle . . . (*Il ſe proſterne à terre.*)

EVANDRE. C'eſt plaiſant : voilà ce que fait mon chien, quand il y a long-temps qu'il ne m'a vu. Mais pourquoi donc rampes-tu de la ſorte ?

Le Courtiſan. C'eſt pour implorer votre protection, & vous aſſurer que je ſuis le plus fidele de vos eſclaves.

EVANDRE. Eſclave ! J'ai pitié de ton ſort. Par quel malheur l'es-tu devenu ? J'ai entendu dire que les hommes ne pouvaient tomber dans un état plus triſte & plus fâcheux.

Le Courtiſan. Mon Prince ! je ne ſuis pas un de ces eſclaves que le deſtin ou leurs crimes ont privés de la liberté. C'eſt de mon propre choix, c'eſt par reſpect pour votre perſonne que je me ſoumets à toutes vos volontés. Je ne ſerai heureux que lorſque . . . .

EVANDRE. Tout ce que je puis juger de toi par tes propos, c'eſt que tu n'es pas dans ton bon ſens. Va-t-en.

SCENE VIII.

EVANDRE *seul.*

QUELLES gens sont-ce là ! je n'en puis revenir. Je souhaite que tout ceci ne soit qu'un rêve. Mais je vois venir un homme dont l'aspect m'inspire de la vénération.

SCENE IX.

EVANDRE, *un Sçavant.*

EVANDRE. DIS-MOI, mon ami, si je dors ou si je veille. Ton air respectable me fait espérer de trouver en toi un homme sensé.

Le Sçavant. Vous ne vous trompez pas, mon Prince. Je possede la clef de toutes les sciences. Tous ceux qui profitent de mes leçons, deviennent les plus sçavants des hommes.

EVANDRE. Que je suis charmé de t'avoir trouvé ! Tu connais donc la maniere de cultiver les champs & les plantes ?

Le Sçavant. Non, mon Prince.

EVANDRE. Tu sçais la façon de soigner les troupeaux, & de guérir leurs maladies ?

Le Sçavant. Je ne la sçais pas non plus.

EVANDRE. Tu ne connais donc pas la vertu des simples ?

Le Sçavant. Non.

EVANDRE.

EVANDRE. Peut-être t'es-tu dévoué aux Muſes, & compoſes-tu ces beaux ouvrages qui charment & délaſſent l'eſprit des hommes ?

Le Sçavant. Moi, Poëte ? Que les Dieux m'en préſervent !

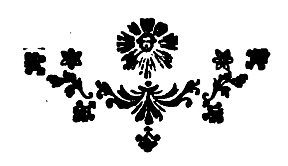
EVANDRE. Tu m'étonnes ! tu ſçais du moins ce qui eſt bon & utile à tes concitoyens, ce qu'ils doivent fuir ou pratiquer pour être heureux ?

Le Sçavant. Je ne me ſuis point amuſé à ces bagatelles.

EVANDRE. Il faut donc que tu ſçaches quelque choſe qui vaille mieux que tout cela ?

Le Sçavant. Oui, ſans doute. Je connais le nombre des étoiles ; je parle les langues des Nations les plus éloignées ; j'ai ſupputé combien il y a de grains de ſable dans l'eſpace d'une lieue ; & depuis peu, j'ai apperçu dans la Lune une nouvelle tache qui était échappée à Endymion lui-même.

EVANDRE. O Dieu ! que mes eſpérances ſont trompées ! Laiſſe-moi, laiſſe-moi. Je ne pourrai me remettre de tout le jour du trouble où je ſuis.



ACTE III.

SCENE I.

ALCIMNE, CHLOÉ, *un Serviteur d'Arates.*

ALCIMNE. REGARDEZ, ma mere ! voilà leurs tentes. Ce n'eſt pas ſans inquiétude que je vais trouver ces gens-là.

CHLOÉ. Prends courage, ma fille. Les Meſſieurs de la ville ſont bien gracieux pour les Bergeres.

ALCIMNE. C'eſt juſtement pour cela.

Le Serviteur. Reſtez ici. Je vais à la tente de mon maître, l'avertir de votre arrivée.

SCENE II.

ALCIMNE, CHLOÉ.

ALCIMNE. MAIS, ma mere, ma couronne de fleurs va-t-elle bien ? Auſſi vous ne me laiſſez jamais le temps d'en treſſer de nouvelles, ou de voir dans la fontaine comment elles vont. Ces Meſſieurs diront que je ſuis....

CHLOÉ. Oh ! pour le coup, je ne puis m'empêcher de rire. Voilà comme ſont les Bergeres ; il n'y a pas homme qui vive à qui elles ne veuillent plaire.

ALCIMNE. Point du tout ; je ne veux plaire qu'à mon Berger. Mais vous ne me dites pas....

CHLOÉ. Oui, oui, mon enfant, elle te fait fort bien.

ALCIMNE. Ce n'eſt pas-là ce que je vous demande. Dites-moi ce que nous ſommes venues faire ici ; je voudrais en être déja dehors.

CHLOÉ. Ma chere enfant, tu vas apprendre des choſes dont tu ſeras fort étonnée. Tu vas bientôt quitter ce pays & ma cabane.

ALCIMNE. Moi ? que je vous quitte ? cela ne ſera pas. Pourquoi donc m'inquiéter de la ſorte ?

CHLOÉ. Tu ſuivras ces Meſſieurs à la ville, mon enfant.

ALCIMNE. Je n'en ferai rien. J'irai plutôt me cacher dans la forêt, que d'aller avec ces gens-là. Ma mere, ſauvez-vous avec moi avant que quelqu'un vienne, autrement je m'enfuis toute ſeule.

CHLOÉ (*en la retenant.*) Attends donc.

ALCIMNE. Au nom des Dieux, laiſſez-moi aller.

CHLOÉ. Ecoute ce que j'ai à te dire. Tu vas trouver ici ton véritable pere.

ALCIMNE. Mon pere !

CHLOÉ. Oui, je ne ſuis pas ta mere, quoique je t'aime encore plus que ſi tu étais mon enfant.

ALCIMNE. Il faut que vous ne m'aimiez guere, pour me dire des choſes ſi affligeantes.

CHLOÉ. Non, mon enfant, je ne ſuis point ta mere. Tu es la fille d'un grand Seigneur de la ville. Il y a ſeize ans

que l'homme qui vient de nous conduire ici, t'a remiſe entre mes mains, ſuivant un ordre que ton pere en reçut dans un ſonge. Il eſt ici, & il vient te retirer.

ALCIMNE. Dieux ! que vous m'étonnez ! je ſuis toute hors de moi-même. Il faut que ce que vous me dites-là ſoit vrai, car vous ne voudriez pas vous amuſer ainſi à mes dépens. Puiſque la choſe eſt ſûre, il faut qu'Evandre & vous me ſuiviez à la ville. N'eſt-il pas vrai que vous viendrez avec moi ? autrement je n'irais pas ; non ſûrement je n'irais pas. Voyez-vous ce Monſieur qui ſort de cette tente ? C'eſt, ſans doute, un Seigneur ; car ſon habit eſt tout brillant d'or. Comme il a l'air plein de bonté ! Le cœur me bat. Ah ! ſi mon pere eſt ici, je ſouhaite que ce ſoit-là lui !

SCENE III.

ARATES, ALCIMNE, CHLOÉ, *un Serviteur d'Arates, deux Suivantes.*

ARATES (à part à ſon Serviteur.)

SOIS bien ſûr que je ſçaurai récompenſer le ſervice important qu tu m'as rendu. Eſt-ce là cette femme (*en regardant Chloé*) à qui tu as remis ma fille ?

Le Serviteur (à part à Arates.) Oui, mon maître, c'eſt elle. Je l'aurais reconnue aux ſeuls traits du viſage, quand elle ne m'aurait pas repréſenté la bague que je vous ai rendue. Voilà

aussi votre fille ; elle est si belle, que vous la reconnaîtrez avec plaisir.

ARATES s'avance vers sa fille. Je te bénis, ma fille Dieux ! qu'elle est aimable, vous m'avez exaucé au-delà de mes vœux. Embrasse-moi, ma chere enfant.

ALCIMNE. Ah ! mon cœur m'avait dit que vous étiez mon pere.

ARATES. Quel pere est plus heureux que moi ! De quelle joie suis-je pénétré ! ô ma fille !

ALCIMNE. O mon pere !

ARATES. Rendons graces aux Dieux de nous avoir comblés de tant de faveurs. (*A Chloé.*) O ma bonne femme, que tes soins ont bien réussi !

CHLOÉ. Ce sont les Dieux qui les ont bénis. Monsieur, je vous remets votre fille : c'est bien la plus aimable enfant que vous puissiez desirer.

ARATES. Que j'aimerai en elle l'innocence de son ame & de son cœur ! Ma bonne femme, tes soins seront bien payés. (*A sa fille.*) Embrasse-moi encore une fois, ma chere enfant.

ALCIMNE. Avec quelle joie j'embrasse le meilleur des peres !

ARATES. Chloé peut retourner à sa cabane, mettre ordre à ses petites affaires, en attendant que je l'envoie chercher, & que je l'emmene avec nous à la ville. Je vais trouver le Prince pour lui faire part de mon bonheur. Toi, mon enfant, reste avec ces femmes que j'ai fait venir avec moi, pour te servir ; je te rejoindrai bientôt dans ma tente.

SCENE IV.

ALCIMNE, CHLOÉ, *deux Suivantes.*

CHLOÉ. ADIEU, ma fille. Je ne t'appellerai jamais autrement. Je vais retourner à ma cabane.

ALCIMNE. Adieu, ma mere. Mais ne ſoyez pas long-temps ſans revenir. Promettez-moi que vous reviendrez bientôt.

CHLOÉ. Oui, je te promets de te rejoindre dès que j'aurai arrangé mes petites affaires.

SCENE V.

ALCIMNE, *deux Suivantes.*

La I. Suivante. NOUS nous trouvons fort heureuſes, d'avoir été choiſies pour être à votre ſervice.

La II. Suivante. Oui, nous ſerons fort heureuſes, ſi vous daignez nous honorer de votre bienveillance.

ALCIMNE. Vous êtes bien bonnes, mes belles Dames, de me témoigner tant d'amitié pour la premiere fois que vous me voyez.

La I. Suivante. Nous ſommes à vos ordres. C'eſt-là l'intention de Monſieur votre pere.

ALCIMNE. Quand je vous comprendrais, je ne vois pas ce que je pourrais vous ordonner. Comment peut-il ſe

faire qu'une ſeule perſonne ait aſſez de beſoins, pour qu'il lui ſoit néceſſaire d'en avoir deux autres auprès d'elle ? Il faut donc qu'elle n'ait autre choſe à faire qu'à les regarder les bras croiſés, pendant qu'elles ſont empreſſées à la ſervir ?

La II. Suivante. Une grande Dame ne doit s'occuper qu'à ſe donner des graces. Tout le reſte nous regarde. Au moindre clin d'œil, nous exécutons ſes volontés. Elle a toujours mille petites choſes à commander.

ALCIMNE. Je ne comprends rien à cela. Ce ſerait auſſi ridicule que ſi, voulant avoir une violette que je pourrais cueillir moi-même ſans peine, j'ordonnais à ma compagne de la cueillir pour moi.

La I. Suivante. Quand elle ſerait tout près de vous, il ne faudrait pas vous donner la peine de vous baiſſer.

ALCIMNE. Je ne ſerai jamais effrontée & pareſſeuſe juſqu'à ce point-là.

La II. Suivante. Permettez-moi de vous dire, qu'il faut que vous renonciez aux mœurs de la campagne, pour ſuivre celles de la Cour. Une grande Dame doit ſçavoir tenir ſon rang. Nous avons ordre de ne point vous quitter & de vous donner des leçons.

ALCIMNE. J'aime bien mieux nos mœurs; elles ſont ſimples, naturelles, & s'apprennent toutes ſeules. Parmi nous, on ne voit perſonne en donner des leçons; on s'en moquerait, comme de quelqu'un qui voudrait apprendre à un oiſeau un autre chant que le ſien. Mais dites-moi quelque

chofe de la maniere dont on vit à la ville. Je crains fort de ne pas la trouver de mon goût.

La II. Suivante. Le matin, quand vous vous éveillez, ce qui n'eft qu'à midi ; car les Dames du grand monde ne s'éveillent pas à l'heure des artifans....

ALCIMNE. A midi ? Je n'entendrais donc plus, le matin, le chant des oifeaux ; je ne verrais donc plus le lever du Soleil, cela ne m'accommoderait pas.

La I. Suivante. Cette forte de plaifir ferait pitié aux Dames de la Cour.

ALCIMNE. Mefdemoifelles, ce que vous me dites-là n'a guere de raifon. Il faut donc que je m'attende à une étrange façon de vivre ! Elle commence déja bien. Continuez.

La II. Suivante. Quand vous voulez vous lever, nous entrons dans votre appartement pour vous habiller, ce qui doit toujours durer plus d'une heure ; enfuite vous paffez le refte de la matinée à vous regarder dans un miroir, & à retoucher à tout ce que nous avons fait.

ALCIMNE. Cet habillement eft donc bien extraordinaire, puifqu'avec deux compagnes, pour m'aider, je ne puis pas être prête en une heure. Telle que vous me voyez, je fuis vêtue auffi-bien & auffi proprement peut-être qu'aucune Bergere de ce canton. Tous les matins je me lave le vifage avec de l'eau de notre fontaine ; je treffe mes cheveux, & j'y mêle des fleurs toutes fraîchement cueillies ; je m'en fais auffi un bouquet que je place fur mon fein, & cependant je me trouve

trouve en état de travailler lorſque le Soleil ne fait que de ſe lever.

La I. Suivante. Tout cela eſt bon pour celles qui vivent à la campagne.

La II. Suivante. Quand vous arriverez à la ville, on viendra auſſi-tôt vous rendre des viſites; il ne ſera queſtion que de vous dans toutes les compagnies; tous les jeunes Seigneurs de la Cour s'empreſſeront autour de vous; on vous propoſera toutes ſortes d'amuſements, tels que le bal, les concerts, des repas fins & délicats, enfin des plaiſirs variés à l'infini.

ALCIMNE. Oui; mais ma liberté ſouffrira de toutes ces complaiſances; elles me feront fort à charge, ſi je ſuis toujours dans le cas de faire la volonté des autres, ſans pouvoir faire la mienne.

La I. Suivante. Votre beauté ne manquera pas de vous faire beaucoup d'amants. Il faudra (ceci mérite la plus grande attention de votre part) vous étudier à plaire à tous, & à ne donner à chacun que peu d'eſpérance. Plus une Dame a de ſoupirants, & plus elle excite l'envie des autres femmes. Penſez combien il ſera flateur pour vous, de voir tous vos amants chercher à ſe ſurpaſſer les uns les autres en eſprit, en magnificence, en témoignages de leur paſſion, tout cela pour s'attirer des regards de préférence: vous menerez la vie du monde la plus délicieuſe.

ALCIMNE. Je ne menerai point cette vie-là; non ſûrement.

La II. Suivante. Pourquoi ? Vous ne ſerez pas flatée de voir tous les jeunes Seigneurs vous faire la cour, & vos rivales ſécher de jalouſie ?

ALCIMNE. Non : cela ne me paraît pas plaiſant. Je ne puis ni ne veux déguiſer mes ſentiments ; je ne laiſſerai croire à perſonne que j'ai de l'amitié pour lui, ſi je n'en ſens pas ; & tous vos Seigneurs m'ennuieront en me parlant d'amour, parce que je n'aimerai jamais que celui que j'aime déja.

La II. Suivante. Quoi ! Vous aimez déja ?

ALCIMNE. Oui, ſans doute ; je ne rougis pas d'en convenir. J'aime un Berger de tout mon cœur, & lui, il m'aime de tout le ſien. Il eſt beau comme le Soleil levant, charmant comme le Printemps ; le roſſignol ne chante peut-être pas ſi bien que lui . . . .

La I. Suivante. Ha ! ha ! ha ! pardonnez-moi ſi je ris, ma belle maîtreſſe, je ne puis me retenir davantage. Votre amour ne m'inquiete guere. Dès que vous ſerez arrivée à la ville, vous oublierez ce Berger. Vous rirez vous-même à vos dépens, quand vous aurez vu les jeunes Seigneurs de la Cour, & que vous aurez comparé leur eſprit & leurs graces avec la ſimplicité d'un Berger. Pour lui, je le plains ; il ne pourra jamais réparer ſa perte. Qu'il va faire des doléances ! tous les échos vont en être étourdis.

ALCIMNE. Ne vous moquez pas de lui ; je vous jure que je m'oublierai plutôt moi-même que de l'oublier jamais. Je n'écouterai aucun de vos Seigneurs. Oui, mon bien-aimé, tu ſeras le ſeul que j'aimerai toujours. Ces arbres verts mourront,

le Soleil cessera d'éclairer ces belles prairies, avant que ton Alcimne te toit infidelle. Oui, mon bien-aimé, je fais le serment....

La I. Suivante. Ne le faites pas ; votre pere ne vous laissera point avilir jusques-là votre illustre naissance.

ALCIMNE (*avec colere.*) Que voulez-vous dire? mon illustre naissance? Eh quoi! peut-il y en avoir qui ne soit noble & honorable? Oh! je n'entends rien à toutes vos leçons. Il faut y mettre moins d'esprit & plus de naturel. Non, je ne les comprendrai jamais. Mon pere est raisonnable, j'en suis sûre. Il ne voudra pas que j'abandonne ce que j'aime le mieux au monde, & que j'aime ce que je hais le plus. Je ne vous quitterai qu'à regret, charmantes retraites, ombrages frais, occupations innocentes ; je vous préférerai toujours au fracas de la ville ; mais il faut que je vous quitte pour suivre un pere que je chéris. Il ne sera pas venu me chercher ici pour me rendre malheureuse : oui, je serais malheureuse plus que je ne puis dire, s'il voulait me séparer de celui que j'aime plus que moi-même! Oh! ne me donnez pas ces inquiétudes, mes amies! N'est-il pas vrai que j'aurais tort de les avoir?

La II. Suivante (*à part.*) Elle ne voudra sûrement pas venir à la ville, si on lui ôte toute espérance. La pauvre enfant a le cœur trop malade. (*A Alcimne :*) Votre pere ne contraindra point votre inclination, je l'espere.

ALCIMNE. Moi, j'en suis persuadée : dès que je le reverrai, je me jetterai dans ses bras : je le serrerai sur mon sein aussi étroitement que le lierre embrasse l'ormeau ;

je joindrai mes larmes à mes prieres, & ſûrement.... Mais il faut que je m'en aille ; mon Berger doit s'impatienter de ne pas me voir arriver.

La I. Suivante (*en l'arrêtant.*) Permettez, Madame, vous ne pouvez pas le voir encore.

ALCIMNE. Pourquoi cela? Que voulez-vous donc dire?

La II. Suivante. Nous avons ordre de vous mener à votre tente, & de vous y habiller d'une maniere convenable à votre rang.

ALCIMNE. Mais vous allez me retenir long-temps ; il faut que vous me promettiez auparavant que vous aurez fait en moins d'une heure.

La II. Suivante. Nous ne vous demandons que quelques minutes.

ALCIMNE. Tenez-moi parole, ou bien....

SCENE VI.

EVANDRE, (*habillé magnifiquement.*)

ME voilà enfin débarraſſé des importuns qui m'ont tant retardé. Qu'il y a déja long-temps que je n'ai vu ma chere Alcimne ! Peut-être m'a-t-elle attendu juſqu'à cette heure auprès de la fontaine ! Je viens d'y courir ; mais il était trop tard, elle n'y était plus. Je l'ai cherchée en vain ſous les berceaux que nous avons conſacrés à notre amour. Ah ! que je ſuis impatient de la trouver ! ſçait-elle tout ce qui vient de

ſe paſſer ? Il me tarde de lui conter tout, de lui dire qu'elle ſeule peut me rendre heureux. Oui, ma bien-aimée ! tu peux ſeule faire mon bonheur : ce n'eſt que dans tes bras que je puis revenir de ma ſurpriſe & de mon trouble. Il eſt vrai que mon pere n'eſt pas inſtruit de mon amour ; mais voudrait-il m'empêcher d'aimer la plus belle & la plus ſage des Bergeres ? Il n'en fera ſûrement rien. Il ne me forcera pas de manquer aux ſermens que j'ai faits en préſence des Dieux. Il convien-dra ſans peine que, parmi toutes les Princeſſes du monde, il n'en eſt aucune qui ſoit auſſi aimable que mon Alcimne. Je vais la chercher encore ; je l'engagerai à ſe revêtir de la robe qu'elle porte les jours de fête, & qui eſt blanche comme la neige ; je lui ferai treſſer une couronne de fleurs nouvelles pour en parer ſes cheveux, & alors je la menerai à mon pere ; je lui dirai combien de fois j'ai juré aux Dieux que je l'aimerais toujours, & que je n'aimerais qu'elle .... Mais voudra-t-elle me ſuivre ? Pourra-t-elle ſe réſoudre à quitter cette habitation charmante ? Pourquoi en douterais-je, ſçachant quelle eſt ſa tendreſſe pour moi ? Le deſir de ſuivre ce qu'elle aime l'emportera dans ſon cœur ſur les agréments de ces lieux. Mais il faut que je tâche de la joindre. Quelle ſera ſa ſurpriſe en me voyant ſi magnifiquement vêtu ! Que les hommes ſont inventifs ! Que j'ai trouvé de richeſſes dans la tente de mon pere ! comment peut-on être heureux, quand on a beſoin de tant de choſes ? Juſqu'à préſent la peau d'une chevre toute blanche, ou agréablement tachetée, avait paré mes épaules ; on me fait porter aujourd'hui un habillement

bigarré, comme le ſont nos prairies dans le printemps. Je crains, je crains bien que les jours de la paix & du bonheur ne ſoient écoulés pour moi. On me deſtine à d'importantes occupations : daignent les Dieux m'y aſſiſter ! Claires fontaines, boſquets délicieux, où j'ai paſſé avec tant de charmes les années de ma jeuneſſe, je vous quitte pour un genre de vie que je ne connais pas. Troupeaux chéris, confiés à mes ſoins, je vous quitte pour aller veiller ſur des hommes qui me confient le ſoin de leur bonheur ! Qu'il eſt glorieux, qu'il eſt beau de pouvoir rendre heureux ſes ſemblables ! Mais pourrai-je porter ce fardeau pénible ? O jours charmants, je ne vous oublierai jamais ! Toutes les fois que le printemps ranimera la nature, je viendrai viſiter cette habitation champêtre : tu m'y accompagneras, ma chere Alcimne ; nous ſacrifierons aux Dieux dans ces paiſibles retraites, où les Zéphyrs nous careſſaient de leurs haleines. Où es-tu, ma chere Alcimne ! Qu'il me tarde de me précipiter dans tes bras ! Je veux preſſer mon cœur palpitant ſur le tien ; je veux te conjurer....

SCENE VII.

PYRRHUS, EVANDRE.

PYRRHUS. Mon fils ! il y a bien long-temps que je ne t'ai vu. Pourquoi t'es-tu dérobé à ma tendreſſe ?

EVANDRE. Je voulais faire mes derniers adieux à ces lieux charmants, avant de m'en éloigner.

PYRRHUS. As-tu tant de peine à les quitter? Ces richesses, ce bonheur auquel les Dieux t'appellent, n'ont-ils aucun attachement pour toi?

EVANDRE. Je vous avouerai que cette magnificence m'a frappé; l'éclat dont brille votre tente m'a rappellé la brillante parure de nos prairies, lorsque les fleurs humectées de rosée s'ouvrent aux premiers rayons du Soleil; mais nos prairies sont encore plus belles. J'ai vu, parmi vos richesses, mille choses dont je ne connais ni les noms, ni l'usage. Mais dites-moi, mon pere, faut-il qu'un Prince soit toujours investi d'une troupe d'importuns?

PYRRHUS. Les bons & les méchants se rassemblent toujours où se trouvent la puissance & les richesses.

EVANDRE. Quand un arbre est en fleurs, on y voit des insectes paresseux à côté de l'abeille. Serait-ce la même chose?

PYRRHUS. Oui.

EVANDRE. Mais il me paraît insupportable de voir sans cesse autour de moi s'empresser des gens dont je n'ai aucun besoin. Il faut qu'ils croient, en me tenant dans cette sujétion, que je ne suis point homme comme eux.

PYRRHUS. Mon fils, c'est-là le privilege des Princes. C'est un bien foible dédommagement des peines qu'ils se donnent pour faire observer les loix, & pour rendre leurs peuples heureux.

EVANDRE. Mais, mon pere, ſi les hommes choiſiſſent leurs Princes parmi eux, ils choiſiſſent, ſans doute, le plus ſage & le plus vertueux : voilà pourquoi leur choix eſt tombé ſur vous. Comment donc, ſans ſçavoir ſi je vous reſſemblerai, des hommes peuvent-ils être aſſez fous pour me dire que je régnerai un jour ſur eux ? Confierait-on le ſoin de ſa vigne à quelqu'un qu'on ne ſçaurait pas habile à la tailler ?

PYRRHUS. Je répondrai une autre fois à tes queſtions : en voilà aſſez pour aujourd'hui. Dis-moi, à ton tour, pourquoi tu as l'air ſi triſte ? Te fais-tu une peine de venir habiter mon palais ?

EVANDRE. Non, mon pere ; je vous ſuivrai ſans le moindre regret, ſi ſeulement....

PYRRHUS. Quoi ! ſi ſeulement ?

EVANDRE. Si ſeulement Alcimne.... Hélas !

PYRRHUS. Tu ſoupires, mon fils ! (*à part.*) Il ne ſçait pas encore le deſtin d'Alcimne ; je veux m'amuſer de l'agréable ſurpriſe que je lui prépare.

EVANDRE. Si vous conſentiez ſeulement qu'Alcimne me ſuivît....

PYRRHUS. Alcimne ! mon fils, j'ai entendu parler de ton amour pour elle ; mais il faut que tu voies auparavant la fille d'Arates, que je te deſtine pour épouſe.

EVANDRE. Ah, mon pere !

PYRRHUS. Songe que tu trahirais mes intentions, ſi tes deſirs ne s'accordaient pas avec les miens.

EVANDRE. Ah, Dieux ! que je ſuis malheureux !

PYRRHUS.

PYRRHUS. Il te ſuffira de la voir pour l'aimer : elle eſt belle comme le jour.

EVANDRE. O mon pere, permettez .... Ah, mon pere ! Il me ſera impoſſible ....

PYRRHUS. N'acheve pas : voilà ſon pere qui vient.

SCENE VIII.

PYRRHUS, EVANDRE, ARATES.

ARATES (à Evandre.)

PERMETTEZ-MOI, mon Prince, de vous préſenter ma fille, dont la deſtinée eſt ſi ſemblable à la vôtre. Mais pourquoi êtes-vous ſi triſte, mon Prince ?

EVANDRE (à Arates.) Il faut bien que je la voie, puiſque mon pere l'ordonne. (*A part.*) Ah, Dieux ! mon pere a juré le malheur de ma vie !

ARATES. J'eſpere, mon Prince, que rien ne troublera la joie d'un ſi beau jour.

PYRRHUS. C'eſt l'amour, qui lui fait quitter ce pays à regret.

ARATES. Le Prince aura à choiſir dans toutes les Cours, parmi les plus belles Princeſſes.

PYRRHUS. J'ai déja fait ce choix pour lui, & voilà ce qui le déſole. Où eſt votre aimable fille ?

ARATES. La voici.

EVANDRE. Au moment où je me croyais le plus infortuné des hommes, j'en ſuis le plus heureux.

ALCIMNE. Au moment où je craignais de ſuccomber ſous l'excès de ma douleur, je ſuccombe ſous l'excès de ma joie.

PYRRHUS. Mes enfants, que les Dieux béniſſent votre amour. Ils vous ont formés l'un pour l'autre. (*A Arates.*) Es-tu content, mon ami?

ARATES. Je ſuis tranſporté au point que je ne puis vous exprimer ma reconnaiſſance.

PYRRHUS. Allons, mes enfants, ſuivez-moi. Il faut faire part de notre joie à toute la contrée, & qu'elle célebre avec nous ce jour de fête.

EVANDRE. Mais, mon pere, que deviendra Lamon?

PYRRHUS. Il m'a dit que ce ne ferait pas ſans peine qu'il me ſuivrait à la ville. Je ne l'y emmenerai point : mais je le rendrai le plus riche & le plus heureux des Bergers.

ERASTE.



Mon Fils! Ma Fille! c'est donc vous que je vois.

Le Barbier l'ainé Inv. G. Texier Sculp.

SCENE PREMIERE.

La Scene repréſente un lieu ſolitaire environné d'arbres & de buiſſons. On voit au fond la cabane d'Eraſte.

ERASTE (*tenant un fuſil de chaſſe, qu'il met à côté de lui d'un air chagrin.*)

ME voilà donc de retour, après avoir chaſſé la moitié de la journée ſans le moindre ſuccès. Cruelle ſituation! n'avoir pas un pain dans ma cabane; chercher des bêtes, hélas! innocentes, pour leur donner la mort, & parcourir inutilement les montagnes aux ardeurs d'un ſoleil brûlant. Ah! la faim finira bientôt notre miſere. Rentrons: mais non: il faut que je cache auparavant le chagrin qui me dévore. Ne permets pas, grand Dieu, que mon accablement paraiſſe aux yeux de Lucinde! Vertueuſe femme! avec quel courage tu ſouffres la pauvreté, l'extrême pauvreté! Je te vois traîner ſans peine la vie dans l'indigence; cette vie malheureuſe que tu cherches à me rendre plus ſupportable à moi-même. Tu plains en ſecret notre miſere commune; & ſi je m'approche de toi, tu eſſuies promptement tes larmes, de peur qu'elles n'augmentent mon affliction. Oui, grand Dieu! tu récompenſeras à la fin ſa vertu! Qu'elle mérite d'être heureuſe! Et comment

pourrais-je être tranquille ! C'eſt moi.... eh ! cruelle penſée ! oui, c'eſt moi qui ſuis la cauſe de ſon malheur & de la miſere de nos enfants ! Et ce qui met le comble à mes chagrins, c'eſt de n'avoir aucun moyen de reconnaître ſa généroſité ! Cependant notre pauvreté augmente de jour en jour, notre vie devient toujours plus déſeſpérée. Le peu de bien que j'avais a été conſumé par nos preſſants beſoins : un orage vient de ruiner notre moiſſon mûriſſante. Hélas ! à qui m'adreſſer? Mon propre pere me laiſſe ſans ſecours ! Mes lettres les plus tendres, ces tableaux touchants de ma miſere, n'ont jamais pu le fléchir ! il n'a jamais daigné me faire réponſe ; depuis cinq ans je ne lui ai donné aucune de mes nouvelles. Eſt-il poſſible qu'un pere ſoit aſſez cruel, pour laiſſer ſans ſecours un fils qu'il ſçait être dans la derniere indigence? & mon ſeul crime, hélas ! eſt d'avoir rempli, contre ſa volonté, les promeſſes les plus ſolemnelles envers une digne femme, privée à la vérité des biens de la fortune, mais qui raſſemble en elle toutes les perfections. Vertueuſe Lucinde, après avoir cédé à mon amour & à mes ſerments les plus ſacrés, il fallait donc t'abandonner à la honte & à l'infamie ; expoſer au mépris d'un monde injuſte, celle qui mérite l'eſtime de l'univers. Ah, ciel ! & comment aurais-je pu ſupporter enſuite le poids des honneurs & des richeſſes? Les cris de ma conſcience n'auraient-ils pas noirci, par leurs tourments infernaux, toutes les penſées riantes de mon ame? Je trouve du moins, malgré l'amertume de nos chagrins, un adouciſſement à nos maux, dans cette compaſſion mutuelle que nous fait éprouver notre amitié, dans ces empreſſements

empreſſements que nous avons pour nous rendre l'un à l'autre notre malheur moins ſenſible. Peut-être auſſi ces larmes que nous verſons l'un pour l'autre ne couleront pas toujours ; peut-être mon pere aura enfin pitié.... Mais voilà le plus jeune de mes deux fils qui vient vers moi. Grand Dieu ! quel ſera enfin le ſort de mes enfants ? Eſſuyons nos larmes, & prenons un air ſerein ; il ne faut pas que ce cher enfant s'apperçoive de mes chagrins.

SCENE II.

LE FILS, ERASTE.

Le Fils (*courant vers ſon Pere & embraſſant ſes genoux.*)

MON cher pere !

ERASTE. Mon cher enfant, d'où viens-tu ? tu me parais bien joyeux.

Le Fils. Je viens d'auprès de la colline : je me ſuis arrêté quelque temps avec le petit gardeur de chevres. Que ſon état me fait pitié !

ERASTE. Et pourquoi, mon enfant ?

Le Fils. Il était aſſis auprès de ſes chevres, & il pleurait. Il pleurait.... Je n'ai pas mangé de tout le jour, m'a-t-il dit, je meurs de faim. Tiens, lui ai-je dit, voilà tout ce que j'ai, & je lui ai donné le pain de mon dîner que j'avais heureuſement conſervé. A la vérité, j'avais faim auſſi ; mais

j'étais ravi de le voir manger avec tant de joie & tant d'appétit.

ERASTE. Le bon enfant ! Je te bénis, mon cher Fils.

Le Fils. Si le petit Chevrier avait eu quelque chofe à donner, & qu'il m'eût vu pleurer de faim, il aurait fait tout comme moi.

ERASTE. Tu fçavais cependant que nous n'avions plus de pain chez nous.

Le Fils. Oui ; mais j'ai toujours eu beaucoup de plaifir à lui donner ce que j'en avais. D'ailleurs ne m'avez-vous pas fouvent dit, que Dieu récompenfe ceux qui font du bien aux autres ?

ERASTE. Tiens, baife-moi, mon cher fils. O Dieu ! jufqu'à quand laifferas-tu dans la mifere une pareille innocence ? (*Il effuie fes larmes.*)

Le Fils. Mais vous pleurez, mon pere ! Oh ! mon pere, ne pleurez pas.

ERASTE. Je ne pleure pas, mon fils. Va-t-en maintenant vers la colline voir fi ton frere ne revient pas des montagnes ; tu prendras garde en même-temps fi Simon revient de la ville.

Le Fils. J'y vais, mon pere.



SCENE III.

ERASTE.

LE triſte état de ces innocents me fend le cœur. Je n'avais pas encore été privé de toute reſſource comme je le ſuis en ce jour. (*Il ſe promene & paraît dans une profonde rêverie.*) O Dieu! .... la meilleure des femmes! .... ces enfants innocents! ..... O toi, qui conduis ma deſtinée, daigne m'aſſiſter, grand Dieu! ne permets pas que je murmure contre la ſageſſe de tes voies, & que je doute jamais de ta providence. Allons, rentrons dans la cabane; mais tâchons auparavant de prendre un air tranquille. Je ſens que la nature bienfaiſante vient à mon ſecours; la fraîcheur de ces vents va m'aider à ſécher mes larmes.

SCENE IV.

LUCINDE, ERASTE.

LUCINDE. BON jour, mon cher. (*Elle lui ſerre la main.*) Je te ſalue du fond de mon cœur.

ERASTE (*l'embraſſant.*) Je te bénis, ma chere. Comment as-tu paſſé ton temps depuis que je t'ai quittée?

LUCINDE. Ah! dans le plus grand contentement. J'ai

été aussi joyeuse que je puis l'être sans toi. Je n'ai cessé de chanter, en vaquant à mes petites occupations.

ERASTE. Chere épouse, j'admire ta fermeté dans l'infortune. Je vois en toi une vraie héroïne.

LUCINDE. Mon bonheur est de te posséder, & de posséder la vertu qui soutient toujours notre courage. Je ne suis malheureuse, que lorsque tu crois l'être toi-même.

ERASTE. Dieu! quelle tendresse pour moi! C'est cependant cette même tendresse, ma chere, qui t'a mise dans la malheureuse situation où tu es, & qui réduirait une ame ordinaire au désespoir.

LUCINDE. O mon cher ami, je te conjure par ce qu'il y a de plus saint, ne trouble point sans cesse notre repos par de pareils reproches; ils offensent trop ma tendresse. Je te proteste, & je prends le Ciel à témoin, que ma tranquillité n'est point feinte. Je suis heureuse en te possédant, & sans toi tout bonheur me serait insupportable.

ERASTE. Il est donc bien vrai que, malgré notre pauvreté extrême, malgré notre état désespéré, cet air de tranquillité que je vois en toi n'est point affecté, pour me déguiser tes chagrins? Il est donc bien sûr qu'il vient du calme intérieur de ton ame?

LUCINDE. Je n'ai de chagrin, que lorsque je te vois toi-même dans l'inquiétude.

ERASTE. Ha, quelle bonté!

LUCINDE. Souviens-toi qu'il y a par milliers des personnes

plus malheureuſes que nous. Faut-il qu'un mécontentement volontaire nous rende plus malheureux qu'elles ?

ERASTE. Il ne nous rendrait pas plus pauvres, ma chere, (les oiſeaux du Ciel le ſont moins que nous.) Hélas ! nous n'avons rien dans notre cabane, qui puiſſe nous ſervir de nourriture. Je viens de courir d'une montagne à l'autre ; j'eſpérais que ma chaſſe me donnerait quelque reſſource ; mais je n'ai pas rencontré le moindre gibier. Affreuſe indigence ! je la ſupporterais cependant ; ton courage ſuffirait pour ranimer le mien : mais quand mes regards tombent ſur nos enfants, quand je leur vois les larmes aux yeux ; des larmes qu'ils s'efforcent de retenir de peur de nous affliger : ô Dieu ! comment la douleur la plus vive ne percerait-elle pas mon cœur ?

LUCINDE. Mon ami, un malheur qui n'exiſte encore que dans l'imagination, ne doit pas abattre notre courage. Notre fils ainé eſt allé dans la forêt voiſine pour y cueillir des fruits, il ne reviendra pas ſans en apporter. Nous pouvons d'ailleurs eſpérer beaucoup des ſoins de Simon, qui arrivera bientôt de la ville.

ERASTE. Je ſuis honteux, ma chere, de voir que la crainte a tant de pouvoir ſur moi.

LUCINDE (*lui montrant une piece de broderie.*) Outre cela, voici un ouvrage que je viens d'achever. Simon pourra le porter à la ville, & le vendre à cette marchande qui a toujours très-bien payé mes ouvrages. Ne perdons point patience, mon cher. Rappelle-toi le paſſé. Nous nous ſommes

fouvent trouvés dans des circonftances défefpérées, & le fecours a été toujours plus près de nous que nous ne le croyions.

ERASTE. La nobleffe de ton ame met en toi un fond inépuifable de confolation. Pour moi, je ne puis me mettre à l'abri des inquiétudes. Que deviendront enfin nos enfants? Abandonnés de tout le monde, quelles voies pourrons-nous leur indiquer pour les conduire à une fortune honnête?

LUCINDE. Les voies de la vertu, mon cher; elles font infaillibles.

ERASTE. Oui. Mais la vertu dans les fouffrances préfente cependant un trifte fpectacle. Et qu'il eft difficile de conferver, fans atteinte, la vertu dans le fein de fon ame, lorfqu'on eft affiégé au-dehors par toutes fortes de malheurs. Ah! tout le bonheur que je leur defire, c'eft qu'ils puiffent traîner leur vie fans être confondus ~~avec la vile populace~~. Hélas! ils feront toujours fort au-deffous du rang, auquel leur naiffance les deftinoit. Faffe le Ciel, ô mon Pere! faffe le Ciel que les foupirs que ta févérité m'arrache, ne tourmentent jamais ton ame! Qu'ils ne fe faffent pas même fentir à toi, lorfque tes petits-fils un jour, fans être connus, demanderont à ta porte le pain des malheureux. Ah, Dieu!

LUCINDE. Pourquoi accroître cette mifere, dont l'avenir peut-être les garantira? la Providence a ouvert une infinité de voies qui menent à la fortune.

ERASTE. Oui, fans doute: mais eft-il poffible de les fuivre, lorfqu'on eft une fois plongé dans la plus affreufe

misere ? Rappelle-toi ce qui nous est arrivé ! A peine mon Pere nous eut-il abandonnés ; à peine le peu de bien que j'avais encore consumé par nos besoins, nous eut laissés dans la pauvreté ; à peine nous nous vîmes sans ressources & sans espérance, que tout le monde fut contre nous. Que nous est-il resté ?

LUCINDE. Le seul parti de quitter le monde, de nous sauver dans la solitude, d'établir notre séjour dans une des plus belles contrées de la terre, & d'y remettre notre sort entre les mains de la Providence.

ERASTE. Fort bien, ma chere ; mais ce n'est pas là le bonheur que je desire pour mes enfants. Quel bonheur, juste Ciel, que celui où l'on a besoin de toutes les forces de la raison pour ne pas succomber au désespoir !

LUCINDE. La situation où la Providence nous a placés, dans des vues, sans doute, très-sages, n'est pas si désespérée. Il est injuste de murmurer contre elle. Je viens de rendre visite à notre voisine. Son sort n'est-il pas beaucoup plus malheureux que le nôtre ? Chargée d'années, plus destituée de secours, & plus pauvre que nous ; tourmentée depuis long-temps par une maladie cruelle : hélas ! toutes les sombres perspectives de sa vie ne sont qu'une pauvreté & qu'une douleur continuelle. Il est très-rare cependant que j'aie vu en elle des moments d'impatience. Elle n'a d'espérance que dans la mort, qui peut-être ne terminera sa vie qu'après de longs tourments. Nous donc, qui avons eu le bonheur de recevoir une meilleure éducation, nous, dont l'esprit a été

plus cultivé, nous nous rendrions plus malheureux qu'elle par faibleſſe, & nous aurions la lâcheté de n'en pas ſupporter l'infortune ?

ERASTE. Non, cela ne ſera pas, ma chere.

LUCINDE. Non, mon cher époux, cela ne ſera pas. Non; louons la ſageſſe de la Providence; elle fait tout, elle dirige tout pour la meilleure fin; elle aime ſes créatures, & ne veille pas avec moins de ſoins ſur la plus petite que ſur la plus grande. Elle conſerve, & l'oiſeau qui chante dans nos buiſſons, & l'abeille qui bourdonne autour de nous, & le ver qui rampe à nos pieds. Et nous murmurerions contre ſes voies, parce que notre ſort n'attire pas les regards de l'envie ? Reprends courage; vois toute cette belle contrée qui nous ſourit. Un beau ciel & une ſoirée magnifique ſe préparent à embellir les adieux du jour, de ce jour qui a avancé notre carriere, & qui nous a rapprochés du développement de notre ſort.

ERASTE. Je te remercie mille fois, ma chere Lucinde! Quel bonheur pour moi, quel bonheur inexprimable de te poſſéder ! Tu as ſoutenu ma faible raiſon; tu as rendu la ſérénité à mon eſprit, ſérénité qui ne reſſemble pas, hélas! à un beau jour de Printemps; c'eſt la ſérénité plus triſte d'une nuit tranquille que la lune éclaire de ſes rayons. Tu calmes ſans ceſſe cette penſée, cette accablante penſée que mon Pere m'a abandonné, qu'il m'a entierement banni de ſon cœur.... Que lorſque tu rendras les derniers ſoupirs, ô mon Pere! un fils que tu as relégué loin de toi, ne pourra pas baigner de ſes larmes le lit où repoſera ton corps mourant,

qu'il

qu'il ne pourra pas entendre de tes levres ta derniere bénédiction. Daigne, dans ces moments, te ſouvenir de moi, & n'oublie pas de bénir un infortuné, qui a encouru tes diſgraces, & à qui tu donnas la vie.

LUCINDE. O le meilleur des époux ! ta raiſon aurait diſſipé elle-même ces ſombres penſées. Je n'ai fait que mettre devant tes yeux des motifs de conſolation que tu aurais trouvés toi-même mieux que moi dans un autre moment. Quant au ſouhait que tu fais à l'égard de ton pere, ah! faſſe le Ciel qu'il ſoit accompli ! Grand Dieu ! Je....

ERASTE. Je t'en conjure, ma chere, n'acheve pas. Ne te fais point de reproches à ce ſujet. Si je pouvais les écouter, je ſerais indigne du plus grand des bonheurs, du bonheur de te poſſéder.

LUCINDE. Non, Eraſte, je n'offenſerai pas ton amour, mais je dois te faire part de mes eſpérances. Quoi ! ſi ton pere était réconcilié avec toi ! s'il était inquiet en ce moment du ſort de ce fils qu'il a.....

ERASTE. Ah ! oui. Heureuſe penſée, qui autrefois a ſouvent répandu la joie ſur les moments les plus triſtes de ma vie, qui m'a ſouvent donné des jours heureux lorſque j'attendais, mais toujours en vain, quelque réponſe à nos lettres touchantes, à ces lettres qui, ſi elles fuſſent tombées entre les mains d'un inconnu, de l'homme du monde le plus indifférent, lui euſſent arraché des larmes de pitié. Et mon pere pourrait....

LUCINDE. Ce ſerait la plus grande des injuſtices envers un pere qui t'a tendrement aimé, ſi nous.....

ERASTE. Oui, la plus grande des injuſtices. Quoi ! ſerait-il poſſible, ô mon pere, que tu me haïſſes toujours, toi qui m'aimais autrefois ſi tendrement, qui remarquais avec une joie démeſurée le développement de mes faibles talents ? Quoi ! tu me haïrais toujours ? Dans les moments amers où le ſouvenir de ta colere me fait verſer des pleurs, ma conſcience ne me fait aucun reproche. O Ciel ! ſi je trouvais en moi la moindre faute, ta colere ſerait pour moi un fardeau inſupportable. Tu me rendras, oui, tu me rendras ta tendreſſe. Peut-être pleures-tu déja un fils à qui tu as refuſé ton ſecours, & que tu as abandonné à ſa cruelle deſtinée. Agréable penſée ! douce eſpérance, que tu es raviſſante ! Allons, que je lui écrive encore, que je lui marque notre ſituation, tout ce que notre amour pourra m'inſpirer de plus attendriſſant. Rentrons dans la cabane, je vais écrire dans le moment ~~; viens, ma chere, j'aurai~~ beſoin de ton ſecours.

LUCINDE. Viens, mon bien-aimé.

(*Ils rentrent en ſe tenant par la main.*)

SCENE V.

SIMON.

SONT-ILS partis ? . . . . . Pourvu du moins qu'ils ne me voient pas ſi-tôt. Ah ! c'eſt une mauvaiſe marque de craindre de les voir. (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) D'où vient mon cœur eſt-il ſi agité ? Pourquoi bat-il avec tant de

violence ? Quel eſt ce peſant fardeau que je ſens ſur ma conſcience ? Non ! non ! ceſſe de me pourſuivre, idée chagrine. Ne me reproche point une action que j'ai faite dans la meilleure intention du monde. Courage, Simon ! ton cœur trop ſenſible eſt dans les alarmes, parce que tu as oſé exécuter ce qui eût été un trait de ſcélérat dans toute autre circonſtance. Raſſure-toi ; ce n'eſt point un mal, l'intention & la néceſſité t'excuſent. Non, ſur ton ame, tu n'as point fait de mal. Mais je crains que quelqu'un ne vienne avant que j'aie compoſé mon viſage. (*Il tire une bourſe pleine d'argent.*)

Voici une bonne ſomme ; il y aura de quoi vivre pendant bien du temps. Mais voler, voler ſur le grand chemin ! Allons, ma conſcience, calme-toi. C'eſt pour la premiere & pour la derniere fois. J'aime mieux la diſette la plus affreuſe, & vivre en paix avec toi, que l'abondance avec ton inimitié... Ce n'eſt que pour nous ſoulager dans le beſoin extrême où nous étions, que j'ai été demander à ce voyageur, par force à la vérité, une petite partie de ſon ſuperflu. Et même il ne s'en paſſera que juſqu'à ce qu'il ſoit de retour chez lui ; là il trouvera dans ſes coffres de quoi ſe dédommager amplement de cette petite perte. Non, par Dieu, il n'eſt pas juſte que tant de faquins jouiſſent de la plus grande aiſance, tandis que mon vertueux maître, Lucinde ſon épouſe, leurs enfants & moi mourons de faim dans ce déſert. Le ſang me bout ! lorſque je vois ces orgueilleux, ces infâmes débauchés, ne tenir pas plus de compte des pauvres & des

malheureux que des bêtes, ſe promener de plaiſir en plaiſir, & diſſiper criminellement des biens qui n'ont été acquis la plupart que par la miſere d'autrui. Que le pauvre cependant meure de faim, que le malheureux périſſe & répande des larmes de ſang, en voyant ces monſtres dévorer impunément les biens de la terre, peu leur importe. Oh ! non, il eſt juſte que les pauvres en aient leur part, & je ne me repents point de ce que j'ai fait. Je... Ciel... J'entends du bruit?... quelqu'un vient.... non. Je tremble comme ſi l'on venait de me retirer du fond de la riviere. Vieux ſot que je ſuis ! Allons, je vais me déguiſer comme il faut ; & pour ne pas être embarraſſé, examinons ce que je dois dire. Je n'oſerais jamais dire la vérité à mon maître. Tais-toi, ma conſcience. Voyez comme un mal en amene un autre ! Allons, il en faudra venir là ; ma foi, il faudra mentir. Je dirai..... Eh bien, quoi ? . ~~.... le mal-adroit ! Ah, je ſuis~~ dans une ſituation délicate !..... Je dirai..... que j'ai..... Eh non, idiot ! Voyez la belle fineſſe. Dès le premier inſtant on ſçaurait tout.... Oui, oui, voici qui ira bien. J'ai rencontré dans la ville un homme très-bien mis, qui m'a reconnu, pour moi je ne le connais pas ; il m'a demandé ſi j'étais encore au ſervice d'Eraſte, & m'a dit que..... qu'il était pénétré de compaſſion, que..... Ah ! ah ! mais quelqu'un vient ! Ce ſont nos deux enfants. Voyez ſi l'on peut être un ſeul inſtant tranquille ! Allons, allons, je jouerai mon rôle à merveille.



SCENE VI.

*Les deux Fils d'*ERASTE, SIMON.

Premier Fils. SOYEZ le bien venu, Simon.

Second Fils. Ah, ah! Simon. Vous voici de retour; bon foir.

(*Simon eſt tout rêveur.*)

Premier Fils. Vous ne me paraiſſez pas de bonne humeur, Simon.

SIMON. Oüi, il y a quelque choſe dans ma folle de tête.

Second Fils. Vous êtes revenus bien tard de la ville.

SIMON. C'eſt que j'y avais beaucoup affaire.

Premier Fils. En avez-vous apporté quelque choſe?

SIMON. Oh, ſans doute. Nous ſommes à préſent dans l'abondance.

Second Fils. Ah! mon cher Simon.

Premier Fils. Pour moi, j'ai été chercher des fruits dans la forêt, & j'en ai rapporté plein mon panier.

SIMON. C'eſt fort bien. Vous êtes un aimable garçon; rien ne nous manquera donc ce ſoir.

Second Fils. Je voudrais bien être auſſi grand que mon frere, afin de travailler auſſi & de contribuer à notre ſubſiſtance.

Premier Fils. Le temps en viendra, mon cher frere.

Second Fils. Ah, mon frere, que je t'embraſſe! (*Ils s'embraſſent.*) Tu ne ſçaurais croire combien je t'aime. Notre pere & notre mere ſeront ſi aiſes! Nous n'avions rien à manger, & maintenant nous en aurons de reſte. Comme ma chere mere a pleuré aujourd'hui en travaillant à ſon ouvrage! Je ſuis entré dans la chambre où elle était aſſiſe devant ſon métier; elle ne me voyait pas. Elle n'a fait que pleurer, travailler & prier Dieu; & je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer auſſi. Elle m'a entendu, & a promptement eſſuyé ſes larmes, comme ſi elle n'avait pas voulu que je la viſſe pleurer. J'ai bien vu cependant qu'elle pleurait. Simon, dites-nous, pourquoi pleurent-ils ſi ſouvent l'un & l'autre? cela me donne toujours une grande inquiétude.

Premier Fils. Et à moi auſſi. Dites-nous-en la raiſon, ſi vous la ſçavez.

SIMON. Hem! mes enfants! je penſe qu'ils pleurent, parce que nous ſommes ſi pauvres.

Premier Fils. Pauvres! nous?

Second Fils. Nos voiſins qui habitent ſur la montagne ſont pauvres, mais nous nous ne le ſommes pas.

Premier Fils. Oui, nous le ſommes quelquefois. Nous l'étions ce matin, mais maintenant nous ne le ſommes plus; nous avons bonne proviſion. Et même eſt-ce que nous ne ſommes pas riches actuellement?

SIMON. Ah! ah! ah! les bons enfants!

Premier Fils. Vous riez, Simon! Mais n'eſt-on pas riche

quand on a de quoi subsister ? Nous avons maintenant notre nécessaire pour plus de trois jours.

SIMON. Les bons enfants que vous êtes !

Premier Fils. Mais, Simon, si nous sommes pauvres, qu'ont donc ceux qui sont riches ?

SIMON. Ils ont tout en abondance.

Premier Fils. Et qu'en ont-ils affaire ? N'est-ce pas avoir en abondance, lorsqu'on a plus qu'on a besoin d'avoir ?

SIMON. Oui, & malgré cela ils sont rarement contents.

Second Fils. Qu'ils sont singuliers ces gens-là !

Premier Fils. Est-ce qu'ils ne donnent pas le superflu à ceux qui n'ont rien ?

SIMON. Au contraire, ils prennent souvent au pauvre le peu qu'il a, pour augmenter encore leurs richesses.

Second Fils. Oh ! Simon ! tu vois que nous sommes des enfants, & tu badines avec nous. Qu'en dis-tu, mon frere ? Crois-tu qu'il y ait de pareils gens ?

Premier Fils. J'ai bien de la peine à le croire. Simon, je vous en prie, ne vous moquez pas de nous. Il ne faut pas mentir.

SIMON. Ce que je vous ai dit, n'est que trop vrai ; la ville est remplie de gens de cette espece.

Premier Fils. Mais si j'avais du superflu, je le donnerais à nos voisins, & nos pere & mere feraient de même.

Second Fils. Sans doute ; & moi aussi.

Premier Fils. Je ne connais pas de plus grand plaisir ; je pleure de joie lorsque je vois un pauvre qui nous remercie &

nous bénit de si bon cœur, parce que nous lui avons donné quelque chose dont nous nous passons sans peine.

Second Fils. Oui, mon frere, & moi aussi. Cela me fait plus de plaisir que si j'avais le plus bel oiseau du monde.

Premier Fils. Simon, dites-nous donc, pourquoi mon pere & ma mere pleurent de n'être pas riches? C'est une chose que je ne puis croire.

SIMON. Apparemment, c'est parce qu'ils auraient du superflu s'ils étaient riches, & qu'ils pourraient par ce moyen se procurer plus souvent le plaisir de soulager les pauvres.

Premier Fils. Ah! sans doute, Simon, vous l'avez deviné. Et je crois que je pleurerai aussi à l'avenir, de ce que nous ne sommes pas riches. Mais, viens, mon frere, rentrons chez nous; & vous aussi, Simon, venez avec nous.

SCENE VII.

SIMON.

ME voilà seul enfin. Oui, les voilà rentrés. Commençons par essuyer cette sueur accablante, nous rentrerons ensuite, &.... mais que vais-je leur dire? l'inquiétude, je crois, me l'a fait oublier. Allons, vieux idiot, ne tremble pas. Ferme, & ne baisse pas tant les yeux. Que tu sçais mal jouer le rôle de trompeur! Je vois bien que je suis trop vieux pour apprendre un nouveau métier, & sur-tout un métier qui est si fort opposé à ma nature. S'il pouvait me réussir pour cette seule

ſeule fois! . . . . . Je dois parler de ce Monſieur que je n'ai jamais vu dans la ville. Bon! . . . . . ah ciel! voilà mon maître qui vient. Allons, bonne contenance.

SCENE VIII.

ERASTE, SIMON.

ERASTE. Sois le bien venu, mon bon ami! N'es-tu pas fatigué? Il y a bien loin de la ville ici. Tu dois avoir beſoin de te repoſer.

SIMON. Fatigué? Non, je ne le ſuis point. Voici pluſieurs choſes néceſſaires que j'ai apportées de la ville.

ERASTE. Va les quitter dans la cabane, & reviens ici prendre le frais. Notre ſouper ſera bientôt prêt. (*Simon ſort, Eraſte le ſuit des yeux.*) L'honnête homme! Quel plaiſir pour moi, ſi je pouvais un jour récompenſer ſes ſervices! A la vérité, je nourris en ce moment dans mon cœur la plus douce des eſpérances. J'acheverai aujourd'hui même la lettre que j'ai commencé d'écrire à mon pere. Faſſe le Ciel que je n'eſpere pas en vain! Quels doutes terribles! mais quel raviſſement, ô Dieu! quelle joie céleſte, ſi mon pere, réconcilié avec moi, a la bonté de me répondre! Cette douce eſpérance me fait verſer des larmes; pourrais-je ſupporter la joie de cet heureux événement? Comme mes pleurs arroſeront les caracteres bénis que ſa main aura tracés . . . . . Quelle terreur, quel déſeſpoir, s'il eſt toujours inexorable! O Dieu,

écoute, écoute mes humbles prieres ; ne m'éprouve point par un malheur, qui eſt ſi fort au-deſſus de ma faibleſſe. Ne ſouffre point que mon pere deſcende dans le tombeau, ſans que je ſois rétabli dans ſes bonnes graces. Mais ſi j'envoyais vers lui Simon avec mon fils ainé : le voyage eſt long à la vérité ; cependant ſi cet aimable enfant remettait de ſa main innocente cette lettre à mon pere ; ſi, en embraſſant les genoux du vieillard, il lui demandait avec inſtance ſa bénédiction pour lui-même & pour moi..... Oui, je ne puis rien faire de mieux. On fait mille beaux projets dans l'infortune, qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à nous rendre notre malheur mille fois plus ſenſible. Et comment ſubſiſteraient-ils pendant ce long voyage ? (*Il va & revient d'un air rêveur. Simon reparaît, & ſe tient à l'écart comme un homme qui craint d'être vu : Eraſte l'apperçoit à la fin.*) Te voilà revenu, Simon. O mon unique ami ! ſi je pouvais un jour récompenſer ta fidélité !

SIMON. Votre bonté me récompenſe toujours libéralement du peu que je fais.

ERASTE. Non, cher Simon, je ne ferai jamais en état de reconnaître ton amitié. Lorſque mon pere, lorſqu'enſuite tout le monde m'eut abandonné, tu fus le ſeul de mes anciens domeſtiques qui t'attachas à moi. Hélas ! tu n'avais rien à eſpérer à mon ſervice ; j'étais moi-même ſans eſpérance. Tu m'as cependant ſuivi dans mon exil, tu as ſouffert avec moi la faim & l'indigence, & tu as négligé de faire ta fortune ailleurs.

SIMON. O mon Maître ! comme vous avez l'art de relever le peu que j'ai fait ! Vous ne me persuaderez jamais que je vous aie rendu de grands services .... Voici ....

ERASTE. Quoi ! mon ami ?

SIMON. Prenez toujours, prenez.

ERASTE. Qu'est-ce donc ?

SIMON. De l'argent .... que j'ai apporté de la ville.

ERASTE. Comment ? tant d'argent ! Mais d'où vient ta main tremble-t-elle ?

SIMON. Ma main ? .... elle tremble ! .... je pense .... que c'est de joie.

ERASTE. Tu balbuties ? Simon, qu'est-ce donc ?

SIMON. C'est de l'argent, Monsieur, c'est de l'argent. Nous en avons si grand besoin, & cependant vous ne vous réjouissez pas.

ERASTE. A voir ta contenance timide, je ne sçais si je dois me réjouir. Pour l'amour du Ciel, mon ami, tire-moi de cette incertitude. Qui t'a remis cet argent ?

SIMON. Mais .... on m'a défendu de vous le dire.

ERASTE. Eh bien, mon ami ! ne m'alarme point. Tiens, tu n'as qu'à le reprendre. Je ne sçaurais l'accepter, si je ne sçais comment il est venu dans tes mains.

SIMON. Et moi ... je ne le reprendrai pas. Que signifient donc toutes vos façons ?

ERASTE. Allons, mon ami, parle.

SIMON. Je .... en sortant de la ville .... je l'ai trouvé tout au bas de la montagne.

ERASTE. Courage, bon vieillard, allons, mens. Tu ne vois pas que tes propres paroles te trahiſſent?

SIMON. Je crois que vous ſçavez lire dans mon cœur.

ERASTE. Non, je ne le ſçais point. Mais lorſque tu veux déguiſer la vérité, tu t'y prends ſi mal!.... d'ailleurs tu te contredis toi-même.

SIMON. Eh bien, je ne l'ai pas trouvé; la choſe eſt comme je vous ai dit.

ERASTE. Comme tu as dit?

SIMON. Oui, quelqu'un me l'a donné lorſque j'étais dans la ville.

ERASTE. Ah, Simon, était-ce un de mes amis?

SIMON. Il faut bien qu'il le fût. Il était ſi honnête! Il m'a demandé ſi j'étais toujours à votre ſervice.

ERASTE. Allons, acheve.

SIMON. Je lui ai répondu qu'oui, & il m'a donné l'argent pour vous le remettre.

ERASTE. Tu n'as donc pas connu cet honnête homme?

SIMON. Non, je vous l'ai déja dit, je ne me ſouviens pas de l'avoir vu. (*A part.*) Ah, ſi cet entretien pouvait finir!

ERASTE. Oh! oui, je crois auſſi que tu ne l'avais jamais vu. Mon ami, tu veux donc me tromper aujourd'hui pour la premiere fois?

SIMON. Mais je vous ai dit vrai.... & je vous demande pardon. Trouvez bon que j'aille au jardin; j'y ai affaire. (*Il s'en va.*)

ERASTE. Voilà qui eſt ſingulier ! Il y a là-dedans un myſtere que je ne puis comprendre. C'eſt un homme plein de probité ; mais qu'il eſt inquiet ! Sa derniere hiſtoire me paraît auſſi fauſſe que la premiere. Comme il tremblait ! Je ferais peut-être bien de le ſuivre dans le jardin. Je ne ſçaurais être tranquille ſi je ne vois plus clair dans cette affaire. (*Il veut s'en aller.*)

SIMON. (*Il revient lentement, & s'arrête les yeux baiſſés.*) Pardonnez-moi, Monſieur .... je ne puis ſupporter d'avoir voulu vous tromper. Cela me tourmenterait toute ma vie. Je vais dire tout, afin que vous jugiez ſi ce que j'ai fait eſt auſſi mal que ma conſcience voudrait me le faire croire. Je ....

ERASTE. Je t'en conjure pour l'amour de Dieu, parle.

SIMON. Je l'ai .... pris à un voyageur.

ERASTE. Pris ! comment ? pris !

SIMON. Vous allez tout ſçavoir ... Etant ſorti des portes de la ville, j'ai monté à travers ces buiſſons qui conduiſent à notre déſert. Arrivé ſur la hauteur, je me ſuis aſſis pour me repoſer. Fixant de-là mes regards ſur la ville qui paraiſſait dans le lointain, je conſidérais les ſuperbes palais de ces diſſipateurs qui ſemblent avoir pour eux ſeuls la fortune à leurs gages, qui laiſſent morfondre à leur porte les malheureux ſans les ſecourir, & qui ſe plongent, en diſſipant leurs richeſſes, dans les plus ſales voluptés. J'enrageais de voir que leur avidité s'empare en tous lieux de ce qu'il y a de meilleur ; & qu'un Seigneur, un honnête homme comme

vous, le meilleur des maris, & la femme la plus vertueuse qui soit sur la surface de la terre, soient sans secours, sans appui, abandonnés du monde entier. J'entrais en fureur en pensant à notre cruelle situation.

Comment, me disais-je à moi-même, nous n'avons pas un morceau de pain dans notre cabane, tandis qu'une foule d'insensés, qui méritent à peine d'avoir de l'eau, dépensent plus en un jour pour des folies, qu'un honnête homme ne dépenserait en un an pour sa subsistance; tandis qu'un joueur perd de sang-froid sur une carte plus d'argent qu'un homme industrieux n'en gagnerait par son travail dans une année, & jure comme un possédé, si un malheureux, perclus de ses membres, lui demande un liard, tandis que des infâmes donnent plus d'argent pour séduire une fille d'honneur, qu'il n'en faudrait à un homme de probité, pour élever toute sa nombreuse famille. Est-il juste que l'on partage ainsi les biens de la fortune? Ne sont-ils pas faits pour tous les hommes? Est-il permis qu'un seul abuse de ce qui suffirait pour des milliers? C'est ce que je pensais. Cependant j'ai repris mon fardeau, & je me suis remis en chemin, me livrant au dépit le plus amer. J'ai vu un cavalier magnifiquement vêtu, qui s'avançait vers moi par un sentier détourné. Comment, ai-je dit, quel mal y aurait-il que cet homme-ci partageât sa bourse avec moi? O Ciel! non, cela ne peut pas être injuste. Le chagrin me rendait hardi, & la conscience m'intimidait. Allons, qu'il me donne la moitié de son argent; oui, morbleu, il faut qu'il me la donne;

elle suffira pour nous faire subsister long-temps. Je ne veux point l'abondance ; mais est-il juste que nous périssions de faim ? Je m'abandonnais à ces pensées, lorsque je me suis trouvé vis-à-vis du cavalier. Je jette mon fardeau dans les buissons ; j'étais comme entraîné malgré moi ; jamais mon cœur n'a battu avec tant de violence. Arrête, lui ai-je dit en bégayant ; je tenais d'une main la bride de son cheval, & de l'autre mon couteau-de-chasse. Donne-moi tout-à-l'heure la moitié de l'argent que tu as sur toi, & garde-toi de crier, car j'appellerai mes camarades qui ne sont pas loin, & tu n'en serais pas quitte à si bon marché. Le cavalier avait encore moins de courage que moi, sans quoi il se serait bien apperçu que j'étais couvert de sueur, & que je ne tenais la bride qu'en tremblant. Il m'a livré cette bourse. J'ai été me cacher, pâle comme un mort, au milieu des buissons. Il me semblait que je sortais d'un rêve. Enfin, de quelque côté que je considere cette affaire, je ne crois point avoir mérité la corde.

ERASTE. O Ciel ! un honnête homme ! Simon, comment as-tu donc pu te résoudre à une pareille démarche ?

SIMON. Ah ! je voudrais que l'argent se fût fondu dans mes mains !.... Mais, non. Faites-y attention, toutes les circonstances parlent en ma faveur.

ERASTE. Non, Simon, il n'est pas de circonstances qui puissent excuser un crime réfléchi.

SIMON. Mais je n'ai pas cru commettre un crime.

ERASTE. Je ferai inquiet jufqu'à ce que cet argent ait retrouvé fon légitime poffeffeur.

SIMON. Mais comment le trouver ? Maudit argent ! Si vous fçaviez ! Il me l'a donné avec l'air d'un homme qui peut s'en priver fans peine. En effet, c'eft fans doute une bagatelle pour lui ; la fomme ne vous paraît fi confidérable que parce qu'il y a long-temps que vous n'avez vu tant d'argent à-la-fois.

ERASTE. Mais eft-on en droit d'enlever à qui que ce foit la moindre partie de ce qu'il poffede ? Jamais. Va, Simon, cours fur la hauteur voifine, d'où l'on découvre le grand chemin, tu pourras encore retrouver ce voyageur.

SIMON. Vous voudriez donc....

ERASTE. Eh bien ! quoi ?

SIMON. Que j'allaffe lui rendre fon argent, moi, moi-même ?

ERASTE. Tiens, je te le remets ; vois ce que tu dois faire.

SIMON. Allons, je m'en vais monter promptement fur la hauteur, & je ferai de mon mieux pour le découvrir. Ecoutez ; n'entends-je pas le bruit d'un cheval ? Qui pourrait-ce être ? Ah ! fi j'étais découvert ! ne vient-on pas m'enlever pour me pendre peut-être ? Mais pourquoi aller au-devant de tout ce qui peut m'arriver de pire ? Au diable !.... C'eft mon voyageur.

SCENE IX.

SCENE IX.

CLÉON, ERASTE, SIMON.

CLÉON, *en bottes.*

MONSIEUR, je me ſuis égaré dans la forêt voiſine, & j'ai perdu mon domeſtique qui m'avait quitté pour chercher le chemin. Pardonnez-moi, je vous prie, ſi je viens vers vous.... (*Appercevant Simon.*) Ah! Ciel! je ſuis perdu!

SIMON. C'eſt lui, ma foi! (*Il ſe retire doucement au fond du théâtre.*)

ERASTE. D'où vient me paraiſſez-vous ſi troublé, Monſieur?

CLÉON. Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien m'épargner. Monſieur que voilà, a eu la bonté de me demander ſeulement la moitié de ce que j'avais. Je lui ai donné beaucoup davantage ſans compter. Il ne me reſte préciſément que ce qui m'eſt néceſſaire pour continuer mon voyage.

ERASTE. Pardon, mille fois. Non, Monſieur, vous n'êtes point tombé ici entre les mains d'une troupe de voleurs. Nous ſommes des infortunés qui avons quitté le monde pour nous retirer dans ce déſert. Pardonnez-nous la frayeur que nous vous avons cauſée. On va vous rendre tout ce qui vous a été pris. Simon!

SIMON. (*Il s'approche tout effrayé.*) Monſieur, vous me

voyez tout confus devant vous. Permettez-moi de vous restituer cet argent que je vous ai enlevé tantôt, poussé par un malheureux moment & par le désespoir. J'allais, dans l'instant même, courir après vous pour vous le rendre. Notre pauvreté extrême, & la cruelle situation où se trouvent mon digne maître & sa vertueuse famille, m'ont fait commettre une action dont je n'eusse jamais été capable dans d'autres circonstances. Dieu veuille me le pardonner ! Tenez, Monsieur, reprenez promptement ce fardeau qui m'aurait tourmenté toute ma vie. (*Pendant que Simon parle, Eraste considere l'étranger avec beaucoup d'attention.*)

CLÉON (*à Eraste.*) Pardonnez-moi, Monsieur, l'injustice que je vous ai faite. Je vous prie de garder ce peu d'argent. Je ne le reprendrai point. Je voudrais avoir avec moi une plus grande somme, & vous procurer un secours plus considérable. Mais on ne se surcharge point en voyage.

ERASTE. Vous nous pardonnerez, s'il vous plaît, Monsieur. Nous n'accepterons pas cette somme. Ce serait une injustice à nous de vous priver d'un argent qui vous est nécessaire, pour vous procurer les commodités du voyage. (*A part.*) Dans quels doutes, grand Dieu ! me jettent cet air & ces traits !

CLÉON. Comment ! vous ne me permettrez pas de vous rendre le moindre des services ? Il me reste encore assez d'argent pour achever commodément mon voyage, & je vais donner la somme à cet homme qui me paraît être votre domestique.

SIMON. Pour moi, je n'y ferai point de façons. Je

l'accepte, Monſieur, & je vous en rends mille actions de graces.

ERASTE. Je vous fais donc mes remercîments, Monſieur. Oh Dieu! je n'étais pas autrefois dans cette ſituation. Je n'ai pas toujours été privé du plaiſir, du plaiſir ſi doux de faire du bien aux autres. Pardonnez, Monſieur, pardonnez mes larmes.

CLÉON. Mon ami, permettez-moi de vous appeler de ce nom; vos manieres nobles me diſent que vous n'êtes pas un homme du peuple. Vous avez ſans doute eſſuyé des malheurs.

ERASTE. Ah! Monſieur, il ne nous eſt reſté que la vertu, & une conſcience ſans reproche.

CLÉON. Que votre ſort eſt digne d'envie, mon ami! je ſuis abondamment partagé des biens de la fortune; mais que je donnerais volontiers tout ce que j'ai pour le repos de ma conſcience! J'ai fait une injuſtice dont le ſouvenir me tourmente ſans ceſſe. Semblable à un ſpectre épouvantable, le remords s'attache à tous mes pas; & il me paraît, hélas! que je n'aurai pas le bonheur de réparer ma faute. Oui, Monſieur, mêlez vos larmes aux miennes, je mérite votre pitié. Qu'ils ſeront terribles, grand Dieu! qu'ils ſeront affreux les jours que ma vieilleſſe me réſerve encore, à moins que je ne retrouve les victimes de mon injuſtice. Vous êtes encore jeune; conſervez, conſervez ſoigneuſement pour vos vieux jours le noble tréſor d'une conſcience pure. Quel malheur, grand Dieu! que l'on eſt à plaindre, lorſque les

tourments de la conſcience déchirent la ſoirée de notre vie, & pourſuivent notre vieilleſſe juſques dans le tombeau ! Malgré l'affaibliſſement de l'âge, je ſupporte depuis long-temps les plus grandes fatigues des voyages pour trouver les veſtiges de ceux que ma faute a peut-être réduits à la plus grande miſere, dont l'indigence, hélas ! a peut-être déja fini la malheureuſe vie. Apprends-moi, grand Dieu ! quelle eſt la terre qui couvre leur pouſſiere, quel eſt le ciel, quel eſt le climat qui laiſſe tomber la pluie & la roſée ſur leur cendre paiſible, afin que je coure, que je vole ſur leur tombeau ; je dépoſerai là ces cheveux que l'âge a blanchis ; j'y paſſerai dans les larmes le reſte de mes jours, & j'y attendrai la mort que j'appele depuis tant de temps. Malheureux pere que je ſuis ! vous pleurez, mon ami ? que je ſuis ſenſible à votre pitié. Je la mérite, oui, Dieu ſçait ſi je la mérite !

ERASTE (*à part.*) Que le malheur nous rend avides d'eſpérance, & où ne croit-on pas la retrouver ? O Ciel ! non, cela ne peut pas être ; non. (*A Cléon.*) Oui, Monſieur, votre ſort m'afflige. Vous êtes un pere malheureux, & vous voyez en moi....

SCENE DERNIERE.

LUCINDE, *les Acteurs précédents.*

LUCINDE. COMMENT, mon ami, tu laiſſes ici au ſerein ce reſpectable vieillard, qui eſt ſans doute fatigué de ſon

voyage ? Voudriez-vous, Monſieur, vous donner la peine d'entrer dans notre cabane ? Vous pourrez vous y repoſer & profiter des petites commodités que notre pauvreté nous permet de vous offrir.

CLÉON. Avec plaiſir, Madame, puiſque vous le permettez.. Je ſens que je trouverai en vous la plus agréable compagnie du monde.

SIMON. Ah, Monſieur ! que vois-je, grand Dieu ! ne me trompé-je point ? O Ciel ! que trouvé-je là parmi cet argent ?

ERASTE. Eh bien ! qu'eſt-ce ?

SIMON (*à Cléon.*) Eſt-ce vous-même, Monſieur, eſt-ce votre nom que je trouve ſur ce billet ? (*Il lui met le billet entre les mains.*)

CLÉON. Oui, c'eſt moi.

SIMON. O Dieu ! embraſſez-vous donc. Oh ! les larmes m'en viennent aux yeux ; j'en pleure de joie. Embraſſez-vous donc ! Voici votre pere, Monſieur ! Et vous, Monſieur, voilà Eraſte, votre fils ; voilà Lucinde....

ERASTE. O Dieu ! mon pere ! (*Il ſe jette avec Lucinde aux genoux de Cléon.*)

CLÉON. Mes enfants ! ô Dieu ! la joie m'ôte la parole. Mon fils, ma fille ! c'eſt donc vous que je vois ; c'eſt vous que l'indigence a ainſi défigurés. O ciel ! que de maux mon injuſtice vous a fait ſouffrir. Mais, oui, tu es mon fils. Ce ſont-là tes traits, que de trop longs chagrins, hélas ! ont altérés. Grand Dieu, par quelle voie merveilleuſe & inopinée tu me conduis au bonheur !

ERASTE. Ah ! mon pere ! mon cher pere !

LUCINDE. Et moi oſerai-je vous nommer de ce nom ? Permettez-vous à votre fille de mouiller cette main avec les larmes de la joie ? O mon pere !

SIMON (*amenant de la cabane les deux enfants.*) Et vous auſſi, mes enfants, mettez-vous à genoux devant votre pere. Le Ciel en un inſtant met le comble à notre bonheur. En vérité, je ne me ſens pas de joie.

CLÉON. Levez-vous, mes enfants. Soutiens-moi, mon fils. Mon raviſſement eſt au-deſſus de mes forces. Embraſſez-moi, embraſſez-moi tous. Ce ſont ici tes enfants ? Lucinde, ma fille ; Eraſte, mon cher fils ; recevez ma bénédiction. O Dieu, Maître ſuprême, Ciel, tu as fini mes tourments. Il y a trois ans qu'un remords perſécuteur, qui s'eſt éveillé en moi, me fait ſouffrir des tourments inexprimables ; il y a trois ans qu'une maladie douloureuſe m'a conduit aux bords du tombeau ; & l'injuſtice que je t'ai faite, rempliſſait d'horreur les approches de la mort. J'arroſais mon lit de mes larmes ; le déſeſpoir mettait ſans ceſſe ton nom dans ma bouche. Grand Dieu, m'écriais-je, rends-moi la ſanté & la vie ! Ne m'enleve pas au milieu du chagrin qui me dévore ! Fais que je retrouve ce cher fils ! que je pleure mon injuſtice dans ſes bras, qu'une heureuſe réconciliation tranquilliſe ma conſcience, & que j'expire enfin ſur ſon ſein ! Il y a long-temps que je te cherche, ô mon fils, & que je te cherche inutilement ! béni ſoit le moment qui te rend à moi. Quel bonheur ! quelles délices pour le reſte

de mes jours ! Pardonnez-moi, mes enfants, pardonnez-moi mon injuste sévérité. J'en ai assez long-temps porté la peine.

ERASTE. Mon pere !

LUCINDE. Ne vous faites point de reproches, j'ose vous en supplier. Ayez la bonté d'entrer dans la cabane, nous avons tous besoin de repos pour remettre nos esprits.

Fin du Tome Premier.



